THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
When we have the stars?
AS

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lepelerinagedeli00mart

RÉVÉREND PÈRE MARTIN

LE PÈLERINAGE DE LISIEUX ET SES ORIGINES

SUIVI
D'UNE NOTICE HISTORIQUE
SUR LISIEUX
PAR ÉTIENNE DEVILLE
BIBLIOTHÉCAIRE DE LA CITÉ

ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE

LE
PÈLERINAGE DE LISIEUX
ET
SES ORIGINES

Nihil Obstat

Lutetiæ Parisiorum

die 20ª Maii 1927.

E. SEDILLIÈRE.

Imprimatur

Lutetiæ Parisiorum

die 20ª Maii 1927.

V. DUPIN

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

(Portrait authentique)

Révérend Père MARTIN

LE PÈLERINAGE DE LISIEUX

ET

SES ORIGINES

SUIVI D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LISIEUX

par Étienne DEVILLE, Bibliothécaire de la cité

ILLUSTRATIONS EN HÉLIOGRAVURE

d'après des documents officiels ou des photographies inédites

PARIS
ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE
MCMXXVII

Copyright 1927 by Horizons de France, Paris.
Tous droits réservés pour tous pays.

Les photographies qui illustrent cet ouvrage sont la propriété de l'Office Central de Lisieux et de la Société "Horizons de France". Leur reproduction est RIGOUREUSEMENT INTERDITE.

THE GETTY CENTER

Il a été tiré de cet ouvrage :

200 exemplaires sur papier Madagascar pur chiffon,
numérotés de 1 à 200.

30 exemplaires hors commerce, également sur papier Madagascar,
numérotés de I à XXX.

†

9 juin 96

Offrande de moi-même, comme Victime d'Holocauste à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu

O mon Dieu! Sainte Bienheureuse, je désire vous aimer et vous faire aimer, travailler à la glorification de la Sainte Eglise en sauvant les âmes qui sont sur la terre et délivrant celles qui souffrent dans le purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume, en un mot, je désire être sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu! d'être vous-même ma sainteté.

Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour.

Je vous offre encore toutes les mérites des saints (qui sont au Ciel et ma la terre) leurs actes d'Amour et ceux des Saints Anges enfin je vous offre, ô Bienheureuse Trinité! l'Amour et les mérites de la Sainte Vierge, ma Mère chérie, c'est à elle que j'abandonne mon offrande, je la prie de vous la présenter. Son Fils bien-aimé, mon Epoux Divin, Amour, avant de se voir attaché vous a dit: si vous voulez quelque chose en mon Nom, en vérité vous le recevrez, eh bien! je suis sûre que vous exaucerez mes désirs; je le sais, ô mon Dieu! plus vous voulez donner, plus vous faites désirer. Je sens en mon cœur des désirs immenses et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Oh! je ne puis supporter la sainte Communion, aucun souvent que je le désire mais, Seigneur, n'êtes vous pas tout puissant? Restez en moi, comme en Tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie.

Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants et je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire ou plutôt, je voudrais que ainsi être votre Divine Regard purifiée, aucun amour complètement toutes mes imperfections comme le feu qui transforme toutes choses en lui même.

Je vous remercie, ô mon Dieu! de toutes les grâces que vous m'avez accordé, en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour portant le sceptre de la croix, puisque vous daignez me donner en partage cette croix, je espère que bientôt vous ressemblerai et vous brillerai sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion.

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie, mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Sacré Cœur et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

Le soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres, toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-Même. Je ne veux avoir point d'autre Trône, et d'autre Couronne que Vous, ô mon Bien-Aimé!...

Aux yeux de la Foi le temps n'est rien, une seule journée est comme mille ans, vous pouvez donc en un instant vous préparer à paraître devant vous...

Afin de vivre dans un acte de parfait Amour, je m'offre comme Victime d'Holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consommer sans cesse, à l'instant même, en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ô mon Dieu!...

Que ce martyre après m'avoir préparée à paraître devant vous me fasse enfin mourir et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre Miséricordieux Amour...

Je veux, ô mon Dieu! Amour, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois jusqu'à ce que les ombres s'étant évanouies je puisse vous redire mon Amour dans un Face à Face éternel!...

Marie Françoise Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face rel. carm. ind.

Fête de la très Sainte Trinité
9 juin de l'an de grâce 1895.

Autographie de l'Acte d'offrande composé par la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus, morte en odeur de sainteté, au Carmel de Lisieux, le 30 septembre 1897, à l'âge de 24 ans.

Reproduction d'un manuscrit autographe de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

LE PÈLERINAGE DE LISIEUX ET SES ORIGINES

l'origine des plus grands fleuves, il y a toujours de modestes ruisseaux, et il n'est pas de chêne si majestueux qui n'ait germé d'une très humble semence. C'est la loi de la nature.

C'est aussi la loi de la grâce. Car « le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qui est la plus petite des semences. mais qui, lorsqu'il a grandi, devient comme un arbre sur les branches duquel viennent se reposer les oiseaux du ciel ». (1)

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a pas échappé à cette loi. Son histoire en est, au contraire, une éclatante confirmation. Rarement, en effet, vit-on autant de gloire jaillir d'une vie plus obscure, ni autant de puissance dévolue à une créature aussi faible.

Dans son existence toute menue, il y a, si on la regarde du dehors, peu de faits saillants, et il n'en est pas un qui, à le considérer humainement, mérite de passer à la postérité. Mais, étudiée du point de vue chrétien, la perspective devient tout autre. C'est alors une histoire merveilleusement belle que l'histoire de cette petite sœur parce que c'est l'histoire d'une âme toute rayonnante de simplicité et de grâce, mieux que cela, l'histoire d'un grand amour commencée presque au berceau et continuée bien au-delà de la tombe. Car — et il importe de le noter ici — pour sainte Thérèse, la mort ne fut pas un terme, mais une étape. Elle fut ce qu'est pour la rose le moment où, déchirant l'enveloppe du bouton qui la retenait prisonnière, elle s'épanouit et, resplen-

(1) Matth., XIII, 31-32.

dissante de beauté, livre à ceux qui l'approchent ses riches couleurs et la douceur de son parfum.

Ainsi, dans l'histoire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il y a deux parties bien distinctes : l'une qui s'achève et l'autre qui commence à la mort. La première, très humble, volontairement enveloppée d'ombre, ensevelie, si l'on peut dire, dans le mépris de soi, toute orientée vers le silence et l'oubli des créatures: la vie cachée de la rose au sein du bouton, celle plus obscure encore du grain de blé germant dans le sillon.

L'autre, toute radieuse, étonnante de gloire, déconcertante par son ampleur et sa fécondité, par sa splendeur aussi: la vie rayonnante de la fleur éclose, celle bienfaisante de l'épi qui donne son grain et qui nourrit le monde.

Le pèlerinage de Lisieux est l'un des aspects les plus merveilleux de cette seconde vie, — la vie glorieuse — de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Mais il faut, si l'on veut le comprendre, considérer d'abord le mystère de sa première vie, qui fut sa vie douloureuse et cachée. Car, chez les saints, quels qu'ils soient, au point de départ de la gloire, il y a toujours de l'humilité et de la souffrance, comme au pied de la tige qui porte la fleur ou l'épi, il y a toujours une racine cachée qui la nourrit et sans laquelle elle ne saurait vivre.

C'est cette humble existence, à la trame si modeste mais si ravissante à tant d'égards, que nous allons d'abord esquisser à grands traits.

Cl. Crolard, Alençon.

ALENÇON. Maison natale de sainte Thérèse.

Cl. Office Central, Lisieux.

LES BUISSONNETS. Façade d'entrée.

CHAPITRE PREMIER

Thérèse Martin

« Toute ma vie le Seigneur s'est plu
à m'entourer d'amour.»
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Marie-Françoise-Thérèse Martin, est née à Alençon, le 2 Janvier 1873.

Dans sa généalogie, toute à l'image de son âme, en vain chercherait-on des traces de grandeur humaine. Il n'y en a point, quoique sa famille fût des plus honorables.

Par ses ancêtres lointains, elle se rattache à la terre normande qu'ils ont cultivée, et peut-être leur dut-elle ce délicieux amour pour la nature, dont les mille voix, entendues dans la prairie, " mélancolisaient " doucement son âme d'enfant.

Dans son ascendance et des deux côtés paternel et maternel, il y eut, plus près d'elle, des soldats. Ceux-ci, également loyaux et braves, ne durent pas avoir de peine à se reconnaître dans l'âme de leur petite-fille, lorsqu'elle chantait :

« Je veux lutter comme un guerrier vaillant !... »

Il y eut surtout des chrétiens et ce sont eux qui caractérisent, à proprement parler, la race dont elle est née. Chrétiens par tradition et plus encore par conviction, ne se contentant pas de pratiquer, mais vivant leur foi, tous, les hommes comme les femmes, les pères comme les mères, — car dans cette famille bénie il semble bien que ce fut la règle générale, — donnèrent toujours autour d'eux l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, ainsi qu'en fait foi ce qui subsiste de leur correspondance.

Le grand-père paternel de Thérèse, le capitaine Pierre Martin, écrivait, parlait et vivait comme un saint.

Du côté de sa mère, les grands-parents, au temps de la tourmente révolutionnaire, s'étaient signalés par leur attachement à la religion catholique. Ils

n'avaient pas craint, à plusieurs reprises, d'exposer leur vie pour donner asile à des prêtres insermentés.

C'est de tout ce noble passé de fidélité à la foi, de traditions et de vertus chrétiennes que s'étaient trouvés hériter les deux époux, dont la féconde union devait donner quatre petits anges au ciel et cinq religieuses au cloître, parmi lesquelles celle qui allait devenir l'honneur de sa famille et l'une des gloires les plus pures de la France chrétienne et de l'Eglise, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le père, M. Louis Martin avait, dans sa jeunesse, rêvé pour lui-même de la vie religieuse et un jour de Septembre 1843, les Augustins du Mont Saint-Bernard l'avaient vu frapper à la porte de leur monastère, dans lequel il désirait se consacrer à Dieu.

A peu près dans le même temps, celle qui devait être sa mère et qui alors s'appelait Zélie Guérin, adressait une demande semblable aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Mais, d'un côté comme de l'autre, la réponse de la Providence fut la même, également négative.

De leur désir qu'ils n'avaient pu réaliser, l'un et l'autre gardèrent cependant plus qu'un simple souvenir stérile et, lorsque après leur mariage, célébré le 13 Juillet 1858, les bénédictions divines commencèrent à peupler leur foyer, à mesure que se multipliaient les berceaux, grandissait dans leur cœur, avec le désir de donner tous leurs enfants à Dieu, celui d'en avoir beaucoup pour pouvoir lui en donner davantage. Par-dessus tout, ils ambitionnaient l'honneur, insigne à leurs yeux, d'avoir un fils prêtre et qui fût missionnaire. Le Seigneur, tout en paraissant contredire à ce rêve paternel, puisque tous les petits garçons moururent en bas âge, se plut à le réaliser d'une façon insoupçonnée et qui devait dépasser de beaucoup toutes les espérances. Ce fut, en effet, plus et mieux qu'un simple missionnaire qu'il leur accorda en leur envoyant celle qui, sous le beau nom de « petite sœur des missionnaires », devait devenir elle-même la missionnaire perpétuelle et universelle de l'Amour ici-bas.

*
* *

La petite Thérèse fut baptisée dans l'église Notre-Dame d'Alençon, deux jours après sa naissance, le 4 Janvier 1873.

Une fleur de plus venait de naître au jardin de l'Église. Fleur ravissante de candeur, de modestie et de simplicité, fleur d'amour surtout qui devait plus tard répandre sur le monde la pluie de ses pétales embaumés. Parce qu'il entrait dans les plans de la Providence de la conduire en très peu de temps à son complet épanouissement, Dieu avait pris soin de lui préparer une terre fertile

entre toutes où les influences les plus salutaires semblaient s'être réunies à plaisir pour favoriser sa rapide et parfaite éclosion.

En plus des deux admirables chrétiens qui lui avaient donné le jour, quatre sœurs aînées peuplaient déjà la maison paternelle, lorsque Thérèse y fit son entrée : Marie, la plus âgée de toutes et qui devait la tenir sur les fonts du baptême ; Pauline qui, après la mort de sa mère, dans le monde d'abord, dans le cloître ensuite, devait être sa « petite mère » ; Léonie, plus effacée et plus timide, mais si bonne et si délicate pour ses petites sœurs ; enfin Céline, la plus proche de Thérèse par l'âge et, de ce fait, la compagne inséparable de ses jeux, Céline, le « doux écho de son âme » qui, après avoir été son aînée au sein de la famille, devait la suivre au Carmel et y devenir l'une de ses novices.

Le souvenir de tous ces chers visages penchés sur son berceau, la remplissait encore, vingt-trois ans plus tard, d'un inexprimable sentiment de reconnaissance : « Toute ma vie, écrivait-elle alors, le Seigneur s'est plu à m'entourer d'amour ; mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres. » (1)

Ces sourires d'êtres aimés étaient comme un reflet du propre sourire de Dieu sur sa « petite Fleur ». Et rien n'était bon comme leur chaude caresse pour la faire grandir. Cependant, autant que de soleil, les plantes d'ici-bas ont besoin de rosée et, autant que de sourires, les fleurs d'amour qui se forment au fond des cœurs, ont besoin des eaux de l'épreuve et de la souffrance.

Dieu qui chérissait si tendrement la « petite Thérèse », ne lui épargna pas plus les souffrances qu'il ne lui avait mesuré l'amour. « La croix, a-t-elle pu écrire, m'a accompagnée dès mon berceau. »

Sans doute fait-elle allusion ici à cette première épreuve de santé qui, à l'âge de quelques semaines à peine, faillit la ravir à l'affection des siens. Sa mère éplorée dut, en toute hâte, la confier à des mains étrangères et, au village de Semallé, à deux lieues d'Alençon, une brave paysanne, petite par la taille mais d'un grand dévouement, la « petite Rose », comme on l'appelait, devint la nourrice de la future semeuse de roses.

Au grand air et avec les bons soins, l'enfant se rétablit rapidement ; sa gentillesse grandissait avec ses forces. A neuf mois, on constate « qu'elle sourit continuellement » et déjà on lui trouve « une expression de prédestinée ».

A un an, presque jour pour jour, elle marche seule. Et le bulletin maternel qui en fait la constatation joyeuse, ajoute avec la plus vive satisfaction : « Elle

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre I, page 8.

est douce et mignonne comme un petit ange. Elle a un caractère charmant. On voit déjà cela : elle a un sourire si doux ! Il me tarde de l'avoir chez nous. »

Ce fut le 2 Avril 1874, que Thérèse rentra à Alençon pour égayer de ce doux sourire la maison paternelle.

Ce que furent les deux ou trois années qui suivirent son retour, les lettres de sa mère, pieusement conservées, continuent à nous l'apprendre.

L'une d'elles, note le goût marqué de l'enfant pour le jeu de la balançoire et le trait est à enregistrer ici à cause du motif de cette prédilection. « A dix-huit mois, écrit la mère, elle s'y tient comme une grande fille et rien ne l'amuse comme ce divertissement qui, dans ses va-et-vient à travers l'espace, lui donne sans doute l'illusion d'avoir des ailes... »

La langue aussi s'est déliée. A vingt-deux mois, elle gazouille du matin au soir. Déjà « elle fait sa prière comme un petit ange. »

A deux ans, il faut, pour avoir la paix, la conduire à l'église. « Tous les dimanches, note encore sa mère, elle va à une partie des vêpres qu'elle appelle sa messe et si, par malheur, on omettait de l'y conduire, elle pleurerait sans se consoler. »

Ce fut ce qui arriva un jour qu'au lieu de la conduire à l'église, on l'avait emmenée promener. Elle fit plus que de pleurer. A peine de retour à la maison, ouvrant en secret la porte, elle prit sous une pluie battante, le chemin de l'église et il fallut courir après elle pour la faire rentrer. Mais ses larmes ne se tarirent pas pour si peu. Longtemps elle pleura d'avoir manqué « sa messe. »

Au premier plan des chaudes affections qui firent le charme de sa première enfance, il faut placer sa mère et son père. Sa mère dont

« Le regard profond semblait dire :
L'éternité me ravit et m'attire.
Je veux aller dans le ciel bleu
Voir Dieu ! »

son père qui, chérissant tendrement toutes ses filles, eut toujours pour elle une prédilection marquée. Elle devint sa « petite reine ». Du moins, il aimait à lui donner ce nom et, sans pourtant la gâter, il se plaisait à lui procurer de toutes façons les innocents petits plaisirs qui font le bonheur des enfants de cet âge.

Thérèse n'était point ingrate. « Si le Seigneur avait placé près de moi tant d'amour, écrira-t-elle plus tard, il en avait mis aussi dans mon petit cœur, le créant affectueux et sensible. On ne peut se figurer combien je chérissais papa et maman; je leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais

très expansive. Toutefois, les moyens que j'employais alors me font rire aujourd'hui quand j'y pense. »

De fait, il faut reconnaître que quelques-uns de ces moyens ne laissaient pas d'être singuliers. Ne la vit-on pas un jour, parmi de grandes effusions de tendresse, déclarer à sa maman :

— Oh ! que je voudrais bien que tu mourrais, ma pauvre petite mère !

Et comme on la grondait :

— Mais, reprit-elle, tout étonnée du reproche, puisqu'il faut mourir pour aller au ciel !...

Et la maman, qui n'en est point choquée, d'ajouter : « Elle souhaite de même la mort à son père quand elle est dans ses *excès d'amour*. »

Excès d'amour, oui, et naïveté d'enfant, mais aussi indice de cette charité qui, comme un feu d'abord caché sous la cendre, a commencé de s'éprendre en son cœur et qui déjà jette ses premières étincelles.

Déjà, en effet, Dieu l'attire. Et, dès lors, on peut pressentir que lorsque se fera entendre son appel, elle n'hésitera pas un instant à le suivre.

« Quelquefois, raconte-t-elle dans sa *Vie*, j'entendais dire que Pauline serait religieuse. Alors, sans trop savoir ce que c'était, je pensais : « Moi aussi, je serai religieuse ! » C'est là un de mes premiers souvenirs; et depuis, je n'ai jamais changé de résolution. Ce fut donc son exemple qui, dès l'âge de deux ans, m'entraîna vers l'Epoux des vierges. »

Déjà aussi se faisait jour la délicatesse de son cœur. Donner était sa joie : donner du bonheur aux siens, donner l'aumône aux pauvres. Rien ne la rendait plus heureuse que d'être choisie pour leur faire la charité.

Cependant elle n'était point naturellement sans défaut. Il lui arriva, comme à d'autres, de sentir l'aiguillon de la vanité. Fière par nature, sa fierté eût facilement dégénéré en orgueil. C'est ainsi que plutôt que de se baisser pour ramasser un sou « qui valait pour elle toute une fortune », on la vit un jour se camper toute droite et répondre : « Oh ! non... j'aime mieux ne pas avoir de sou. »

Fierté et entêtement sont trop proches parents pour ne pas s'entraîner l'un l'autre. Et Thérèse, encore bébé, se montra parfois entêtée. Alors, au témoignage de sa mère « on l'eût brisée plutôt que de la faire céder. »

Mais à peine l'enfant eut-elle commencé à comprendre la vertu, — ce qui arriva dès l'âge de deux à trois ans, — que Dieu lui fit la grâce « de tourner à son avantage tous ces défauts qui, réprimés de bonne heure, lui servirent à grandir dans la perfection. » Car, — c'est elle-même qui en fait la remarque, —

comme elle avait de l'amour-propre, il suffisait qu'on lui dît une seule fois : « Il ne faut pas faire telle chose », pour qu'elle n'eût plus envie de recommencer.

Il était bon de noter en passant ces premiers vestiges d'une vertu naissante qui, déjà, avait ses combats, mais ne voulait pas connaître de défaite.

Voici ce qu'elle-même a écrit sur ces jours radieux de sa première enfance, sur son bonheur, sur ses premières joies déjà si profondes et si douces. Citer ces lignes, c'est révéler ce que fut à quatre ans l'âme de la petite Thérèse :

« Que j'étais heureuse à cet âge ! Non seulement je commençais à jouir de la vie, mais la vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un grand empire sur toutes mes actions. Ainsi, j'avais l'habitude de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser. Il n'y avait en cela, ajoute-t-elle modestement, aucun mérite de ma part : je le faisais naturellement.

« Ah ! comme elles ont passé rapidement ces années ensoleillées de ma petite enfance et quelle douce et suave empreinte elles ont laissée dans mon âme ! Je me rappelle avec bonheur les promenades du dimanche où toujours notre bonne mère nous accompagnait. Je sens encore les impressions profondes et poétiques qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bluets et de pâquerettes. Déjà j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres; en un mot, toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux. »

Ce fut sur ce tranquille bonheur qu'une grande ombre trop tôt s'étendit.

Thérèse avait quatre ans et sept mois lorsqu'elle perdit sa mère, le 28 Août 1877.

Mme Martin mourut comme elle avait vécu, dans des sentiments admirables de foi et de résignation.

« Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup pleuré, confiait plus tard l'enfant. Je ne parlais à personne des sentiments profonds qui remplissaient mon cœur. Je regardais, j'écoutais en silence. Je voyais aussi bien des choses qu'on aurait voulu me cacher. »

C'est ainsi qu'à un moment, elle se trouva seule en face du cercueil, placé debout dans le corridor. Longtemps elle s'arrêta à le considérer. Jamais elle n'en avait vu; elle comprit cependant. Et le cercueil qu'elle ne pouvait voir en entier sans lever bien haut la tête, lui parut « bien grand, bien triste ».

A partir de cette époque, son caractère, jusque-là si heureux, se modifia

complètement. Elle qui était si vive, si expansive, elle devint timide et sensible à l'excès. Un regard suffisait pour la faire fondre en larmes. Elle ne pouvait souffrir la compagnie des étrangers et ne retrouvait sa gaieté que dans l'intimité de la famille.

Par suite de la mort de Mme Martin, le cadre de la vie familiale allait, lui aussi, se trouver changé. M. Martin avait, en effet, résolu de quitter Alençon pour aller se fixer à Lisieux.

Ce qui l'y amenait, c'était la pensée d'y retrouver le seul frère survivant de sa femme, M. Guérin, qui alors tenait une importante pharmacie à l'angle de la Grande-Rue et de la place Thiers.

M. Guérin, chrétien convaincu et militant, homme de bien dans toute la force du terme, s'était toujours montré un parent très dévoué pour la famille Martin. Quant à Mme Guérin, une véritable et profonde intimité l'avait unie depuis longtemps à la pauvre maman disparue. Et M. Martin se disait, avec raison, qu'elle lui serait d'un grand secours pour aider ses aînées dans leur lourde tâche de maîtresses de maison et d'éducatrices de leurs petites sœurs.

Mais les hommes ne font qu'exécuter, le plus souvent à leur insu, les volontés de la Providence. En réalité, c'était Dieu lui-même qui de toute éternité avait choisi Lisieux et son Carmel pour en faire la demeure à jamais glorieuse de l'une de ses plus grandes saintes.

Cependant la vieille cité normande ne soupçonna pas la bonne fortune qui lui échoyait lorsque, par une brumeuse journée de Novembre 1877, les cinq orphelines y firent leur entrée. Elle ne se doutait pas que l'une de ces enfants, — la plus jeune, — porterait le nom de Lisieux jusqu'aux extrémités du monde et y attirerait un jour des foules innombrables...

Ce fut aux Buissonnets que la famille Martin s'établit. Il n'est pas un pèlerin de Lisieux qui ne connaisse la charmante demeure, plus célèbre désormais que maints palais royaux.

Les Buissonnets ! quel visiteur, dévot de sainte Thérèse, a pu en franchir le seuil sans émotion ?

La maison, aujourd'hui restaurée et désormais à l'abri des injures du temps, garde intacts les meubles et les souvenirs du passé. On a l'impression que la famille, absente pour quelques jours, va bientôt y rentrer. Mais surtout l'âme de Thérèse y plane. On dirait qu'elle est là, invisible, pour recevoir ceux qui entrent et leur parler d'un passé qui fut si délicieux à son cœur.

Voici en quels termes elle décrit, dans son manuscrit, les impressions que lui causa sa nouvelle demeure :

« La maison me parut charmante : un belvédère d'où la vue s'étendait au loin, le jardin anglais devant la façade et, derrière la maison, un autre grand jardin. Tout cela, pour ma jeune imagination, fut du nouveau heureux. En effet, cette riante habitation devint le théâtre de bien douces joies, de scènes de famille inoubliables. Ailleurs, j'étais exilée, je pleurais, je sentais que je n'avais plus de mère. Là, mon petit cœur s'épanouissait et je souriais à la vie. » (1)

Nous ne la suivrons pas dans le détail de sa nouvelle existence, assez semblable d'ailleurs à ce qu'avait été sa vie à Alençon.

Le cercle de famille s'était resserré, et pour faire oublier le grand vide causé par la mort, les cœurs redoublaient d'affection les uns pour les autres. Les sœurs aînées s'efforçaient de remplacer auprès des plus jeunes la maman disparue. Marie, la plus âgée, était devenue la « petite mère » de Céline, et Pauline, par libre choix de l'enfant, celle de Thérèse.

Dans l'*Histoire d'une Ame*, celle-ci a laissé des descriptions charmantes de ce que fut la vie de famille aux Buissonnets. Le temps se partageait pour elle entre la prière, l'étude et les jeux.

Le premier mot qu'elle put lire toute seule, l'enchanta. Ce fut le mot « cieux ». C'est elle-même qui nous l'apprend.

Aussitôt sa classe finie, elle montait au belvédère, où son père aimait à se tenir et où, toute joyeuse, elle accourait lui dire les bonnes notes qu'elle avait obtenues.

Il y avait dans la journée une heure particulièrement aimée, celle qui, le soir, rassemblait auprès du père tous ses enfants. Après un moment donné au jeu — généralement une partie de damier, — l'une des aînées lisait quelques pages de *L'Année liturgique* de Dom Guéranger, puis continuait par une autre lecture attrayante, mais généralement instructive.

Thérèse, le plus souvent assise sur les genoux de son père, écoutait tout en silence. Après quoi, M. Martin ayant chanté de sa voix qu'il avait très agréable, quelque refrain aimé, toute la famille montait pour faire la prière du soir. C'est au souvenir de cette scène, qui, tous les jours répétée, laissa une si profonde impression dans son âme que Thérèse, plus tard, remerciait tant le Bon Dieu de l'avoir fait naître dans une famille chrétienne où, disait-elle, elle n'avait eu qu'à regarder prier son père, pour savoir comment prient les saints.

De tous les jours de la semaine, le dimanche, et de tous les jours de l'année, les jours de fête étaient les plus aimés et les plus désirés.

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre II, page 23.

Car tout ce qui lui parlait de Dieu lui devenait de plus en plus cher. Plus elle approchait de lui, plus elle était heureuse. Assister aux cérémonies de l'Église faisait sa joie ; y prendre part la ravissait plus encore. Et, toute sa vie, elle garda le souvenir ému de ces processions de la Fête-Dieu où, avec d'autres enfants de son âge, elle jetait des fleurs devant le Saint-Sacrement. « Quelle joie, écrivait-elle, de semer des fleurs sous les pas du Bon Dieu ! » Mais, — et le détail est à retenir, nous le retrouverons plus tard, et il est caractéristique de son amour, — « avant de les y laisser tomber, je les lançais bien haut et je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes roses effeuillées toucher l'ostensoir sacré ». (1)

Cependant le temps passait.

Depuis Octobre 1881, Thérèse était devenue élève au Pensionnat des Bénédictines de Lisieux dont elle suivait les cours comme demi-pensionnaire. La vieille abbaye comptait à cette époque une soixantaine d'élèves recrutées dans la bourgeoisie de la ville et les meilleures familles du voisinage.

Thérèse Martin, qui avait alors huit ans et demi, fut mise dans une classe dont les élèves étaient toutes plus âgées et qui même en comptait une de quatorze ans. Et comme, malgré sa jeunesse, elle se plaça d'emblée parmi les premières, ses succès lui valurent nombre de petits agacements inspirés par la jalousie.

Elle en souffrit beaucoup. Aussi, malgré la bonté de ses maîtresses, son séjour à la pension lui fut-il plus d'une fois pénible. Chaque soir, heureusement, la ramenait au foyer paternel.

D'ailleurs elle ne se trouvait bien qu'au milieu de ses sœurs. En dehors d'elles, la petite Thérèse toujours timide et sensible, n'avait d'intimité qu'avec ses deux cousines Guérin, Marie et Jeanne, dont la première devait la suivre plus tard au Carmel et y mourir, comme elle, dans un acte d'amour, le 14 Avril 1905.

Etait-ce présage de l'avenir ou simple amusement d'enfants ? Les deux petites filles, Marie Guérin et Thérèse Martin, aimaient à jouer ensemble au solitaire. Lorsque la scène se passait à la maison ou dans le jardin voisin, tout était pour le mieux. Mais il en allait autrement lorsqu'il prenait fantaisie aux deux anachorètes improvisées de continuer leur jeu dans les rues de la ville. Il arriva même que l'étalage d'un marchand fit un jour d'une façon fâcheuse les frais de leur pieuse fantaisie.

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre II, page 28.

Cependant plus réellement Thérèse faisait le solitaire lorsque, les jours de congé, seule dans sa chambre, elle se cachait, comme elle le raconte, dans un petit espace vide qu'il lui était facile de fermer avec les rideaux de son lit et que là, elle pensait...

Et comme on lui demandait à quoi elle pensait :

— Je pense au Bon Dieu, répondit-elle, à la rapidité de la vie, à l'éternité, enfin je pense !...

Sans s'en douter elle faisait oraison et, dans cette douce intimité, Jésus « qui se révèle aussi bien à l'âme la plus simple qu'au plus puissant génie, l'instruisait doucement de ses secrets d'amour ».

Alors naissaient en elle de grands désirs de posséder Dieu et pour cela de se donner toute à lui. La vie lui apparaissait de plus en plus nettement, telle qu'un soir elle l'avait entrevue dans un rayon de lumière.

C'était à l'époque où ayant fait le voyage de Trouville, elle avait vu pour la première fois la mer.

« Le soir de ce jour, a-t-elle raconté, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant derrière lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir avec Pauline sur un rocher désert ; je contemplai longtemps ce sillon d'or qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Alors je me représentai mon cœur au milieu du sillon comme une petite barque légère, à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner du regard de Jésus afin qu'il pût voguer en paix et rapidement vers le rivage des cieux. » [1]

Rien, en effet, ne saurait mieux dépeindre ce que fut la vie de Thérèse : une marche incessante de son cœur vers Dieu, marche en ligne droite et qui ne dévia jamais, marche rapide dont le mouvement ne cessa de se précipiter, marche dans la lumière, non pas toutefois dans la lumière étincelante d'un soleil sans nuage, mais dans la clarté voilée de la foi qui n'exempte ni des heures douloureuses, ni des tentations.

Avant d'atteindre au but si désiré, Thérèse devait traverser bien des orages et connaître bien des épreuves.

C'en fut une particulièrement pénible que cette maladie étrange dont elle eut à souffrir à l'âge de dix ans.

En Octobre 1882, Pauline, « sa petite mère », était entrée au Carmel. Les mois qui suivirent furent pour l'enfant, sensible à l'excès, particulièrement

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre II, page 35.

Cl. Office Central, Lisieux.

Les Buissonnets. Façade nord prise du grand jardin.

Cl. Office Central, Lisieux.

Les Buissonnets. Chambre de sainte Thérèse.

douloureux. Le chagrin de la séparation s'ajoutant à des maux de tête presque continuels, créa un état de santé des plus fâcheux qui, dans le courant du mois de mars de l'année suivante, devint tout à fait inquiétant.

« Je ne sais, a-t-elle raconté plus tard, comment décrire un mal aussi étrange. Je disais des choses que je ne pensais pas; j'en faisais d'autres comme forcée, malgré moi. Presque toujours je paraissais en délire et cependant je suis sûre de n'avoir jamais été privée un seul instant de l'usage de ma raison. Souvent je restais évanouie pendant des heures et d'un évanouissement tel qu'il m'eût été impossible de faire les plus légers mouvements. Toutefois, au milieu de cette torpeur extraordinaire, j'entendais distinctement ce qui se disait autour de moi, même à voix basse. Je me le rappelle encore. »

A tout cela se joignaient par moments des terreurs folles provoquées par des visions terrifiantes. Manifestement, le démon s'acharnait sur cette âme qui devait lui faire tant de mal plus tard.

Un jour vint où la raison de l'enfant parut avoir sombré. Mais, ce jour-là, l'excès même du malheur amena l'intervention céleste qui devait la sauver.

Dans des conjonctures aussi angoissantes, Marie, l'aînée des sœurs, était tombée à genoux auprès du lit de l'enfant. Comprenant que seul un secours du Ciel pouvait la guérir, car la science des hommes se révélait impuissante, elle s'était instinctivement tournée vers une statue de la sainte Vierge et, avec toute la ferveur d'une mère qui demande et qui *veut* la vie de son enfant, elle implorait la guérison tant désirée. Léonie et Céline suivant son exemple, s'étaient aussi jetées à genoux et ce fut, dit Thérèse, ce cri de foi qui « força la porte du Ciel ».

Mais laissons-la raconter elle-même cette scène inoubliable.

« Ne trouvant aucun secours sur la terre et sur le point de mourir de douleur, je m'étais aussi tournée vers ma Mère du Ciel, la priant de tout mon cœur d'avoir enfin pitié de moi.

« Tout à coup, la statue s'anima ! La Vierge Marie devint belle, si belle que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre sa beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable. Mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut *son ravissant sourire*. Alors toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement ». (1)

Thérèse était guérie. Un sourire de la Reine du Ciel avait accompli le pro-

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre III, page 49.

dige. « La petite fleur » allait renaître à la vie ; un rayon lumineux de son doux soleil l'avait réchauffée et délivrée pour toujours de son cruel ennemi.

***

L'année suivante, Thérese fit sa première communion dans la chapelle des Bénédictines. Jamais enfant ne se prépara avec plus d'ardeur à ce grand acte ; jamais première communiante ne fut entourée de plus de soins. Ses sœurs à la maison, ses maîtresses au pensionnat rivalisèrent d'empressement et de sollicitude et, du fond de son Carmel, Pauline devenue Sœur Agnès de Jésus, n'oubliant pas son rôle de « petite mère », s'en acquitta à merveille en composant un ravissant petit recueil de pensées à méditer et de sacrifices à faire qui, sous une forme aussi poétique que délicate, offrait à la future communiante le meilleur moyen de se préparer à la première visite du Dieu de l'Hostie.

Mais, ici, il faut laisser parler Thérèse, car aucun autre accent que le sien ne pourrait exprimer ce qui se passa alors au plus intime de son être.

« Ah ! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée et je disais aussi : « Je vous aime et je me donne à vous pour toujours ! » Jésus ne me fit aucune demande, il ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, Lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une *fusion*. Nous n'étions plus deux. Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul ; il était le Maître, le Roi ! Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur ; elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la Force divine. Et voici que sa joie devint si grande, si profonde qu'elle ne put la contenir. Bientôt des larmes délicieuses l'inondèrent... » (1)

A partir de ce jour, son désir de communier ne fit que s'accroître. La seconde fois qu'elle s'agenouilla à la Table sainte, ses larmes coulèrent encore avec une grande douceur. Elle se rappelait et ne cessait de se répéter la parole de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

D'autres mots aussi lui revenaient en mémoire qu'en chacune de ses communions suivantes, elle redisait sans le moindre effort, les prononçant, nous dit-elle, comme un enfant répète, sans trop comprendre, ce qu'une personne

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre IV, page 59.

Cl. Office Central, Lisieux.

LES BUISSONNETS. La Salle à manger.

Cl. Office Central, Lisieux.

LE JARDIN DES BUISSONNETS. Le monument s'élève à l'endroit même où sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus demande à son père d'entrer au Carmel.

amie lui inspire : « O Jésus, douceur ineffable, changez pour moi en amertumes toutes les consolations de la terre. »

L'appel divin se faisait de plus en plus pressant. En même tems qu'il l'appelait, Dieu prenait soin, par les suaves attraits qu'il lui faisait sentir, mais plus encore par les épreuves qu'il ne lui ménageait point, de la détacher de la terre. Des peines d'âme douloureuses, des scrupules de conscience toujours renaissants vinrent assombrir cette période de sa vie qui, autrement, eût été sans nuage. Sa sensibilité, d'ailleurs, demeurait toujours vive et son extrême impressionnabilité, tout en laissant intacte sa volonté, lui rendait souvent fort pénible la pratique de la vertu.

Mais un jour ou plutôt une nuit vint où, en un instant, une victoire remportée sur elle-même, lui assura pour toujours la paix et lui rendit toute sa force d'âme perdue autrefois à l'âge de quatre ans.

Ce fut le 25 Décembre 1886. « En cette fête de Noël, a-t-elle écrit, en cette nuit bénie, Jésus, le doux Enfant d'une heure changea la nuit de mon âme en torrents de lumière. En se rendant faible et petit pour mon amour, il me rendit forte et courageuse. Il me revêtit de ses armes et depuis, je marchai de victoire en victoire, commençant pour ainsi dire une course de géant. La source de mes larmes fut tarie et ne s'ouvrit plus que rarement et difficilement.

« Ainsi, en un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire pendant plusieurs années, Jésus l'accomplit, se contentant de ma bonne volonté... La charité entra dans mon cœur avec le désir de m'oublier toujours et, depuis lors, je fus heureuse. » (1)

En réalité, il y avait longtemps que Dieu l'invitait à s'oublier ainsi par amour pour lui et afin de lui sauver des âmes.

Elle n'avait pas encore quatre ans que l'habitude des petits sacrifices pour le salut des pécheurs lui était déjà familière. Entre sa sœur Céline et elle c'était dès cette époque, comme une pieuse émulation à qui en ferait le plus et, cent fois peut-être par jour on la voyait tirer de sa poche le petit chapelet à grains mobiles dont elle se servait pour marquer ses actes de renoncement, ses « pratiques » comme elle les appelait.

Beaucoup de ces sacrifices, en raison de son âge, étaient bien méritoires. Voici un fait entre mille.

Un soir d'été, — elle avait alors cinq ans, — revenant d'une promenade

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre V, page 75.

en famille, elle se sentit pressée par la soif et demanda à boire. Mais sur la remarque que lui fit une de ses aînées, qu'en s'en privant, elle pourrait sauver un pécheur, elle s'en priva en effet.

Un peu plus tard cependant, quand l'enfant fut couchée, sa sœur craignant qu'elle n'eût trop soif, s'approcha d'elle et lui offrit un verre d'eau.

Mais Thérèse repoussant la main qui le lui présentait :

— Mon pécheur ? interrogea-t-elle, mon pécheur est-il donc sauvé?

Il fallut lui en donner l'assurance pour qu'elle consentît à se rafraîchir.

Cependant ce besoin de s'oublier et de souffrir pour le salut des âmes qui avait grandi en elle en même temps que son amour pour Dieu, allait prendre, sous le coup d'une grâce particulière, une intensité nouvelle et devenir comme une soif que rien désormais ne pourrait plus apaiser.

C'était quelques mois après la grâce de Noël 1886. Un dimanche, à la fin de la messe, comme elle fermait son livre de prières, une image de Jésus-Christ en croix s'en échappa qui glissa en partie hors des pages, ne lui laissant voir qu'une des mains divines, percée et ensanglantée. Cette image lui était familière. Elle l'avait vue cent et cent fois sans en être particulièrement impressionnée. Mais ce jour-là, une grâce puissante agissant sur son âme, à la vue du sang divin qui coulait à terre sans que personne s'occupât de le recueillir, elle éprouva un sentiment nouveau, ineffable. « Son cœur se fendit de douleur et elle résolut de se tenir continuellement en esprit au pied de la croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes. »

« Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « J'ai soif ! » retentissait à chaque instant dans son cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Elle voulait donner à boire à son Bien-Aimé; elle se sentait dévorée elle-même de la soif des âmes et elle voulait à tout prix arracher les âmes aux flammes éternelles. »[1]

La conversion *in extremis* de son premier pécheur, « son premier enfant » comme elle l'appelait, le célèbre bandit Pranzini, obtenue presque aussitôt après par la ferveur de sa confiante prière, vint encore renforcer l'effet de cette grâce.

Aussi l'impression en fut-elle profonde. Elle creusa pour toujours, au plus intime du cœur de Thérèse, la source d'où devait jaillir par la suite tant et de si pur amour. Sa vie s'en trouvait définitivement orientée dans le sens de l'apostolat. Elle serait apôtre, mais apôtre de l'amour et par l'amour.

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre V, pages 75, 76.

Aimer et faire aimer le Bon Dieu devint plus que jamais l'unique objet de ses pensées et de ses désirs. Et dans cette phrase significative elle enferma la devise de toute sa vie : « Il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas, c'est d'aimer; aimer Jésus de toutes les forces de notre âme et lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé. »

Mais les voies sont nombreuses qui conduisent à l'apostolat. Même au sein de cette vie religieuse dont la pensée, dès l'âge de douze ans, avait charmé la pieuse enfant, des champs divers, extrêmement variés, s'offrent au dévouement des vierges chrétiennes. C'est être apôtre que d'instruire la jeunesse. C'est l'être aussi que de passer ses jours et ses nuits au chevet des malades. C'est l'être mieux encore, semble-t-il, que de s'en aller en pays de mission, baptiser les petits infidèles et préparer la voie aux missionnaires.

Nous savons par les confidences de Thérèse que son plus vif désir l'emportait souvent vers ces terres lointaines, et que si elle n'avait écouté que son attrait naturel, elle se fût faite religieuse missionnaire. Mais, de cette façon, missionnaire elle ne l'eût été qu'en un lieu particulier et seulement pour le temps de sa courte existence, et elle voulait davantage. Elle rêvait d'un apostolat plus vaste et plus durable et elle pensa, non sans raison, que l'apostolat de la prière et du sacrifice parce qu'il n'est lié ni au temps, ni à l'espace, vaudrait mieux pour elle que celui de l'action et lui permettrait d'étendre plus loin ses conquêtes. De plus, elle se disait qu'en immolant son très vif désir de se dévouer dans les œuvres, elle ferait un sacrifice plus méritoire et que son holocauste serait plus entier. Et elle résolut d'ensevelir ses désirs et sa jeunesse dans le cloître et de se faire carmélite.

Une fois sa résolution définitivement prise, elle se sentit impatiente de la réaliser. Car décidée au sacrifice, elle le voulait immédiat pour qu'il fût plus complet.

On était alors au printemps de 1888. Thérèse avait quatorze ans et, dans sa pensée, l'année ne devait pas s'achever sans voir la réalisation de son dessein. Noël dont le retour lui apporterait le premier anniversaire de sa grande grâce de « conversion » de l'année précédente, lui parut pour cette raison, la date la plus convenable pour son entrée au Carmel.

Mais d'ici là que de difficultés à vaincre ! que d'obstacles à surmonter !

La séparation définitive d'avec son père serait assurément de tous ces obstacles le plus douloureux à franchir, mais sa grande jeunesse en paraissait un autre plus insurmontable.

M. Martin vieillissait. Il avait 64 ans. Mal remis d'une première attaque de

paralysie et, de plus, souffrant d'un mal occasionné par la piqûre d'un insecte venimeux, il portait ainsi en lui-même une double menace qui ne laissait pas d'inquiéter pour sa santé et tôt ou tard pour sa vie.

Déjà aussi Marie, son aînée, avait suivi Pauline au Carmel de Lisieux. Léonie revenue après un essai de vie religieuse chez les Clarisses où sa santé n'avait pu résister, aspirait à la Visitation. Et l'on pouvait prévoir que Céline, un jour ou l'autre, suivrait ses sœurs au Carmel.

Dans ces conditions une demande de sa « petite reine » ne pouvait que déchirer le cœur de ce pauvre père. Puis, comment celui-ci allait-il prendre la chose ? Thérès se le demandait non sans angoisse.

Elle priait. Elle souffrait aussi et son cœur si affectueux se serrait à la pensée de la peine qu'elle allait faire à son père. Seule au monde, du fond de son cloître, sa « petite mère » au courant de ses projets, la soutenait par ses prières et l'encourageait de ses conseils.

Cependant les jours et les semaines passaient, il fallait se décider à parler. Thérèse, pour sa confidence, choisit la fête de la Pentecôte. Toute la journée, elle pria l'Esprit saint de la soutenir et les Apôtres de lui inspirer ce qu'elle devait dire. N'étaient-ce pas eux, en effet, — la remarque est d'elle, — qui devaient aider l'enfant timide que Dieu destinait à devenir l'apôtre des apôtres par la prière et le sacrifice ?

Dans l'après-midi finissant, au retour des vêpres, M. Martin était allé s'asseoir à quelques pas de sa maison sur un banc du jardin et là, les mains jointes, il contemplait en silence les beautés de la nature.

Mais ici encore, il faut laisser la parole à Thérèse : « Le soleil couchant dorait de ses derniers feux le sommet des grands arbres et les petits oiseaux gazouillaient leur prière du soir.

« Le beau visage (de mon père) avait une expression toute céleste ; je sentais que la paix inondait son cœur. Sans dire un seul mot, j'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux déjà mouillés de larmes. Il me regarda avec une tendresse indéfinissable, appuya ma tête sur son cœur et me dit : « Qu'as-tu, ma petite reine ? Confie-moi cela... » Puis se levant comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant toujours sur son cœur.

« A travers mes larmes, je parlai du Carmel, de mes désirs d'entrer bientôt; alors il pleura lui-même. Toutefois il ne me dit rien qui pût me détourner de ma vocation : il me fit simplement remarquer que j'étais encore bien jeune pour prendre une détermination aussi grave et, comme j'insistais, défendant bien ma cause, mon incomparable père, avec sa droite et généreuse nature, fut

bientôt convaincu. Nous continuâmes longtemps notre promenade; mon cœur était soulagé, papa ne versait plus de larmes. Il me parla comme un saint. S'approchant d'un mur peu élevé, il me montra de petites fleurs blanches, semblables à des lis en miniature et, prenant une de ces fleurs, il me la donna, m'expliquant avec quel soin le Seigneur l'avait fait éclore et conservée jusqu'à ce jour. » (1)

Thérèse croyait écouter son histoire tant la ressemblance était frappante entre elle et la petite fleur. Elle reçut celle-ci comme une relique et voici qu'en la prenant, elle s'aperçut que l'humble plante avait conservé toutes ses racines comme si on ne l'avait arrachée que pour la transplanter. Et c'était cela même que son bon père venait de faire pour elle.

Gagné à la cause de sa fille, l'admirable chrétien qu'était M. Martin ne se contenta pas de donner son consentement; il voulut s'employer lui-même, par tous les moyens en son pouvoir, à favoriser sa vocation.

Rien d'ailleurs n'était plus nécessaire, tellement les oppositions devaient se faire nombreuses, et certaines violentes, pour contrecarrer une entrée au Carmel jugée par tout le monde beaucoup trop prématurée.

M. Guérin, l'oncle de Thérèse et son tuteur, dès qu'il fut informé des desseins de sa nièce, répondit par un refus qu'on put croire sans réplique : « Une enfant de quinze ans au Carmel, disait-il, mais cela ne s'est jamais vu en France. On crierait au scandale ! »

Cependant, de lui-même, quatre jours plus tard, il céda : « Tu es une petite fleur privilégiée que le Seigneur veut cueillir, dit-il à Thérèse; je ne m'y opposerai pas. » Il avait prié, Thérèse aussi et Dieu avait fait le reste.

Une opposition autrement plus difficile à vaincre fut bientôt à prévoir, celle du Supérieur ecclésiastique du Carmel, M. Delatroëtte, alors curé de la paroisse Saint-Jacques.

Ce prêtre à la foi vive, mais de caractère rigide, avait pour principe et posait comme une règle qu'aucune jeune fille ne devait être admise dans la Communauté avant ses vingt et un ans accomplis. Aussi ni une intervention de la Mère Prieure, ni une visite que M. Martin et sa fille firent au terrible Supérieur ne purent venir à bout de sa résistance.

Mais au-dessus de ce supérieur immédiat, simple délégué de l'autorité épiscopale, il restait l'évêque lui-même, et, en congédiant les deux visiteurs,

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre V, pages 83, 84.

M. Delatroëtte avait dit à la fillette : «Si Monseigneur permet que vous entriez, je n'aurai plus rien à dire. »

C'est pourquoi, quelques jours plus tard, le 31 Octobre, Thérèse et son père se présentaient à l'évêché de Bayeux. Elle a, dans son manuscrit, laissé de son entretien avec Mgr Hugonin et M. Revérony, son vicaire général, un récit pittoresque et charmant.

Rien n'y est oublié, ni le soin qu'elle a pris, pour ne pas paraître trop jeune, de relever le matin même ses cheveux qu'elle portait jusque-là flottants; ni son impression en traversant les grands salons de l'évêché, au milieu desquels elle se faisait l'effet d'une petite fourmi; ni la gêne éprouvée en voyant aux côtés de Sa Grandeur, M. le Vicaire général assis sur une simple chaise, alors que par obéissance elle avait dû s'installer dans un immense fauteuil où quatre comme elle auraient parfaitement pu tenir à l'aise et même, note-t-elle non sans humour, beaucoup plus à l'aise qu'elle qui était loin d'y être.

Monseigneur se montra paternellement bon, mais il ajourna sa réponse.

Il ne restait plus qu'un espoir : obtenir du Pape ce que l'évêque ne mettait pas assez d'empressement à accorder.

Justement un pèlerinage s'apprêtait à partir de Normandie pour Rome. Thérèse n'hésita pas à s'y faire inscrire et, sous la conduite de son père, en compagnie de Céline, dans les premiers jours de Novembre, elle partit pour la Ville éternelle.

Le cadre de ce récit, forcément restreint, ne nous permet pas de la suivre dans ce long voyage dont l'on pourra d'ailleurs trouver une relation charmante dans l'*Histoire d'une Ame*.

Disons seulement qu'à Rome, Thérèse qui, au cours de son pèlerinage avait vu tant de merveilles, vit «la plus grande des merveilles du monde», le Pape. C'était Léon XIII qui gouvernait alors l'Église.

Quand, à l'audience des pèlerins de Bayeux, son tour fut venu de passer devant lui, agenouillée un instant à ses pieds :

— Très Saint-Père, dit-elle en levant vers lui son beau regard limpide et suppliant, j'ai une grande grâce à vous demander.

Le Pape pencha la tête, presque jusqu'à toucher la mantille de l'enfant. Son regard perçant cherchait à lire dans ses yeux.

Elle reprit :

— Très Saint-Père, en l'honneur de votre jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans !

Mais sur la réflexion que fit M. Revérony que les Supérieurs ecclésiastiques examinaient cette affaire :

— Eh bien ! mon enfant, dit le Pape, faites ce que vos Supérieurs décideront.

Mais elle, joignant les mains et les appuyant sur les genoux du Pontife, d'un air plus suppliant encore :

— Oh ! Très Saint-Père, dit-elle, si vous disiez oui, tout le monde voudrait bien.

Alors il la regarda plus fixement. Puis lentement, d'un ton pénétrant et en appuyant sur chaque syllabe, il lui dit :

— Allons... Allons... vous entrerez si le Bon Dieu le veut.

Et le Bon Dieu, en effet, le voulut...

Au retour de Rome, à la suite d'une nouvelle démarche auprès de Mgr Hugonin, Thérèse reçut la réponse définitive du prélat, par l'entremise du Carmel auquel il l'avait adressée : il autorisait l'entrée immédiate de l'enfant.

On était alors au temps de Noël. Mais pour ménager la susceptibilité de M. Delatroëtte, la Mère Prieure crut devoir la différer jusqu'à la fin du carême.

Ce furent pour Thérèse trois mois riches en souffrances, mais encore plus féconds en grâces.

Enfin, le jour tant désiré arriva.

Au matin de ce jour qui fut le lundi 9 Avril 1888, elle prit avec tous ses parents le chemin du Carmel.

Ensemble ils entendirent la messe et communièrent. Il y avait des larmes dans tous les yeux.

« Pour moi, dit Thérèse, je ne versai point de larmes, mais en marchant la première pour me rendre à la porte de clôture, mon cœur battait si violemment que je me demandais si je n'allais pas mourir. Ah ! quel instant ! quelle agonie ! Il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre.

« J'embrassai tous les miens et je me mis à genoux devant mon père pour lui demander sa bénédiction. Il s'agenouilla lui-même et me bénit en pleurant. »

Alors Thérèse s'avança au devant de la Communauté qui l'attendait et qui devait former sa nouvelle famille.

Comme elle franchissait la porte de clôture qui dans un instant refermée sur elle, allait mettre entre elle et le monde une barrière infranchissable, elle put entendre l'impitoyable Supérieur ecclésiastique qui n'avait pas encore désarmé,

adresser aux religieuses qui la recevaient, des paroles bien peu faites pour l'encourager :

— Eh bien ! mes Révérendes Mères, vous pouvez chanter un *Te Deum !* Comme délégué de Mgr l'Évêque, je vous présente cette enfant de quinze ans dont vous avez voulu l'entrée. Je souhaite qu'elle ne trompe pas vos espérances, mais je vous rappelle que s'il en est autrement, vous en porterez seules la responsabilité.

Sur ces mots la porte se referma.

L'excellent Supérieur n'avait assurément rien d'un prophète et l'avenir se chargea de donner à ses craintes le plus éclatant des démentis.

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Cathédrale Saint-Pierre.

Cl. "Horizons de France"

ABBAYE DES BÉNÉDICTINES. Pensionnat de sainte Thérèse de l'Enfant-Jesus.

CHAPITRE II

La petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

« O mon Dieu, votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Thérèse était au comble de ses vœux.

Tout dans le monastère lui parut ravissant; sa petite cellule surtout la charmait. Et comme aucun nuage n'obscurcissait pour lors le ciel de son âme, se trouvant par ailleurs pleinement récompensée de toutes ses épreuves, avec une joie profonde elle se disait : « Maintenant, je suis ici pour toujours ! »

Cependant ce n'était pas du bonheur humain qu'elle était venue chercher au Carmel. Ce qu'elle venait y faire, elle le déclara plus tard dans l'examen solennel qui précéda sa profession religieuse: « Je suis venue, dit-elle, pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres. »

Ce mot est à retenir. Car il met en pleine lumière les neuf dernières années de sa vie. Il donne son sens plein et magnifique à cette existence désormais dépourvue de tout intérêt au point de vue des événements extérieurs, mais si riche et si féconde en Dieu.

Du côté du monde, en effet, tout est fini. A part la cérémonie de sa Prise d'habit et celle de sa Profession religieuse qui rappelleront encore à de longs intervalles aux gens du dehors que Thérèse Martin est toujours sur la terre, pratiquement, celle-ci est morte pour le monde et le monde est mort pour elle.

Sauf son père dont la grande épreuve va commencer bientôt, sauf Léonie et Céline demeurées près de lui et qui, après sa mort, ne tarderont pas à gagner le cloître, plus rien n'attire à l'extérieur d'une façon habituelle le cours de ses

pensées. Désormais toutes ses forces vives se concentrent sur un seul point : l'amour. Elle n'a plus qu'une occupation et qu'un but dans sa vie : « Aimer Dieu de toutes ses forces et lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé. »

Mais comment, du fond d'un cloître, s'employer utilement au salut de ceux qu'il n'est pas donné d'approcher ?

Il y a un moyen : c'est de s'immoler, de souffrir et d'aimer, et ce fut ce moyen que Thérèse embrassa.

« Jésus, dit-elle, m'ayant fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait. Pendant cinq années, cette voie fut la mienne; mais j'étais seule à la connaître. Voilà justement la fleur ignorée que je voulais offrir à Jésus, cette fleur dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux. » [1]

Cette confidence est précieuse. Elle nous permet de situer le cadre et de discerner le fond le plus intime de cette existence toute livrée à l'amour. Le cadre, c'est la vie cachée, connue de Dieu seul; le fond, c'est l'immolation à jet continu. Cadre obscur, fond austère, mais que l'amour illumine et qu'il nous montre resplendissants de grâce. Et, en effet, Thérèse a beaucoup souffert. Mais le délicieux sourire qui jamais ne quitta ses lèvres a tellement embelli sa souffrance, qu'il n'y a peut-être rien de plus gracieux au monde, ni de plus attirant que son martyre d'amour.

Raconter la vie de Thérèse carmélite, c'est dire l'histoire de ce martyre. C'est dire comment elle a réalisé sa devise : « Vivre et mourir d'amour. »

Cependant, pour comprendre cette vie et cette mort, quelques explications préalables sont nécessaires.

L'âme qui, pour se sanctifier, va se cacher à l'ombre du cloître, en se vouant à la solitude, ne se condamne pas de ce chef à l'isolement. Si elle quitte le monde, ce n'est pas pour se concentrer dans son égoïsme, c'est pour trouver plus facilement l'Ami divin à qui déjà elle a donné son cœur et, l'ayant rencontré, pour vivre avec Lui.

A ce point de vue, la vie d'une carmélite, par exemple, ne se conçoit que comme un mystérieux et continuel cœur à cœur avec Dieu, d'où résultent des relations extrêmement intimes qui, est-il besoin de le faire remarquer, ne ressemblent en rien aux amitiés sensibles ni, à plus forte raison, aux amours charnels de la terre. Tout ici se passe dans la foi et spirituellement. La part qu'y ont les sens est, si l'on peut dire, une part sacrifiée. L'amour ne se propose pas de les

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre VII, page 128.

satisfaire, mais bien de les immoler à son profit et de se nourrir de leurs immolations, puisque, au témoignage de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, « l'amour vit de sacrifices ».

Quant à la sainte Humanité du Christ, objet constant de ses tendresses d'épouse, l'âme religieuse ne saurait la contempler que dans le rayonnement de sa divinité, et donc avec un infini respect; dans le rayonnement aussi de sa gloire qui immatérialise en quelque sorte son corps ressuscité; dans le rayonnement enfin de ses plaies douloureuses qui, en captivant le cœur l'incitent ainsi que le corps, non à jouir, mais à souffrir, afin de rendre vraiment au divin Bien-Aimé, amour pour amour.

C'est bien ainsi que l'a toujours compris sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Ce n'est pas dans le sensible ou par l'imagination qu'elle a trouvé Dieu, mais par la foi et au dedans d'elle-même.

Son amour fut toujours ce qu'il y a de plus spirituel, en même temps que de plus délicat et de plus généreux. Mais, ainsi entendu, l'amour à ses yeux n'était qu'un continuel échange entre deux cœurs qui s'aiment très tendrement, le cœur de Dieu et celui de sa créature. C'est ce qu'elle exprimait dans ces deux strophes très suggestives :

« Toi, le grand Dieu que l'univers adore,
Tu vis en moi, prisonnier nuit et jour.
Ta douce voix à toute heure m'implore
Tu me redis : « J'ai soif ! j'ai soif d'amour ! »

« Je suis aussi ta prisonnière
Et veux te redire à mon tour
Ta tendre et divine prière :
Mon Bien-Aimé, mon Frère,
J'ai soif d'amour ! »

Et l'on peut dire que toute la vie religieuse de Thérèse s'est ainsi passée à donner de l'amour au Bon Dieu et à en recevoir de Lui, avec cette nuance particulière, tout à fait caractéristique de sa manière d'aimer, que soit qu'elle donnât, soit qu'elle reçût, tout, dans sa pensée, devait être pour son plaisir à Lui.

§ I. — LA VIE D'AMOUR

Comme l'amour humain, le divin amour a aussi ses étapes et de même que dans les unions de la terre les fiançailles précèdent le mariage, ainsi dans la vie religieuse, la prise d'habit précède et prépare la profession perpétuelle.

La prise d'habit rappelle les fiançailles. Au Carmel, c'est une fête particulièrement joyeuse. La jeune postulante au moment de se dépouiller pour toujours de ses vêtement du monde, s'en pare une dernière fois et, pour symboliser sa donation au Christ, elle s'habille en fiancée.

Ce fut le 10 Janvier 1889 que la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus se fiança à Jésus, l'Epoux des âmes pures.

Pour sa « petite reine », M. Martin avait voulu une parure qui s'harmonisât parfaitement avec l'innocente candeur de son jeune âge. Elle portait une robe de velours blanc garnie de cygne et de points d'Alençon. Ses grands cheveux blonds flottaient sur ses épaules et des lis composaient sa parure virginale. Son père, suffisamment remis d'une première attaque de paralysie, la conduisait.

Cependant, si gracieuse qu'elle fût, cette parure n'était rien à côté de celle dont, pour plaire à son céleste Fiancé, la petite sœur Thérèse avait pris soin d'orner son âme. Durant les neuf mois qu'avait duré exceptionnellement son postulat, toute son application et tous ses efforts avaient tendu vers cet unique but : plaire à Jésus et charmer son regard divin.

Lui seul aurait pu dire le nombre des petits actes de vertu cachés, actes de renoncement, d'humilité, d'obéissance et de charité, par lesquels elle s'était efforcée d'embellir tous les jours la robe de son âme. Car, à ce point de vue, sa manière de faire ne varia jamais. Sur la trame légère de son humble vie elle se contenta toujours, mais elle ne cessa de broder d'innombrables points d'amour.

Elle le fit d'ailleurs toujours avec une exquise simplicité, sans jamais recourir à rien d'extraordinaire, se contentant, dans l'exercice de la vertu, de mettre à profit les petites occasions de la pratiquer, que Dieu lui-même disposait sous ses pas.

Car elle recevait tout comme de sa main, le bon et le moins bon, le doux et l'amer, la joie et les peines. Toujours saintement joyeuse, non par nature, mais par vertu, elle répondait à tout par un sourire et de tout elle s'appliquait à tirer de l'amour.

Comme elle offrait au petit Jésus du cloître dont elle avait l'entretien, toutes les fleurs qui lui venaient du dehors, sans en garder une seule pour elle même, ainsi à ce même Jésus que sa foi lui montrait vivant dans son cœur, elle

offrait continuellement sans s'en rien réserver, toutes les fleurs d'amour et de sacrifices, c'est-à-dire les actes de vertu, qu'elle ne cessait de cueillir au cours de ses journées.

Cette statue de l'Enfant Jésus qu'elle entoura de tant de soins et qu'elle orna toujours avec tant de bonheur, reste dans son monastère comme l'un des souvenirs les plus touchants de sa tendre piété et de son délicat amour.

A quelques pas de là, le calvaire qui se dresse au milieu du préau, en est un autre monument précieux. Il a vu Thérèse novice à seize ans, debout à son pied, l'enlacer dans ses bras, tandis que de sa main droite restée libre, elle présentait au divin Crucifié une branche de lis, image de son âme innocente. Touchant symbole de ce que devait être sa vie, cette vie d'amour dont elle a si bien décrit l'un des aspects les plus chers à son âme, dans ces vers bien connus :

Vivre d'amour, ce n'est pas sur la terre
Fixer sa tente au sommet du Thabor ;
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire,
C'est regarder la Croix comme un trésor !...

Dans cette voie du pur amour où elle s'était engagée si résolument, Thérèse dut se guider à peu près toute seule. Car les directions qu'elle trouva autour d'elle répondirent peu, en général, aux attraits comme aux besoins de son âme. Sa maîtresse de noviciat, toute sainte religieuse qu'elle fût, ne la comprit pas toujours, ses directeurs de conscience non plus. Et lorsque l'un d'eux, comme le R. P. Pichon, se montra plus apte à la diriger, Dieu permit qu'au bout de très peu de temps, il fût obligé d'interrompre sa direction.

En fait de maître, pour la former et pour la conduire, elle n'eut jamais que Jésus seul.

« Parce que j'étais petite et faible, a-t-elle écrit, Jésus m'instruisait doucement de ses secrets d'amour. »

Et encore : « Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sais qu'Il est en moi. A chaque instant, Il me guide et m'inspire, j'aperçois juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. » (1)

(1) *Histoire d'une Ame*, Chapitre VIII.

Ainsi, c'était Jésus, caché dans son âme qui, dès le temps de son noviciat, lui enseignait la science de son divin amour.

Continuant à la détacher de tout ce qui n'est pas Lui, Il lui mettait au cœur un grand attrait pour la pauvreté en lui en faisant savourer les charmes. C'est ainsi qu'Il lui inspira un vif sentiment de plaisir le jour, dit-elle, où on lui enleva la « jolie petite cruche en usage dans sa cellule pour la remplacer par une autre tout ébréchée ». Ainsi encore, Il la fit surabonder de joie un soir que cherchant vainement sa lampe dont une sœur s'était emparée par mégarde, et n'osant, à cause du grand silence, la réclamer, elle se vit pour cette raison obligée de passer une heure dans les ténèbres, alors qu'elle comptait beaucoup travailler.

Il lui fit expérimenter le bonheur qu'il y a pour un pauvre de Jésus-Christ, à être privé non seulement du superflu, mais des choses même indispensables.

En même temps que l'amour de la pauvreté, son Maître lui enseignait la douceur que goûte une âme aimante dans le chemin de l'humilité. « Celui dont le royaume n'est pas de ce monde, lui révélait que la seule gloire véritable ne paraît pas aux regards des hommes... que la royauté seule enviable consiste à vouloir être ignoré et compté pour rien, à mettre sa joie dans le mépris de soi-même. »

Pour mieux l'entraîner à sa suite, Il lui montrait son visage adorable défiguré à l'heure la plus ignominieuse de sa douloureuse Passion. Et elle, attirée par les charmes secrets et par les yeux à demi voilés de la Sainte Face, se prenait à souhaiter que son propre visage « fût caché de même à tous les yeux et que sur la terre personne ne la reconnût. Elle avait soif de souffrir et d'être oubliée. »

« Quelle joie, disait-elle, d'être si bien cachées, que nous soyons ignorées même des personnes avec lesquelles nous avons à vivre. »

Aussi la place qu'elle rêvait pour elle, était-elle la dernière, celle qui n'est jamais soumise à l'envie. « C'était encore celle du grain de sable que tout le monde peut écraser, fouler aux pieds sans s'en apercevoir. »

Toute sa vie elle chercha à s'effacer. Et, pour s'effacer complètement, plus que le mépris, elle ambitionna l'oubli des créatures. Le mépris lui paraissait trop glorieux pour elle, parce que pour mépriser un grain de sable, il faut le voir ou du moins y penser. Et elle désirait être oubliée « non seulement des créatures mais d'elle-même, afin de n'avoir plus aucun désir, si ce n'est d'aimer le Bon Dieu ».

Cl. Office Central, Lisieux.

Façade de la Chapelle du Carmel.

Cl. Office Central, Lisieux.

Intérieur de la Chapelle du Carmel.

C'est ainsi que Thérèse s'en allait au chemin de sa vie solitaire, seule à seule avec Jésus, s'efforçant en tout de lui plaire, écoutant avidement ses leçons et le suivant pas à pas à l'odeur de ses vertus.

Rien de touchant comme ce cœur à cœur continuel entre une créature et son Créateur. Rien de beau comme cette lutte d'amour et de délicatesse entre une âme qui se sait la faiblesse même et le Tout-Puissant.

Elle ne lui refuse rien. Comment lui refuserait-il quelque chose? Et voici à présent, les doux échanges d'amour.

Thérèse attentive aux moindres désirs de Jésus, s'empresse, dès qu'elle le peut, de les satisfaire. Jésus fera-t-il moins pour elle? Ce n'est pas possible. C'est pourquoi comme elle s'empresse à accomplir tous ses vouloirs divins, ainsi il se plaît à contenter tous ses désirs, même les plus enfantins.

« Toujours, avouait-elle à la fin de sa vie, le Bon Dieu m'a donné ce que j'ai désiré, ou plutôt, m'a fait désirer ce qu'il voulait me donner. »

Elle en eut la preuve particulièrement gracieuse le jour de sa Prise d'habit. Pour ce jour de ses célestes fiançailles, elle avait désiré de la neige. Pourquoi? Par suite de quel goût étrange avait-elle toujours aimé la neige dont la blancheur la ravissait dès sa plus tendre enfance? Sans doute, pensait-elle, parce qu'elle était elle-même une petite fleur d'hiver?... Toujours est-il que pour le jour de sa Prise d'habit elle avait souhaité que la nature fût, comme elle, toute parée de blanc. Mais, ni la veille ni le matin de ce jour, la température trop clémente n'en donnait l'espérance. Il en était encore ainsi lorsque la cérémonie commença. Déjà elle avait fait le sacrifice de son désir, lorsque, tout à coup, ô surprise, en mettant le pied dans la clôture, elle vit le préau tout couvert de neige! Sa joie fut profonde et son émotion bien douce.

— Quel est donc, pensait-elle, quel est donc le mortel, si puissant soit-il, qui puisse faire tomber du ciel un seul flocon de neige pour charmer sa bien-aimée?

« Tout le monde, dit-elle, s'étonna de cette neige comme d'un véritable événement à cause de la température contraire. Et depuis, bien des personnes instruites de mon désir, parlèrent, je le sais, du petit miracle de ma Prise d'habit, trouvant que j'avais un singulier goût d'aimer la neige. Tant mieux! conclut-elle, cela faisait mieux ressortir l'incompréhensible condescendance de l'Epoux des vierges, de Celui qui chérit les lis blancs comme la neige... »

Autant que la neige, Thérèse aimait les fleurs. Mais en se faisant volontairement prisonnière à quinze ans, elle avait pour toujours renoncé à l'espoir d'aller les cueillir à travers la campagne. Cependant elle n'en fut point privée. A profusion les bluets, les coquelicots et les grandes pâquerettes, fleurs aimées

entre toutes, affluèrent du dehors tous les ans pour orner sa statue de l'Enfant Jésus. Une seule manquait qu'elle n'avait pas revue depuis son entrée au Carmel. Un jour elle désira la revoir. Et le lendemain, sans qu'elle eût dit son désir à personne, la nielle des blés se trouvait dans le bouquet de fleurs qui lui fut envoyé.

On ne saurait dire tous les désirs que Dieu se plut ainsi à combler pour la joie de son enfant bien-aimée.

Un jour elle souhaita avoir la preuve que son père mort depuis quelque temps, était allé droit au ciel sans passer par le purgatoire. Elle demanda un signe. Et le signe lui vint sur-le-champ, inespéré.

Une autre fois, craignant pour la vocation de Céline encore dans le monde, elle désira que celle-ci au cours d'une réception à laquelle il lui fallait assister, ne pût du moins prendre part à la danse. Et une aventure plaisante survenue à l'un des danseurs, lui prouva une fois de plus que le Tout-Puissant n'est jamais à court de moyens pour faire, même dans les plus petites choses, la volonté de ceux qui l'aiment.

La petite sœur Thérèse eut d'autres désirs moins enfantins et Dieu se plut à les réaliser pareillement. Elle ambitionna ardemment de souffrir et même, parce qu'elle avait une nature fort sensible, de donner à Jésus « tous les genres de souffrance possibles ». Et, sur ce point encore, la réalisation égala l'espérance.

Plus encore que la souffrance, elle ambitionna le martyre, ce rêve de son enfance qui avait grandi avec elle dans sa petite cellule du Carmel et qui, sur la fin de sa vie, la consumait comme une soif brûlante. A défaut du martyre sanglant, elle avait demandé le martyre d'amour, celui de l'âme et celui du cœur. Et son Epoux divin les lui donna tous les deux.

A la fin, il ne lui restait plus qu'un seul désir qui était « d'aimer Jésus à la folie et non seulement de l'aimer, mais de le faire aimer d'une multitude d'âmes » et, pour cela, une fois morte, « de passer son ciel à faire du bien sur la terre », mieux encore, « de revenir ici-bas pour faire aimer l'amour ». Et le même Dieu qui avait cédé à ses désirs d'enfant, ne refusa pas davantage de combler cette fois des désirs immenses « plus vastes que l'univers ».

* * *

Cependant on aurait tort de croire que ces témoignages touchants d'une tendresse divine fussent toujours accompagnés de joie sensible.

En réalité la marche de Thérèse, aux côtés de Jésus, se fit le plus souvent dans l'insensibilité et la nuit.

Rien n'est suggestif à cet égard comme la lettre suivante que la sainte écrivit à la Révérende Mère Agnès de Jésus, sa « petite mère » d'autrefois, au cours de sa retraite de Profession. Nous la citons ici tout entière parce qu'elle éclaire d'un jour admirable, bien que sous une forme allégorique, les relations de cette âme d'élite avec son divin Fiancé. Le lecteur pourra s'y convaincre des sentiments qui animaient alors la fervente novice, et sans doute se demandera-t-il ce qu'il faut admirer le plus, de la candeur de sa foi, de la simplicité de sa confiance ou de la délicatesse de son amour.

« Septembre 1890.

« Ma Mère chérie,

« Il faut que votre petit solitaire vous donne l'itinéraire de son voyage.

« Avant de partir, mon Fiancé m'a demandé dans quel pays je voulais voyager, quelle route je désirais suivre. Je lui ai répondu que je n'avais qu'un seul désir, celui de me rendre *au sommet de la Montagne de l'Amour*.

« Aussitôt des routes nombreuses s'offrirent à mes regards; mais il y en avait tant de parfaites que je me vis incapable d'en choisir aucune de mon plein gré. Je dis alors à mon divin Guide : Vous savez où je désire me rendre, vous savez pour qui je veux gravir la montagne, vous connaissez Celui que j'aime et que je veux contenter uniquement. C'est pour Lui seul que j'entreprends ce voyage, menez-moi donc par les sentiers de son choix; pourvu qu'Il soit content, je serai au comble du bonheur.

« Et Notre-Seigneur me prit par la main et me fit entrer dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud, où le soleil ne luit pas, où la pluie et le vent n'ont pas d'accès; un souterrain où je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de Jésus.

« Mon Fiancé ne me dit rien et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi, et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à Lui qu'à moi.

« Je ne vois pas que nous avancions vers le but de notre voyage, puisqu'il s'effectue sous terre; et pourtant il me semble, sans savoir comment, que nous approchons du sommet de la montagne.

« Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres; j'y suis dans une paix profonde. Volontiers je consens à rester toute ma vie religieuse dans ce souterrain obscur où il m'a fait entrer; je désire seulement que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs.

« Je suis heureuse, oui, bien heureuse, de n'avoir aucune consolation ; j'aurais honte que mon amour ressemblât à celui des fiancées de la terre qui regardent toujours aux mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent, ou bien à leur visage, pour y surprendre un sourire d'amour qui les ravit.

« Thérèse, la petite fiancée de Jésus, aime Jésus pour lui-même ; elle ne veut regarder le visage de son Bien-Aimé qu'afin d'y surprendre des larmes qui la ravissent par leurs charmes cachés. Ces larmes, elle veut les essuyer, elle veut les recueillir, comme des diamants inestimables, pour en broder sa robe de noces.

« *Jésus ! Je voudrais tant l'aimer ! L'aimer comme jamais il n'a été aimé...*

« A tout prix, je veux cueillir la palme d'Agnès; *si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'amour.* »

Ce fut le 8 Septembre 1890 que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fit sa Profession religieuse. La cérémonie, tout intime, et à laquelle seule la Communauté prend part, eut lieu, suivant l'usage, dans la salle du Chapitre.

Dès le matin de ce jour, — c'est elle-même qui nous l'apprend, — « elle fut inondée d'un fleuve de paix et, dans cette paix qui surpasse tout sentiment, (1) elle prononça ses vœux. Que de faveurs ne demanda-t-elle pas alors ! Se sentant vraiment la reine puisqu'elle devenait l'épouse du Roi des rois, elle mit à profit son titre et son crédit. Elle eût voulu que ce jour-là tous les pécheurs de la terre se convertissent, que le purgatoire ne renfermât plus un seul captif... »

Dans un billet qu'elle porta tout le jour sur son cœur, elle avait inscrit ses désirs personnels, tout ce qu'elle ambitionnait pour elle-même : la pureté sans tache, le détachement absolu des créatures, la paix et surtout l'amour sans bornes et sans limites, le martyre du cœur et du corps, la fidélité parfaite à tous ses secrets engagements et, enfin, la grâce d'être « foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable » de sorte que personne ne s'occupât d'elle...

A la fin de ce beau jour, a-t-elle écrit, ce fut sans tristesse qu'elle déposa, selon l'usage, sa couronne de roses aux pieds de la sainte Vierge, avec la douce impression que le temps n'emporterait pas son bonheur.

Et le soir, en contemplant les étoiles du firmament, son cœur tressaillit doucement à la pensée que « bientôt, elle s'envolerait au Ciel pour s'unir à son divin Epoux, au sein d'une allégresse éternelle. »

(1) Philip. IV, 7.

Seize jours plus tard, le 24 Septembre, eut lieu la cérémonie de sa Prise de voile. Suivant la remarque de la sainte, Dieu permit que cette prise de voile fut tout entière *voilée* de larmes. M. Martin, trop malade, ne put s'y rendre et son absence se fit douloureusement sentir au cœur de sa « petite reine ». Mgr Hugonin, qui devait présider la fête, en fut empêché au dernier moment. Plusieurs autres circonstances pénibles vinrent encore assombrir ce jour et la jeune professe, qui avait traversé sans pleurer maintes épreuves, ne put, ce jour-là, retenir ses larmes.

Et, une fois de plus, elle remarqua que le temps s'était mis à l'unisson de son âme. Car, elle en a fait la réflexion à plusieurs pages de son récit, fréquemment elle constata que le soleil souriait à ses joies et que la pluie s'associait à ses peines. Tout ce jour du 24 Septembre, le temps fut triste et maussade au possible.

Cependant toutes ces impressions pénibles ne faisaient qu'effleurer son âme.

« Mon cœur est plein de la volonté de Jésus, disait-elle. Aussi lorsque l'on verse quelque chose par dessus, cela ne pénètre pas jusqu'au fond; c'est un rien qui glisse facilement comme l'huile sur la surface d'une eau limpide... Aussi, je reste toujours dans une paix profonde que rien ne peut troubler. »

Cette paix naissait de son amour pour Dieu et grandissait avec lui.

Depuis surtout qu'elle était devenue par sa Profession religieuse ce que l'Eglise appelle dans sa langue liturgique « Sponsa Christi », une épouse du Christ, elle redoublait pour lui de prévenances et de délicatesses d'amour et tout, jusqu'aux moindres événements, lui était occasion de l'aimer davantage.

C'est ainsi que quelques jours après sa Prise de voile, sa cousine Jeanne Guérin, qui venait d'épouser le Dr La Néele, lui ayant parlé des prévenances dont elle entourait son mari, Thérèse sentit son cœur tressaillir : « Il ne sera pas dit, pensa-t-elle, qu'une femme du monde fera plus pour son époux, simple mortel, que moi pour mon Jésus bien-aimé ». Et « remplie d'une ardeur nouvelle, elle s'efforça plus que jamais de plaire en toutes ses actions à l'Epoux céleste, au Roi des rois qui avait bien voulu l'élever jusqu'à son alliance divine. »

Cependant sa manière de lui plaire n'avait en rien changé.

Dans la simplicité de son cœur, elle se contentait, suivant sa jolie expression, de cueillir au passage les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les lui offrir pour son plaisir.

Une crainte cependant parfois lui resserrait le cœur. Si désireux que l'on soit de plaire à Dieu et de ne jamais rien se permettre qui puisse l'offenser, il arrive inévitablement de commettre des imperfections de conduite. Même les

meilleurs, même les plus généreux connaissent ces légères défaillances du juste tombant sept fois le jour, et ceux qui luttent le plus vaillamment pour la conquête de la vertu, doivent faire souvent l'expérience de leur fragilité. Il y a dans toute vie spirituelle d'inévitables petites faiblesses. Et c'était pour l'âme aimante de Thérèse, si délicate dans son amour, une vraie souffrance de penser que peut-être par là elle affligeait le cœur du Bon Dieu.

Mais Lui voulut la consoler. Il permit qu'un jour un confesseur de retraite lui donnât sur ce point la lumière dont elle avait besoin, en lui faisant comprendre qu'il y a des fautes « qui ne font pas de peine au Bon Dieu », celles que la faiblesse arrache à notre fragilité. Cette assurance la combla de joie et lui fit prendre en patience l'exil de cette vie.

Une telle doctrine d'ailleurs répondait trop à ses sentiments intimes pour qu'elle hésitât à en accepter la consolante leçon.

Ce qui surtout la ravissait dans le Bon Dieu, c'était son infinie bonté, cette bonté pétrie de douceur et de miséricorde qui le rend lent à punir et prompt à pardonner, secourable aux petits et aux pauvres, indulgent aux pécheurs.

Elle ne comprenait pas qu'on eût peur de Lui, tant il est bon. Et elle pensait, avec raison, que s'il était connu tel qu'il est « il ne serait craint de personne, mais aimé jusqu'à l'excès; que par amour, et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne commettrait la moindre faute volontaire ». Aussi déclarait-elle que sa voie était toute de confiance.

* * *

Puisque l'on décrit ici l'histoire intime de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et ses merveilleuses ascensions dans l'Amour divin, il ne sera pas superflu de donner une vue d'ensemble de sa « petite voie ». Elle désignait sous ce nom le chemin raccourci et facile qu'elle avait découvert pour s'élever très rapidement jusqu'aux plus hautes cimes de la perfection chrétienne.

Cette « petite voie » se rattache étroitement à l'idée de la Miséricorde divine sur laquelle elle repose tout entière.

Thérèse est entrée au Carmel pour aimer Dieu et pour lui sauver des âmes par l'amour.

L'amour divin lui apparaît dès lors comme l'idéal unique et le terme suprême de tous ses efforts, mais aussi comme un but qui, à mesure qu'on s'en rapproche, semble toujours s'éloigner davantage, tels ces hauts sommets que l'on croit atteindre en quelques heures de marche et dont la cime se profile toujours plus lointaine à mesure qu'on gravit les flancs de la montagne.

Au pied de cette montagne de l'amour inaccessible à sa faiblesse, la petite sœur Thérèse, incapable de faire toute seule même les premiers pas, souffrait de se voir impuissante.

Alors, ce qu'elle ne pouvait faire par elle-même, elle demanda à Dieu, si puissant et si bon, de le faire pour elle. Elle le supplia d'avoir pitié d'elle, comme un père a pitié de son enfant trop petit pour marcher. Elle le pria de la prendre dans ses bras divins, et, se faisant ainsi comme son Ascenseur, de l'emporter lui-même vers ces hautes régions de l'amour où il a établi sa demeure.

Mais parce qu'on ne porte de cette façon que les petits enfants, elle résolut pour sa part de se faire toute petite avec son Père céleste. Quoi de plus sage d'ailleurs? Il ferait, Lui, tout le difficile et elle ne ferait rien que d'être petite et faible et de s'abandonner entre ses bras divins, n'ayant plus d'autre occupation que de l'aimer et, comme preuve de son amour, de lui offrir continuellement pour son plaisir les fleurs des petits sacrifices rencontrés le long du chemin.

Et là, dans ses bras divins, toute livrée à la volonté de son Père, elle continuerait sa vie de confiance et d'abandon, comme autrefois, lorsque au temps de sa retraite de profession, elle allait dans le souterrain obscur, sous la conduite de son divin Fiancé...

Et comme alors, rien ne lui ferait peur, rien ne troublerait sa paix, ni les ténèbres, ni les orages, ni les épreuves de toutes sortes, ni même les délaissements apparents de son divin Porteur. Elle ne cesserait d'espérer en lui, d'espérer même contre toute espérance.

C'est ainsi qu'elle irait au chemin de l'amour.

Cependant, dans cet amour, sœur Thérèse n'entendait pas seulement grandir. De cet amour elle ambitionnait de devenir victime, désirant aimer jusqu'à en mourir : vivre et mourir d'amour.

Pour mieux réaliser ce dessein, elle conçut l'idée de s'offrir réellement comme victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux du Bon Dieu.

Ce fut le 9 Juin 1895, en la fête de la sainte Trinité, qu'elle fit cette offrande.

Cet acte solennel, qui occupe l'un des points culminants de sa vie, fut pour elle le point de départ d'une nouvelle étape dans sa « petite voie. » A peine l'eut-elle accompli, qu'elle sentit « des flammes ou plutôt des océans de grâces inonder son âme », et elle pouvait écrire : « Depuis ce jour, l'amour me pénètre et m'environne; à chaque instant cet amour miséricordieux me renouvelle, me purifie et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché. »

Or il arriva, quelques jours plus tard, comme elle commençait au chœur l'exercice du Chemin de la Croix, qu'elle se sentit blessée d'un trait de feu si

ardent qu'elle pensa mourir : « Je ne sais comment expliquer ce transport, confiait-elle un jour; il n'y a pas de comparaison qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh ! quel feu ! quelle douceur ! »

Cette blessure d'amour comme l'appellent les mystiques, était la réponse de Dieu à son audacieuse confiance et le prélude des joies éternelles prochaines. Mais avant d'y atteindre, la petite sœur Thérèse qui n'avait plus guère que deux ans à vivre, avait encore beaucoup à souffrir.

* * *

Rien cependant dans la conduite de l'humble carmélite, ne laissait soupçonner à sa Communauté les ascensions merveilleuses de son âme vers ces sublimes régions de l'Amour divin.

En apparence, elle était une religieuse comme les autres, remarquable sans doute par sa régularité, toujours égale à elle-même et toujours affable, toujours patiente et douce, toujours souriante aussi. Mais l'aménité même de son caractère et cette constante égalité d'humeur donnaient facilement à croire qu'elle n'avait guère de mérite à pratiquer la vertu, puisque celle-ci semblait ne point lui coûter.

En récréation, sa conversation était des plus aimables et des plus joyeuses, et l'on mettait cela, comme sa complaisance jamais en défaut, sur le compte de son heureux caractère. De même, en la voyant manger à table les restes qu'on n'eût pas osé servir à d'autres, l'on en concluait, puisqu'elle ne se plaignait jamais, qu'elle aimait tout et avait un bon estomac. De même encore, parce qu'elle ne semblait jamais avoir froid, l'on s'imaginait qu'elle n'était pas frileuse.

Mais, plus tard, elle dut avouer que le froid avait été au Carmel sa plus rude pénitence et que, plus d'une fois, elle en avait souffert « à en mourir », et que les sacrifices du goût qu'il lui avait fallu faire pour vaincre ses répugnances, avaient été aussi fréquents que pénibles. Quant à son égalité d'humeur, toujours inaltérable, l'on sut aussi tout ce qu'elle lui avait coûté d'efforts constants pour ne se démentir jamais.

Ce trait de la physionomie morale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est à noter. Sous des dehors simples et gracieux, l'humble carmélite fut, sans qu'il y parût et justement parce que rien n'en transparaissait, une âme constamment héroïque.

Car il n'y eut rien de mièvre ni de puéril dans sa piété. Ame ardente et

Cl. Office Central, Lisieux.

LE CARMEL. Vierge dite du sourire.

Cl. Office Central, Lisieux.

Chapelle du Carmel. La Châsse de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

généreuse, elle ne comprit jamais l'amour que comme un don de soi, mais un don total et absolu, sans réserve, sans marchandage non plus et, par conséquent, toujours joyeux.

Elle avait pour principe qu'une âme religieuse doit aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre. Et comme elle disait, ainsi elle faisait. Mais un tel principe, quand on s'y tient, c'est pratiquement la porte toujours grande ouverte du côté de l'héroïsme, et ce fut là, dans le champ de l'héroïsme caché, connu de Dieu seul, que la petite sœur Thérèse moissonna tant de mérites.

Au Carmel, la vie est rude. Rien n'y flatte les sens. Jeûnes fréquents qui durent plus de la moitié de l'année, abstinence continuelle de viande, silence perpétuel, sauf pendant les récréations, bref sommeil sur une dure paillasse, gros travaux de lessive et autres, auxquels doivent se prêter les mains les plus délicates, rien n'est épargné pour rendre la vie de la carmélite féconde en pénitences et en privations. Mais telle est l'ardeur de certaines âmes que, trouvant insuffisante cette somme de mortifications déjà si grande imposée par la règle, elles demandent à des pénitences de surcroît de satisfaire leur besoin d'expiation.

Notre sainte n'était pas sans avoir éprouvé cet attrait, mais l'obéissance ne lui permit pas de le satisfaire. Et Dieu lui fit comprendre que « ces macérations extraordinaires n'étaient pas faites pour elle ni pour les âmes qui marcheraient à sa suite par sa petite voie de confiance et d'abandon. » « Dans cette petite voie, disait-elle, il ne doit rien y avoir d'extraordinaire. Tout ce que je fais, il faut que les petites âmes puissent le faire. »

Mais plus se fermait devant elle le champ des mortifications exceptionnelles et plus elle s'adonnait à la pratique constante des petits sacrifices, ainsi qu'à l'acceptation généreuse des mille incommodités inséparables du régime et de la vie commune dans un Carmel. Par-dessus tout, elle mettait à profit les nombreuses occasions que chaque jour ramène, de se renoncer et de se vaincre. Du côté des sens, sa mortification était continuelle. Elle ne l'était pas moins du côté de l'esprit et du cœur, du cœur surtout pour qui sa nature extrêmement aimante et sensible aurait tant désiré les consolations de l'amitié et auquel, par amour pour Dieu, elle refusa toute satisfaction sensible naturelle.

C'est ainsi qu'aimant tendrement ses deux aînées Marie et Pauline, devenues sœur Marie du Sacré-Cœur et sœur Agnès de Jésus, elle ne rechercha jamais leur compagnie de préférence à celle des autres religieuses. Même lorsque sa « petite mère » Agnès de Jésus fut devenue prieure, au lieu de faire naître les occasions de lui parler, — et rien n'était plus facile, — elle fut, de toutes les religieuses de la Communauté, celle qui la vit le moins souvent. Ce fut pour

elle l'occasion de nombreux sacrifices, bien méritoires. Et le mérite ne fut pas moindre lorsque Céline, la compagne de son enfance, étant devenue sa novice, elle en agit de même avec elle. Mais c'était un autre de ses principes « qu'il ne faut rien accorder à la nature de ce qu'on peut lui refuser. »

Qu'on ne se figure pas d'ailleurs qu'à vaincre ainsi son cœur, Thérèse le vit se dessécher et qu'en le privant des satisfactions naturelles les plus douces, elle lui enlevât si peu que ce fût de sa tendresse. Ce qu'elle perdit en satisfactions humaines, elle le gagna en affection surnaturelle.

Jamais peut-être vit-on âme plus saintement aimante ni cœur plus délicatement charitable pour toutes ses sœurs, même et surtout pour celles qui, humainement lui plaisaient le moins.

Les pages que dans son manuscrit elle a consacrées à la charité fraternelle, sont parmi les plus délicieuses et les plus suggestives. Sur les pas de son Epoux divin et pour lui ressembler, elle a passé elle aussi, en faisant le bien, supportant tout sans se plaindre et préférant se priver et souffrir, plutôt que de donner aux autres le plus petit sujet de peine. A cet égard, sa délicatesse fut extrême et la douceur de sa charité vraiment admirable.

Durant son noviciat, elle s'était offerte pour servir de bâton de vieillesse à une pauvre vieille sœur infirme que l'âge et les souffrances avaient rendue extrêmement difficile à contenter. Lorsqu'elle la conduisait d'un endroit à un autre, c'était, à chaque fois et presque à chaque pas, des plaintes et des gémissements continuels.

« Or, il arriva qu'un soir d'hiver, la petite sœur Thérèse accomplissait comme d'habitude son humble office : il faisait froid, il faisait nuit. Tout à coup, — c'est elle-même qui nous a laissé ce récit, — elle entendit dans le lointain le son harmonieux de plusieurs instruments de musique et elle se représenta un salon richement meublé, éclairé de brillantes lumières, étincelant de dorures ; dans ce salon, des jeunes filles élégamment vêtues, recevant et prodiguant mille politesses mondaines. Puis son regard se porta sur la pauvre infirme qu'elle soutenait. Au lieu d'une mélodie, elle entendait de temps à autre ses gémissements plaintifs. Au lieu de dorures, elle voyait les briques du cloître austère à peine éclairé d'une faible lueur.

« Ce contraste, dit-elle, impressionna doucement mon âme. Le Seigneur l'illumina des rayons de la vérité qui surpassent tellement l'éclat ténébreux des plaisirs de la terre, que pour jouir mille ans de ces fêtes mondaines, je n'aurais pas donné les dix minutes employées à mon acte de charité. » (1)

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre X, page 193.

C'est ainsi que sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus passait au milieu de ses compagnes, tel un ange de charité. Charité d'ailleurs non seulement souriante et douce, mais forte aussi et qui sut se montrer virile lorsque les circonstances le demandèrent.

On le vit bien une année où l'influenza sévissant cruellement dans le monastère, Thérèse, moins malade que les autres dut, avec deux de ses sœurs, assurer le service de la Communauté.

En face de la mort qui, à trois reprises, vint frapper brusquement tout près d'elle, elle fit preuve du plus grand sang-froid et d'un tout surnaturel courage.

C'était dans la sainte communion reçue tous les jours, qu'elle puisait la force d'être ainsi toujours à la hauteur de son devoir, toujours aimablement et joyeusement vaillante.

Dans ce temps-là aussi, s'étant trouvée seule chargée de la sacristie, rien ne saurait exprimer la consolation qu'elle trouvait à préparer les ornements sacerdotaux, ainsi que les linges sacrés dans lesquels sa foi lui montrait les petits langes dont la Sainte Vierge à Bethléem avait enveloppé l'Enfant-Dieu.

Car elle surnaturalisait toute chose, rapportant tout à Celui à qui elle avait voué sa vie et en dehors duquel rien ne disait rien à son cœur.

C'était Lui qu'elle voyait dans son office de sacristine, Lui qu'elle servait dans la personne de ses sœurs, à Lui qu'elle souriait quand elle faisait « son plus beau sourire » à la vieille sœur infirme. Et parce qu'elle savait que les malades sont les membres souffrants du Christ, plus que tout autre, elle eût aimé l'office d'infirmière si elle avait plus longtemps vécu.

* * *

Au lieu des malades, ce fut des âmes qu'elle eut surtout à s'occuper.

Très jeune encore, elle eut à exercer en second la charge de maîtresse des novices. Loin d'en concevoir de la suffisance, elle se fit plus humble encore et ne voulut attendre que de Dieu seul ce dont elle avait besoin pour nourrir les âmes dont l'obéissance lui avait confié le soin.

Toujours fidèle à sa petite voie de simplicité et d'abandon, elle disait alors au Bon Dieu : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma main et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. » Et elle ne s'occupait plus, en effet, que de s'unir intérieurement et de plus en plus intimement à Dieu, sachant que le reste lui serait donné par surcroît. De fait, jamais son

espérance ne fut trompée, mais toujours, — c'est elle qui l'assure, — sa main se trouva pleine aussi souvent que ce fut nécessaire pour nourrir l'âme de ses sœurs.

Toutefois, cette confiance audacieuse parce qu'enfantine, qui attend tout du Bon Dieu et est sûre de tout obtenir, ne la dispensait point à ses yeux de l'effort personnel nécessaire. Avec une perspicacité toujours en éveil, elle observait ses novices, et rien n'échappait à son regard. Elle étudiait non seulement leurs défauts, mais encore leur caractère particulier et, avec une prudence consommée, inouïe pour son âge, elle traitait chacune d'elles de la façon la plus conforme à son tempérament ou à ses dispositions présentes.

Dieu l'assistait manifestement. De plus en plus, il comblait tous ses vœux.

Depuis longtemps cependant, un de ses désirs les plus chers restait irréalisé et semblait irréalisable. Elle eût tant voulu avoir un frère prêtre ! Mais, hélas ! tous ses petits frères étaient morts et il ne lui en restait plus un seul suivant la nature.

Ce fut un frère d'âme que le Seigneur lui donna. Car, s'il y a la fraternité du sang, il y a aussi celle que crée la communauté des goûts et des aspirations. Il y a, plus haut, la fraternité des âmes chrétiennes, née de la grâce, qui les unit en Dieu et pour la gloire de Dieu.

Il restait à sœur Thérèse à peine deux années à vivre lorsque, un jour d'Octobre 1895, Mère Agnès de Jésus, alors prieure, lui communiqua une lettre d'un jeune séminariste qui demandait une sœur pour se dévouer spécialement à son salut et au salut des âmes dont il aurait plus tard la charge. Il promettait, en retour, d'avoir tous les jours un souvenir pour elle au saint autel, lorsqu'il serait prêtre.

Sœur Thérèse n'eut pas de peine à accepter une proposition qui faisait son bonheur. La réalisation inespérée d'un de ses plus secrets désirs fit naître en son cœur une joie si profonde et si grande, qu'il lui aurait fallu, dit-elle, remonter aux jours de son enfance pour trouver le souvenir de ces joies si vives que l'âme est trop petite pour les contenir.

L'année suivante, au mois de Mai, l'obéissance lui confiait un autre frère, futur missionnaire comme le premier, et désormais, ils eurent l'un et l'autre une part de choix dans ses intentions de prières et dans ses sacrifices.

Cependant ces deux frères missionnaires ne lui faisaient pas oublier les autres ouvriers évangéliques ni les « simples prêtres dont le ministère est aussi difficile parfois que celui des apôtres prêchant les infidèles ». En vraie « fille de l'Eglise » comme sa mère sainte Thérèse, elle n'excluait aucune âme de ses désirs

d'apostolat. Surtout elle se dévouait et s'immolait sans compter pour la conversion des pécheurs.

Depuis les jours lointains, où petite enfant, l'amour des âmes lui faisait déjà multiplier en leur faveur ses petits sacrifices cachés, le zèle n'avait cessé de grandir chez elle comme grandit la flamme que l'on ne cesse d'alimenter. Et cette flamme du zèle avait fini par prendre dans son cœur comme des proportions d'incendie.

Cet incendie absorbait, si l'on peut dire, et consumait sa vie tout entière. Prières, immolations, souffrances du corps et de l'âme, tout lui était aussitôt livré, c'est-à-dire que tout ce qu'elle faisait ou endurait, elle l'offrait sur-le-champ pour la conversion des pécheurs.

« Je n'ai pas encore trouvé le temps de travailler pour moi, confiait-elle à la fin de sa vie. Tout ce que j'ai fait, c'était pour les âmes. Et si je vis jusqu'à quatre-vingts ans, je ne serai pas plus riche qu'aujourd'hui... »

Pour donner beaucoup aux âmes, elle avait souhaité beaucoup souffrir. Dieu l'exauça. Il remplit son calice jusqu'au bord et, le jour même de sa mort, nous l'entendrons murmurer cet aveu que « jamais elle n'aurait cru qu'il fût possible de tant souffrir et qu'elle ne s'expliquait l'excès de sa souffrance que par son extrême désir de sauver les âmes. »

Au premier rang des souffrances que Dieu lui envoya pour contenter son désir d'immolations, il faut citer le dur martyre intérieur qui marqua les deux dernières années de sa vie. Qui l'eût cru ? Cette petite âme si simple et si généreuse, si aimante et si confiante avec le Bon Dieu, dont le regard semblait si simple et le chemin si lumineux, se vit soudain comme plongée dans d'épaisses ténèbres, affreuses pour elle.

Des doutes, des tentations terribles contre la foi vinrent l'assaillir, toujours vaincues mais toujours renaissantes et il arriva que « la pensée du Ciel, si douce pour elle depuis sa petite enfance, lui devint un sujet de combat et de tourment. »

Elle a décrit en des termes émouvants cette douloureuse épreuve. Ce n'était pas un voile, mais un mur épais qui s'élevait entre elle et le Ciel pour le lui cacher... Des voix maudites semblaient lui dire, moqueuses : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée ; tu rêves la possession éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis : avance ! avance ! réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

Mais, au fond de sa nuit, une lumière brillait qui lui faisait comprendre « qu'il y a réellement au monde des âmes sans foi et sans espérance qui, par

l'abus des grâces, perdent ces précieux trésors, sources des seules joies pures et désirables. »

Et elle, la petite âme innocente, acceptait l'épreuve amère de sa foi dans l'espoir de l'épargner à d'autres ou de leur obtenir la victoire dans leurs tentations.

« Seigneur, votre enfant vous demande pardon pour ses frères incrédules ; elle accepte de manger, aussi longtemps que vous le voudrez, le pain de la douleur ; elle s'assied pour votre amour à cette table remplie d'amertume où les pauvres pécheurs prennent leur nourriture et dont elle ne veut point se lever avant le signe de votre main. Mais ne peut-elle pas dire en son nom et au nom de ses frères coupables : « Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs ! Renvoyez-nous justifiés ! Que tous ceux qui ne sont point éclairés du flambeau de la foi, le voient luire enfin ! O mon Dieu, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain des larmes, jusqu à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume ; la seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser. »

Dieu montra à quel point il agréait cette touchante prière et, pour sauver un plus grand nombre d'âmes, il permit que, jusqu'à son dernier jour, son enfant goûtât le pain très amer pour elle, des tentations contre la foi.

§ II. — LA MORT D'AMOUR

Cependant, l'heure de la récompense éternelle approchait.

Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, avait toujours joui d'une excellente santé et rien ne faisait prévoir qu'elle dût bientôt mourir.

Déjà pourtant elle avait le pressentiment de sa fin prochaine.

Le 18 Août 1894, presque à la veille de la rentrée de sa sœur Céline au Carmel, elle lui écrivait :

« Viens, nous souffrirons ensemble... et puis *Jesus prendra l'une de nous* et les autres resteront pour un peu de temps dans l'exil. »

Elle ajoutait : « Surtout ne te fais pas de peine de ma prophétie, c'est un enfantillage ! Je ne suis pas malade, j'ai une santé de fer, mais *le Seigneur peut briser le fer comme l'argile* ». (1)

1) *Lettre XIX*, page 338.

Quelques mois plus tard, en Avril 1895, alors qu'elle était très bien portante, elle fit cette confidence à une religieuse tout à fait digne de foi qui en a témoigné :

— Je mourrai bientôt ; je ne dis pas que ce soit dans quelques mois, *mais dans deux ou trois ans au plus, je le sens var ce qui se passe dans mon âme.*

Bientôt Dieu lui donna un autre signe, palpable cette fois, de son entrée prochaine au Ciel. C'était peu de jours avant que commençât la très pénible épreuve de ses tentations contre la foi.

Elle venait de jeûner tout son carême sans s'en trouver fatiguée, lorsque le jour du Vendredi saint, à la première heure, un accident tout à fait imprévu vint, comme elle dit, lui annoncer la venue prochaine de l'Epoux. Mais il faut ici lui laisser la parole. Aucun récit ne saurait remplacer le sien, dont tous les détails sont à noter, tellement ils attestent en même temps que son éminente sainteté, la sérénité de son âme et son incroyable esprit de mortification.

« Le Jeudi saint au soir, raconte-t-elle, ayant obtenu la permission de rester au Tombeau la nuit entière, je rentrai à minuit dans notre cellule. A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres ; je crus que j'allais mourir et mon cœur se fendit de joie. Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et je m'endormis paisiblement.

« A cinq heures, le signal étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre, et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt en trouvant notre mouchoir rempli de sang. Quelle espérance ! j'étais entièrement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée.

« Ce fut avec une grande ferveur que j'assistai à Prime, puis au Chapitre. J'avais hâte d'être aux genoux de ma Mère pour lui confier mon bonheur. Je ne ressentais pas la moindre fatigue, la moindre souffrance ; aussi j'obtins facilement la permission de finir mon carême comme je l'avais commencé et, le jour du Vendredi saint, je partageai toutes les austérités du Carmel sans aucun soulagement. Ah ! jamais ces austérités ne m'avaient semblé aussi délicieuses... L'espoir d'aller au Ciel me transportait d'allégresse.

« Le soir de cet heureux jour, je rentrai pleine de joie dans notre cellule et j'allais encore m'endormir doucement, lorsque mon bon Jésus me donna,

comme la nuit précédente, le même signe de mon entrée prochaine dans l'éternelle vie. » (1)

Cependant, près de deux ans et demi la séparaient encore de cet heureux jour. Ce furent les années les plus douloureuses, mais aussi les plus fécondes de son martyre d'amour.

Appliquant une fois de plus son principe, d'après lequel une carmélite doit aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre, sœur Thérèse sut si bien faire croire que son accident était sans gravité que sa Prieure, aveuglée, lui permit de continuer à suivre la règle dans toute son austérité.

Il en résulta bientôt une toux persistante qui finit par inquiéter la Supérieure. Sœur Thérèse fut soumise à un régime fortifiant et la toux disparut pour quelques mois.

Mais la crise passée, les soins cessèrent et l'épuisement se fit de nouveau et plus gravement sentir. La petite sœur Thérèse n'en continuait pas moins à suivre tous les exercices de la Communauté, dont quelques-uns la fatiguaient extrêmement.

Le soir venu, elle se sentait parfois si essoufflée qu'en montant l'escalier du dortoir, il lui fallait à certains jours s'arrêter à chaque marche pour reprendre haleine, et une fois rendue dans sa cellule mettre jusqu'à une heure entière à se déshabiller. Après quoi elle s'étendait sur sa paillasse. Aussi les nuits étaient-elles très mauvaises. Mais elle, toujours avide de renoncements, s'estimait bien heureuse de souffrir seule, sans que personne s'occupât d'elle, assurant que dès qu'elle était plainte et comblée de délicatesses, « elle ne jouissait plus ».

Maintenant les souffrances du corps se joignaient au martyre de l'âme. Mais elle ne voulait pas qu'on s'apitoyât sur son sort.

— Ne vous affligez pas pour moi, disait-elle à ses novices, j'en suis venue à ne plus souffrir, parce que toute souffrance m'est douce.

N'allait-elle pas jusqu'à dire que « la souffrance unie à l'amour était la seule chose qui lui parût désirable en cette vallée de larmes ! »

Malgré quelques alternatives ou simples apparences de mieux, le mal, impitoyablement, continuait ses ravages.

Pour elle, toujours simplement héroïque, elle continuait à s'occuper et travaillait sans s'interrompre, employant tout son temps à de petits ouvrages encore en son pouvoir.

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre IX, page 157.

Cl. Office Central, Lisieux

Portrait de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. (Œuvre de Roybet).

Cl. Office Central, Lisieux.

LE CARMEL. La Vierge du sourire dans la Chapelle de la châsse.

Enfant d'obéissance, tout ordre lui était sacré dès qu'il lui venait de qui avait autorité sur elle. C'est pourquoi l'infirmière lui ayant prescrit de faire tous les jours un quart d'heure de promenade dans le jardin, elle s'y astreignait fidèlement, même au prix d'une grande fatigue. Une fois, en particulier, qu'elle se traînait beaucoup plus qu'elle ne marchait, une de ses sœurs prise de pitié lui dit : « Mais rentrez donc! Vous voyez bien que cette promenade vous épuise! » — C'est vrai, répondit-elle, mais savez-vous ce qui me donne des forces?... Eh bien! *je marche pour un missionnaire*. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques, et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au Bon Dieu.

C'est ainsi qu'elle continuait sa vie d'immolation. Et comme quelqu'un, témoin de ses actes de renoncement, lui disait un jour : — Vous voulez donc gagner des mérites jusqu'au bout?

— Oh! non, reprit-elle doucement, ce n'est pas pour moi, c'est pour l'Eglise, pour les âmes, pour faire du bien plus tard.

Le plus souvent ses sacrifices demeuraient cachés. Et comme elle restait fidèle à sa résolution de sourire et de chanter toujours, même s'il lui fallait cueillir ses fleurs d'amour au milieu des épines, plusieurs parmi les témoins habituels de sa vie, ne se doutèrent jamais ni de ses souffrances qui furent si grandes, ni de ses efforts pour se vaincre qui furent continuels.

Et un jour qu'elle se reposait dans sa cellule, elle entendit une sœur de la cuisine dire à l'une de ses compagnes :

« Ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir et je me demande vraiment ce que notre Mère en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée, car cette petite sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté! »

Loin d'en éprouver de la peine, la petite sœur Thérèse fut ravie en entendant ces mots. Car rien ne pouvait lui être plus agréable que de mourir méprisée des créatures.

Elle expliqua un jour, par une comparaison, comment il se faisait qu'on prît ainsi le change à son sujet. Comme on venait de lui dire que quelques-unes de ses sœurs prétendaient qu'elle n'avait jamais beaucoup souffert :

— Voyez ce petit verre, dit-elle, — et, du doigt, elle désigna un verre dans lequel il y avait une potion d'un rouge éclatant — on le croirait plein d'une liqueur exquise; en réalite, je ne prends rien de plus amer. Eh bien! c'est l'image de ma vie; aux yeux des autres, elle a toujours revêtu les plus riantes couleurs et c'était de l'amertume. Je dis de l'amertume, et pourtant ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume.

Le 8 Juillet, le mal s'aggravant, elle dut descendre à l'infirmerie.

Au moment de quitter sa cellule, elle dit à Mère Agnès de Jésus : « Quand je serai là-haut, (dans le Ciel), vous penserez qu'une grande partie de mon bonheur je l'ai acquis dans cette petite cellule. Car, ajouta-t-elle, en levant vers le iel son beau regard profond, j'y ai beaucoup souffert; j'aurais été heureuse d'y mourir. »

Par un sentiment de délicatesse autant que de piété, on avait installé dans l'infirmerie la statue de la sainte Vierge, celle qui s'était animée et l'avait guérie miraculeusement aux jours de son enfance. Dès qu'elle l'eut aperçue :

« Jamais, dit-elle, elle ne m'avait paru si belle. Mais aujourd'hui c'est la statue. Autrefois, vous savez bien que ce n'était pas la statue... »

Les quelques semaines qui la séparaient de la mort, achevèrent de mettre en pleine lumière la surnaturelle beauté de son âme.

Beaucoup des paroles qu'elle prononça alors, dénotent la plus touchante humilité en même temps que la simplicité la plus charmante. Cette âme qui se sait comblée de grâces au point d'en être comme écrasée, se voit en même temps si chétive et si pauvre, que si elle ne se retenait, elle pleurerait continuellement de reconnaissance et d'amour.

Dieu en profita pour lui accorder de nouvelles faveurs. On eût dit qu'Il soulevait pour elle le voile de l'avenir et qu'Il lui montrait comme à découvert les merveilles qu'Il opérerait en sa faveur après sa mort.

Un jour que sa sœur Marie du Sacré-Cœur lui disait :

— Quelle peine nous aurons quand vous ne serez plus là !

— Oh ! non, reprit-elle, vous verrez, ce sera comme une pluie de roses.

— Vous nous regarderez donc du haut du Ciel ?

— Non, je descendrai.

Une autre fois, parlant de ce qui l'attirait au Ciel : « C'est, dit-elle, l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner. Je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort : faire baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise. »

Un soir, elle fit à sa petite Mère une confidence plus claire encore :

— Je sens, lui dit-elle, que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si mes désirs sont exaucés, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui, je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Ce n'est pas impossible puisque, au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous.

« Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde et tant

qu'il y aura des âmes à sauver. Mais lorsque l'Ange aura dit : « Le temps n'est plus ! » alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet et que tous seront entrés dans la joie et dans le repos. Mon cœur tressaille à cette pensée... » (1)

Un jour on lui apporta des épis de blé. Elle en prit un, parmi les plus lourds, et le considéra longuement :

« Cet épi, dit-elle, est l'image de mon âme. Le Bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres. Ah ! je veux, comme ce bel épi, m'incliner toujours sous l'abondance des dons célestes, reconnaissant que tout vient d'en haut. »

Cependant les souffrances augmentaient à mesure que diminuaient les forces.

Maintenant, clouée sur son lit d'infirmerie, la petite sœur Thérèse était incapable de travailler.

Elle n'en continuait pas moins sa vie d'amour dans le complet oubli de soi.

Pour la distraire, on lui apportait des fleurs. Mais elle, au lieu de les garder pour en jouir, s'en servait pour donner de l'amour au Bon Dieu. Elle effeuillait ces roses et, avec leurs pétales, caressait doucement les plaies de son crucifix.

Le 14 Septembre, en la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, on lui en offrit une très belle qu'elle effeuilla, comme à l'ordinaire, avec beaucoup de piété et d'amour :

« Au mois de Septembre, dit-elle, la *petite Thérèse* effeuille encore à Jésus la rose printanière.

« En effeuillant pour toi la rose printanière,
Je voudrais essuyer tes pleurs. »

Et comme les pétales glissaient de son lit sur le plancher de l'infirmerie elle dit :

« Ramassez bien ces pétales, mes petites sœurs. Ils vous serviront à faire des plaisirs plus tard ; n'en perdez aucun. »

Ces précieux pétales, sanctifiés par le contact de ses mains, étaient destinés à faire plus que des plaisirs, des miracles. L'un d'eux devait, par son simple contact, guérir en Septembre 1910, d'un cancer à la langue, un vieillard, Ferdinand Aubry, hospitalisé chez les Petites Sœurs des pauvres, de Lisieux.

Quand elle n'avait pas de roses à effeuiller, sœur Thérèse s'y prenait d'une autre façon et son Epoux crucifié n'y perdait point d'amour.

(1) *Novissima verba*, page 81.

Un jour que tenant en sa main un crucifix, elle passait doucement, dans un geste de caresse, ses doigts amaigris sur les plaies du Sauveur :

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-on.

— Je le décloue, répondit-elle et je lui enlève sa couronne d'épines...

Une des dernières nuits qu'elle passa sur la terre, sa sœur Geneviève, la trouvant les mains jointes et les yeux au ciel, la gronda doucement :

— Il faudrait tâcher de dormir, lui dit-elle.

— Je ne puis pas, répondit la sainte. Je souffre trop ; alors, je prie.

— Et que dites-vous à Jésus ?

— Je ne lui dis rien, *je l'aime*.

*
* *

Enfin, le dernier jour se leva. C'était le Jeudi 30 Septembre 1897.

A l'aube, la sainte petite mourante était épuisée et ses souffrances semblaient inexprimables. Elle était haletante. Joignant les mains et regardant la statue de la sainte Vierge placée en face de son lit :

« Oh ! dit-elle, je l'ai priée avec une ferveur ! Mais c'est l'agonie toute pure sans aucun mélange de consolation. »

Toute la journée se passa dans les plus grandes souffrances pour le corps et pour l'âme.

« O ma mère, avoua-t-elle, je vous assure que le calice est plein jusqu'au bord. Mais le Bon Dieu ne va pas m'abandonner. Il ne m'a jamais abandonnée. Oui, mon Dieu, tout ce que vous voudrez, mais ayez pitié de moi ! »

Vers 3 heures de l'après-midi, elle mit les bras en croix, et dit à sa Prieure :

« O ma mère, présentez-moi bien à la sainte Vierge. Préparez-moi à bien mourir ! »

Puis elle ajouta :

« Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai. »

Et avec une grande assurance :

« Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour ! »

A plusieurs reprises elle répéta :

« Oh ! non, je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour. Au contraire... »

Un peu plus tard elle dit : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir ! Jamais ! Jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes. »

Elle dit encore : « Mes plus petits désirs ont été réalisés... Alors, le plus grand, mourir d'amour, devra l'être... »

Cl. Office Central, Lisieux.

LE CARMEL. Groupe placé derrière le maître-autel à la Chapelle du Carmel.

Cl. Office Central, Lisieux.

Le Carmel. Châsse de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Il le fut, en effet, et de la manière qu'elle avait souhaitée quand elle avait dit : « La mort d'amour que je désire, c'est celle de Jésus sur la croix. »

A 5 heures, elle entra en agonie.

A 6 heures, lorsque l'*Angelus* sonna, elle leva des yeux suppliants vers la statue de la sainte Vierge, comme pour lui redire ce que naguère elle lui avait chanté avec tant de confiance :

« *Toi qui vins me sourire au matin de la vie,*
« *Viens me sourire encore, Mère, voici le soir !* »

A 7 heures et quelques minutes, elle soupira :

« Ma Mère, n'est-ce pas l'agonie ? Ne vais-je pas mourir ? »

Et comme on lui répondait que le Bon Dieu voulait peut-être la prolonger de quelques heures, elle reprit avec courage :

« Eh bien !... allons ! allons !... Oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir. »

Et regardant son crucifix :

« *Oh !... Je l'aime !...* Mon Dieu, je... vous... aime !!! »

Ce furent ses derniers mots. A peine les eut-elle achevés qu'elle s'affaissa doucement en arrière, la tête penchée à droite.

Son visage avait repris le teint de lis qu'il avait en pleine santé ; ses yeux étaient fixés en haut et son regard, comme irradié par une splendeur invisible à tout autre, semblait dire : « S'il fut si doux, le désir de l'Amour, qu'est-ce donc de le posséder et d'en jouir à jamais ! »

L'extase se prolongea environ la durée d'un *Credo*.

Puis, la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ferma les yeux, et elle mourut.

CHAPITRE III

La petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus à la conquête du monde

« Le Bon Dieu fera pour moi des merveilles
qui surpasseront infiniment mes immenses désirs. »
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

On peut dire que c'est avec cinq ou six pauvres cahiers de deux sous que la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, du fond de sa tombe silencieuse, a fait la conquête du monde.

Leur histoire mérite d'être ici racontée.

Un soir de Décembre 1894, sœur Thérèse de l'Enfant-Jesus s'entretenant avec ses deux sœurs aînées, la Révérende Mère Agnès de Jésus, alors Prieure, et sœur Marie du Sacré-Cœur, de leurs souvenirs communs d'autrefois, eut l'occasion de leur raconter quelques traits de son enfance. Elle le fit avec tant de simplicité ravissante qu'au sortir de l'entretien, sœur Marie du Sacré-Cœur ne put s'empêcher d'exprimer à Mère Agnès le désir de voir leur petite sœur mettre par écrit quelques-uns de ces souvenirs : « C'est, dit-elle, un ange qui ne restera pas longtemps sur la terre, et nous serons peinées, plus tard, d'avoir perdu ces détails si intéressants pour nous. »

Après quelques semaines d'hésitation, la Révérende Mère Agnès de Jésus finit par se rendre à ce désir et, vers la fin du mois de Janvier, elle ordonna à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus d'écrire ce qui lui reviendrait en mémoire de ses impressions d'enfance, et de lui en remettre le récit, l'année suivante, pour le jour de sa fête.

Par obéissance, Thérèse se mit aussitôt à l'œuvre. Elle prit le papier et le temps que la pauvreté lui octroyait et, sur des feuillets misérables, à ses temps libres, elle écrivit ses souvenirs au fur et à mesure que ceux-ci lui revenaient.

Mais ses moments de loisir étaient rares et courts, et d'autre part, elle n'aurait pas voulu prendre, pour sa composition, sur le temps du travail régulier qu'elle devait à sa Communauté.

C'est dire qu'elle écrivit à bâtons rompus, sans plan bien arrêté, suivant l'impression du moment, sans aucune prétention non plus ni de style ni de composition, sans autre désir enfin que d'exécuter ce que l'obéissance lui commandait.

Elle ne fit point de brouillon ni de corrections et le manuscrit resta tel qu'il était sorti en premier jet de sa plume.

Le travail se trouva prêt pour l'époque indiquée et, la veille de la Sainte-Agnès, le 20 Janvier 1896, en se rendant à l'oraison du soir, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus s'agenouilla un instant devant sa Mère Prieure et lui remit son petit manuscrit.

Mère Agnès de Jésus le prit et l'emporta dans sa cellule où, sans même l'ouvrir, elle le déposa dans un coin, attendant d'avoir quelque loisir pour en prendre connaissance.

Ce ne fut que quelques mois plus tard qu'elle se ressouvint de l'écrit de sa sœur. Dégagée alors des soucis de la charge de prieure, elle eut le loisir de le lire.

De son côté, sœur Thérèse qui avait fait ce que l'obéissance lui avait commandé, ne s'inquiéta même pas de savoir ce que son manuscrit était devenu. Un jour, Mère Agnès lui ayant dit qu'elle ne l'avait pas encore ouvert, elle ne s'en montra ni fâchée ni surprise.

En feuilletant ces pages qui lui rappelaient tant et de si doux souvenirs, la « petite mère » de Thérèse n'éprouva pas seulement de douces émotions. Elle fut surtout ravie de constater le travail mystérieux et admirable que la grâce divine avait opéré dans l'âme de sa petite sœur, dès le premier éveil de sa raison. Et son édification fut telle que, pressentant le bien que ces modestes pages pourraient produire si elles étaient divulguées, le désir lui vint de les faire connaître plus tard.

Mais l'écrit était fort incomplet. Sœur Thérèse n'y avait presque rien dit de sa vie religieuse et Mère Agnès pensait, non sans raison, qu'il y avait de ce côté des merveilles de grâce plus admirables encore à découvrir. Aussi se prit-elle à souhaiter que la relation fût poursuivie et complétée.

Malheureusement, une difficulté se présentait. Ayant quitté la charge de Prieure, elle n'avait plus autorité pour parler au nom de l'obéissance et la nouvelle Prieure, la Révérende Mère Marie de Gonzague, ne semblait pas d'humeur à donner l'ordre de continuer.

La chose pourtant pressait d'autant plus que sœur Thérèse, déja aux prises avec le mal qui devait l'emporter, déclinait rapidement.

Enfin, Mère Marie de Gonzague se laissa persuader et donna à la petite sœur l'ordre d'écrire quelque chose de sa vie dans le cloître.

Celle-ci obéit et, avec la même simplicité que la première fois, elle reprit la plume, mais non sans avouer, dès les premières lignes, que si l'on brûlait devant elle, sans l'avoir lu, ce qu'elle allait écrire, elle n'en ressentirait pas la moindre peine.

Le second manuscrit se continue, comme le premier, sans rature, d'une plume d'abord assurée, puis tremblante. Les dernières pages furent tracées au crayon, dans sa petite voiture d'infirme, par Thérèse déjà presque mourante.

En même temps qu'elle l'achevait, Dieu lui révélait intérieurement le bien que ferait plus tard aux âmes son petit écrit, et elle prévint Mère Agnès d'avoir à le publier le plus tôt possible après sa mort et sans en parler à personne.

« Autrement, lui dit-elle, le démon vous tendra plus d'un piège pour empêcher et gâter l'œuvre du Bon Dieu... Une œuvre bien importante ! » ajouta-t-elle.

Le conseil fut suivi. Cependant l'on jugea bon de soumettre le manuscrit à un ecclésiastique compétent et le R. P. Godefroy Madeleine, alors Prieur des Prémontrés de Mondaye, fut chargé de le réviser. Ce fut lui qui le partagea en chapitres dont il choisit les titres.

La première relation, celle qui avait été adressée à Mère Agnès de Jésus, forma les chapitres I à VI. La seconde, les chapitres VII et VIII. On fut heureusement inspiré d'y ajouter une troisième relation, beaucoup plus brève, que sœur Thérèse avait écrite entre temps, à la demande de sa sœur Marie du Sacré-Cœur « pour lui laisser un souvenir ». Ces courtes mais admirables pages, formèrent le chapitre IX et dernier de ce que l'on convint d'appeler « l'Histoire d'une Ame ».

Le livre, tiré seulement d'abord à 2.000 exemplaires, parut en Octobre 1898. Une partie fut envoyée, au lieu de la circulaire habituelle, à tous les monastères de Carmélites, à quelques prêtres et à plusieurs personnes du monde. Le reste fut mis en vente.

I. LA VOIX DU PEUPLE

Dès les semaines qui suivirent, des lettres commencèrent à arriver au Carmel de Lisieux, disant, avec les remerciements de leurs auteurs, les bons effets ressentis à la lecture de l'*Histoire d'une Ame*.

Non seulement les correspondants se déclarent charmés par la grâce du récit, mais tous, sans exception, attestent le bien incroyable qu'il leur a fait. L'impression est suave autant que profonde.

Surtout des désirs touchants de vie meilleure, plus fervente et plus sainte, animent ces pages. A l'exemple de la petite sœur, si vite envolée au Ciel, les âmes aspirent à «vivre d'amour», à aimer, comme elle, la souffrance et à se dévouer avec elle au salut des âmes.

Au sentiment de la vénération s'ajoute celui de la confiance et un autre plus doux encore, qui va devenir tout à fait caractéristique de l'action de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur les âmes : On l'aime... On l'aime, et cet amour n'est pas uniquement ni même principalement celui qui va d'instinct à un être ravissant de grâce surnaturelle, c'est un amour d'amitié qui supprime la distance, rapproche les cœurs et les fait entrer profondément dans l'intimité les uns des autres.

Le R. P. Bellière, l'un des deux frères spirituels de la petite Sœur, rend bien son impression, dans une lettre de Novembre 1898, lorsqu'il écrit de sœur Thérèse : «Je sens son action sans cesse dirigeant la mienne.»

Mais il n'est pas le seul à penser ainsi. Bientôt, d'autres correspondances de plus en plus nombreuses, vont exprimer, comme des échos dociles, la même pensée, sous des formes à peine différentes.

Et voici maintenant les premiers témoignages de la confiance. Cette petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas seulement une douce entraîneuse des cœurs, un modèle charmant de vertu imitable, une amie dévouée, voici qu'elle commence à apparaître dans le rayonnement d'une mystérieuse et extraordinaire puissance. On a le sentiment, mieux que cela, la conviction que ce n'est pas à la légère qu'elle a dit : « Je veux passer mon ciel a faire du bien sur la terre... Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses. »

Car déjà ce bien se fait abondamment sentir ; ces roses aussi. Elles commencent à tomber en pluie légère d'abord. Puis les faveurs se multiplient. Par une conséquence naturelle, la confiance s'accroît, la réputation de sainteté de la petite Sœur grandit.

De proche en proche, elle gagne du terrain. Maintenant elle déborde la France, puis l'Europe. Par les Carmels étrangers, elle se répand au loin et désormais les lettres que la poste va apporter tous les jours, seront marquées aux cachets les plus divers.

Ces lettres réclament des prières. Elles commencent aussi à demander des portraits de la « petite sainte », comme on l'appelle, ou quelque chose qui lui ait appartenu. Il faut, pour répondre à tous les désirs, éditer des images, distribuer des reliques, mettre l'*Histoire d'une Ame* à la portée de tous ceux, même moins fortunés, qui la réclament.

On en prépare donc une édition populaire qui paraît sous le titre de *La Rose effeuillée*.

On a aussi l'heureuse idée de faire comme un résumé de sa vie et de sa doctrine. C'est l'*Appel aux Petites Ames*, paru pour la première fois en 1904.

Plus tard, une *Vie abrégée*, en contiendra un résumé encore plus succinct.

Chose remarquable et qui doit être ici notée : les différentes publications que nous venons d'énumérer et les autres, parues dans la suite, n'ont pas été lancées pour créer un mouvement d'opinion en faveur de la petite sœur Thérèse. Sauf pour la première édition de l'*Histoire d'une Ame*, le courant d'opinion a toujours précédé et provoqué celui des publications. Celles-ci n'ont été faites que pour répondre aux demandes qui étaient adressées au Carmel. Et il est arrivé plus d'une fois que, malgré toute la diligence apportée, celui-ci a eu bien de la peine à y suffire.

L'une de ces publications, d'un caractère spécial, mérite ici une mention particulière. Elle est, si l'on peut dire, la continuation de l'*Histoire d'une Ame*, en ce sens qu'elle nous raconte l'histoire merveilleuse de la petite sœur Thérèse depuis sa mort. C'est bien son histoire, puisque nous y trouvons le récit de ses faits et gestes, mais écrite par la reconnaissance de ceux, innombrables, qu'elle a surnaturellement secourus, guéris, consolés, convertis ou sanctifiés. Nous voulons parler des volumes parus successivement sous le nom de *Pluies de roses*.

La première « Pluie de roses », contenant le récit d'un certain nombre de faveurs extraordinaires attribuées à sa puissance d'intercession, fut insérée en appendice à la fin de l'*Histoire d'une Ame*, dans l'édition de 1907.

Depuis cette époque, jusqu'à celle de la canonisation, en 1925, on en a publié à part sept volumes, formant un total de plus de 3.000 pages d'une impression compacte, où est relatée, non pas la totalité, mais une part très incomplète et vraisemblablement minime, des miracles ou prodiges opérés par la céleste semeuse de roses.

Tous les pays du monde et toutes les classes de la société y ont apporté le tribut de leur reconnaissance. On y assiste au lamentable défilé de toutes les misères humaines et c'est à travers leur récit douloureux que passe, caressante et pure, la douce silhouette de la petite Sœur. On dirait un retour de Jésus sur la terre. Car elle va, comme lui, semant à pleines mains les bienfaits. Comme lui, elle guérit, elle relève, elle console, elle éclaire, elle convertit et elle enflamme les cœurs. Comme lui aussi, c'est aux plus malheureux, aux pauvres et aux malades les plus délaissés et, surtout, aux petits enfants qu'elle va de préférence.

Pour donner une idée de ce que cette Pluie de roses eut de retentissement, disons que les six premiers volumes de la collection ont obtenu un tirage de près de 280.000 exemplaires.

Et, puisque rien n'est significatif comme le langage des chiffres, rien non plus ne montrera mieux la popularité dont a joui sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus que l'exposé du succès obtenu par quelques-unes des publications qui la concernent.

Depuis sa mort jusqu'à sa canonisation, c'est-à-dire dans un délai de moins de vingt-sept années, on a édité de l'*Histoire d'une Ame* plus de quatre cent mille exemplaires; — de l'*Appel aux Petites Ames*, plus de huit cent mille; — de *Vie abrégée*, un million trois cent mille ; — des *Pensées*, cent cinq mille.

Cette statistique, incomplète d'ailleurs, car nous ne citons pas tout, ne se rapporte qu'aux éditions françaises. Or, l'*Histoire d'une Ame* a été traduite en trente-cinq langues ou dialectes étrangers. On peut, par là, juger de sa diffusion.

Mentionnons, en passant, le succès presque inouï des images et des reliques dont il a fallu distribuer plus de vingt-sept millions de chaque sorte.

Une autre statistique, non moins suggestive et très curieuse, est celle relative à la correspondance.

Nous avons déjà signalé le courant épistolaire qui s'est créé autour du nom de la petite sœur Thérèse.

Elle-même l'avait prévu et annoncé, laissant très clairement à entendre qu'après sa mort la boîte aux lettres du monastère donnerait souvent de ses nouvelles.

Commencé par quelques lettres quotidiennes, le mouvement va bientôt s'accentuant. Pendant les premières années, cependant, il ne s'accélère que d'une manière presque insensible.

En 1909, le nombre des lettres concernant la petite Sœur, qui arrivent à son Carmel, est en moyenne de 20 à 30 par jour.

C'est surtout à partir de ce moment qu'il va s'amplifiant considérablement.

Vers 1911, la moyenne est de 50 par jour. Les années suivantes, le flot quotidien passe à 200, puis à 300 et monte jusqu'à 400 lettres, venues de toutes les contrées du monde.

Survient la guerre. Les relations avec un grand nombre de pays sont interrompues. Néanmoins, à certains jours, le nombre des correspondances atteint, s'il ne dépasse le chiffre de 500.

Au moment des fêtes de la Béatification et de la Canonisation, il a été de 900 à 1.000 par jour.

Depuis lors, la moyenne journalière constante oscille entre 450 et 500.

Le fait mérite tout à fait d'être relevé. Nous le croyons unique dans l'histoire des saints, aussi bien que dans l'histoire profane. Car, quel autre personnage, si éminent fût-il, a jamais provoqué durant les trente années qui ont suivi sa mort, un tel mouvement de correspondances ?

Parallèlement à ce mouvement vraiment prodigieux, s'en dessinait un autre non moins surprenant, celui du pèlerinage au cimetière de Lisieux.

Le cimetière de Lisieux ! Quel ami ou dévot de la petite Sœur n'a pas senti son âme s'émouvoir à ce nom ?...

Instinctivement, comme il arrive toujours en pareil cas, ceux qui la vénéraient et qui l'aimaient, ont cherché à se rapprocher d'elle. Suivant la trace de ses pas et ne pouvant pénétrer à l'intérieur du Carmel où elle avait vécu, après en avoir visité la chapelle, ils sont allés spontanément au lieu où reposaient ses restes. Sa tombe les attirait comme irrésistiblement. Et un touchant défilé a commencé qui, du matin au soir, a conduit du Carmel au cimetière, d'abord quelques visiteurs isolés, puis la foule de pèlerins. On a évalué à 80.000 environ par an, le nombre de ceux qui, dans les années d'avant la Béatification, se sont succédé presque sans interruption sur la tombe de la petite sœur Thérèse. Il eût été difficile de trouver pendant une heure de suite sa tombe solitaire.

Des pèlerins de toutes sortes y sont venus prier. Nous disons des pèlerins, car, sauf de très rares exceptions, la piété, et non pas la curiosité, les y amenait. Les uns venaient par reconnaissance, d'autres par intérêt, tous guidés par la confiance.

Certains s'éloignaient après une courte prière. D'autres aimaient à s'attarder sur cette tombe bénie et, comme si le temps leur eût paru trop court, ils laissaient en partant des lettres contenant leurs requêtes, comme pour prolonger, après leur départ, leur visite et leur prière. On apportait des fleurs, on déposait des

portraits de personnes chères, dans l'épreuve. Quelques-uns allaient jusqu'à inscrire leur nom et leur demande, ostensiblement, sur la croix blanche où se lisait la captivante promesse : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. »

Plusieurs, en s'éloignant, ne résistaient pas au pieux plaisir d'emporter ne fût-ce qu'un brin d'herbe, une fleur ou une petite motte de terre.

Et dans ce défilé quasi ininterrompu, on voyait mêlées toutes les classes de la société, non seulement des prêtres, des religieuses, des personnes pieuses, mais des ouvriers et des hommes du monde. Le riche y a souvent coudoyé le pauvre et l'intellectuel la bonne femme du peuple.

Ce fut, en vérité, un grand rendez-vous de prières et d'amour confiant et reconnaissant.

Pendant la guerre mondiale de 1914 à 1918, le pèlerinage au cimetière prit un aspect particulier du fait des innombrables soldats qui allèrent y prier, ou de leurs parents et amis qui vinrent les recommander à la chère «petite sainte».

Personne n'ignore combien celle-ci fut populaire parmi nos troupes. N'a-t-on pas dit que dès la déclaration de guerre, elle était entrée en campagne avec nos poilus et qu'elle ne les avait plus abandonnés jusqu'à la victoire ?

Toujours est-il qu'un très grand nombre d'entre eux se mirent sous sa protection, portèrent dévotement sur eux quelqu'une de ses reliques et, la guerre finie, lui attribuèrent leur préservation en des circonstances à leur avis parfois miraculeuses.

La quantité considérable de croix de guerre, de médailles militaires, de croix de la Légion d'honneur qui décorent actuellement dans la chapelle du Carmel de Lisieux les abords de la châsse, en témoignent d'ailleurs de la façon la plus convaincante.

Il n'est pas exagéré de dire que, du côté des Alliés, pendant toute la durée du terrible conflit, la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a été la plus populaire, la plus aimée, la plus priée de toutes les saintes et de tous les saints du Paradis. Sans doute faisait-elle sentir sa présence plus efficacement que d'autres, ainsi que semblent l'indiquer des aveux tels que celui-ci d'un soldat tous les jours au danger : « Nous avons bien Jeanne d'Arc, mais la petite Sœur est plus près de nous. »

Et l'on vit, — qui l'eût cru ? — des batteries d'artillerie prendre le nom de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ; — des avions s'appeler : avion Sainte-Thérèse, — des régiments se consacrer à elle pour mieux s'assurer sa protection.

Cl. tiré de l'ouvrage "Le Visage de Rome Chrétienne .

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (1873-1897).

Cl. Office Central, Lisieux.

Petite châsse de vermeil offerte par le Brésil et destinée à porter en procession les reliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Nombreux furent les combattants qui promirent, si la fin de l'horrible carnage les trouvait sains et saufs, d'aller en pèlerinage de reconnaissance à Lisieux. Ils ont accompli leur promesse et plus d'un a laissé au Carmel ce qu'il appelait son bouclier, c'est-à-dire la relique, médaille ou image, sur laquelle les balles ou les éclats d'obus étaient venus parfois briser leur effort meurtrier.

Il y eut tant de grâces de protection qu'il fallut, après la guerre, consacrer un volume spécial de la *Pluie de roses*, aux interventions les plus marquantes de sainte Thérèse en faveur des soldats. Et il est hors de doute qu'un nombre beaucoup plus considérable de ces grâces est resté le secret de ceux qui en furent les heureux bénéficiaires.

*
* *

Un coup d'œil d'ensemble sur le mouvement de « dévotion » suscité par la petite sœur Thérèse, — car dévotion est le seul mot qui réponde à la réalité, — montre longtemps avant sa glorification solennelle par l'Eglise, l'univers catholique tout entier, emporté vers elle dans un élan mystérieux de sympathie et de confiance dont beaucoup sans doute n'auraient su ni déterminer la cause, ni analyser la nature, et qui n'en était pas moins comme irrésistible.

Non pas que tous les catholiques du monde entier fussent pris dans ce courant de pieux enthousiasme. Il n'en manquait point qui ne la connaissaient pas ou qui, la connaissant, ne l'avaient pas comprise. Nous voulons dire seulement qu'elle avait des amis, des dévots et des clients de tous les côtés et que son nom, volant de bouche en bouche, s'invoquait aussi bien dans la brousse et sous la hutte des sauvages qu'au cœur de nos plus modernes cités.

Certaines nations, telles que l'Angleterre, ses colonies, et en général les pays de langue anglaise, notamment les États-Unis d'Amérique, s'étaient montrés particulièrement enthousiastes pour la « Petite Fleur. »

Au Canada la « Petite Thèrèse » était devenue presque plus populaire qu'en France.

La Belgique, l'Italie, l'Espagne et, après elle, l'Amérique du Sud, le Brésil surtout, se signalaient par leur empressement à honorer la « petite sainte ».

Dans les pays de mission, au Congo, au Nyanza, en Extrême-Orient, où la « petite sœur des missionnaires » opérait des merveilles, missionnaires, chrétiens et néophytes rivalisaient de piété et de confiance. Manifestement, elle y tenait sa promesse de s'employer à faire baptiser les petits infidèles, à aider les missionnaires. Le Carmel de Lisieux a reçu de ces contrées lointaines de tou-

chants témoignages de reconnaissance, quelques-uns même assez singuliers dont fit les frais la dépouille de plus d'une bête fauve.

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux milieux séparés de l'Église romaine où la « Petite Fleur » n'ait eu ses admirateurs et ses dévots et l'on pourrait citer, en particulier, nombre de protestants qui se sont plu à la prier et parmi lesquels elle est devenue fort populaire.

Ainsi, c'était en quelque sorte la chrétienté tout entière qui se montrait éprise de vénération, d'amour et de confiance pour cette céleste semeuse de roses qu'était devenue, suivant sa promesse, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et si le vieil adage est vrai : « Vox populi vox Dei », l'on pouvait croire que le Ciel lui-même se prononçait par la voix de la multitude.

Cependant, Dieu a une autre manière plus authentique de manifester sa pensée sur la sainteté de ses serviteurs. C'est le jugement officiel porté par le Chef suprême de son Église dans la canonisation des saints. Il n'est pas au monde de glorification plus haute ni plus solennelle d'une âme et de ses vertus, que celle qui se fait par l'organe de l'infaillibilité pontificale.

La petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus devait connaître ce triomphe suprême. Même, en sa faveur, les lois les plus rigides allaient plier et l'on allait voir ce spectacle jusque alors inouï dans les fastes de la canonisation des saints, d'une jeune sainte canonisée vingt-huit ans après sa mort, par le même Pape qui l'avait béatifiée, en sorte que, dans l'espace de deux ans, elle fut tout à la fois la première des Bienheureuses et la première des Saintes proclamées par ses soins.

II. LA VOIX DE DIEU

Rien ne s'élabore avec plus de sérieux, de calme et de sage lenteur, que la canonisation des saints.

Toute une procédure doit s'engager pour aboutir à deux actes essentiels : la reconnaissance de l'héroïcité des vertus du saint personnage en cause et celle du caractère vraiment miraculeux des guérisons attribuées à son intercession.

Il est superflu de faire remarquer ici que le procès de béatification de la petite sœur Thérèse n'a pas été conduit avec moins de prudence, de circonspection et de soins que les autres. Tout a été minutieusement examiné, discuté, contrôlé à l'aide des témoignages les plus certains et les plus précis.

Mais comme si, pour cette « petite âme » privilégiée, Dieu eût voulu en quelque sorte forcer les étapes, son procès prit moins l'allure embarrassée d'une procédure, que celle d'une marche triomphale.

Qu'on en juge plutôt par le simple rapprochement des dates.

Thérèse est morte le 30 Septembre 1897.

Onze ans plus tard, en Janvier 1909, l'évêque de Bayeux et Lisieux, S. G. Mgr Lemonnier, dont le nom restera à jamais lié au souvenir de la glorification par l'Église de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ratifie le choix fait par le Carmel de Lisieux, du R. P. Rodrigue de Saint-François de Paule comme Postulateur, et de Mgr de Teil comme Vice-Postulateur de la Cause.

En Mars 1910, il prescrit la recherche des écrits de la servante de Dieu.

En Juillet de la même année, il constitue le tribunal ecclésiastique diocésain chargé d'instruire la Cause.

Le 12 Décembre 1911, a lieu la clôture des procès dits de réputation de sainteté et de non-culte.

Le 10 Décembre 1912, Rome prononce le « Nil obstat » sur les écrits de la future Bienheureuse.

Le 9 Juin 1914, anniversaire du jour où sœur Thérèse s'était naguère offerte en victime à l'Amour Miséricordieux, l'introduction de la Cause est signée à Rome par les cardinaux et confirmée le lendemain par le Pape Pie X.

Le 15 Mars 1915, reprise à Bayeux du procès apostolique.

Le 30 Octobre 1917, clôture solennelle de ce procès dans la cathédrale de Bayeux. Il avait occupé 91 séances.

Le dossier est aussitôt transmis à Rome. Là, par un privilège spécial, le Souverain Pontife dispense la Cause du délai de cinquante ans, requis par le Droit, entre la mort d'un serviteur de Dieu et la discussion de son procès de béatification.

A la Congrégation des Rites où, de tous les pays du monde et de tous les champs de bataille sur lesquels se jouaient alors les destinées de la France, arrivent tous les jours des lettres demandant avec insistance de hâter la glorification de la petite sœur Thérèse. La procédure, loin de chômer, se déroule rapidement : en moins de quinze mois, elle aboutit à la conclusion la plus favorable et le 14 Août 1921, le Souverain Pontife pouvait promulguer solennellement le Décret sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le discours que Benoît XV prononça à cette occasion, fut admirable d'à-propos autant que de piété. Il y définit la « mission spéciale de la nouvelle

Vénérable qui est de rappeler au monde la doctrine évangélique de «l'Enfance spirituelle». Dans l'Enfance spirituelle, dit-il, est le secret de la Sainteté. Et il rappella en terminant que les fidèles de toutes nations, âge, sexe et conditions, doivent entrer généreusement dans cette voie par laquelle Thérèse de l'Enfant Jésus atteignit l'héroïsme de la vertu.»

L'année 1922 vit se dérouler la procédure relative à la discussion des guérisons proposées comme miraculeuses. Celle-ci s'acheva le 11 Février 1923, par la lecture du décret de l'Authenticité des miracles.

Le Pape Pie XI venait de remplacer Benoît XV prématurément descendu dans la tombe.

Le nouveau Pontife daigna s'exprimer en termes aussi délicats que touchants sur la leçon donnée au monde par «la virginale enfant en qui l'amour infini forma comme une miniature exquisement fine de sainteté parfaite». Il fit remarquer «que la voix de Dieu et la voix du peuple s'étaient unies pour exalter la «petite Thérèse», miracle de vertu et prodige de miracles, et il remercia Dieu de placer à l'aurore de son pontificat cette étoile d'un si heureux présage.»

*
* *

Huit jours plus tard se déroulait à Lisieux l'une des cérémonies les plus grandioses, et, a-t-on-dit, la plus impressionnante de toutes celles, si nombreuses pourtant et si belles, qui devaient y être célébrées dans la suite : la cérémonie de la translation des reliques.

De ce cimetière où la petite sœur Thérèse était allée vingt-cinq ans plus tôt, sans éclat et sans bruit, ensevelir sa dépouille mortelle, elle allait sortir triomphante et revenir au milieu d'une gloire incomparable, habiter de nouveau au sein de son Carmel.

Que d'événements accomplis depuis lors ! Quelle action puissante, irrésistible, exercée par elle du fond de sa tombe ! On peut dire qu'elle avait littéralement remué le monde. Des centaines de milliers de pèlerins avaient, les uns après les autres, gravi la colline qui menait au lieu de son repos. D'autres, plus nombreux encore, empêchés de venir, avaient, de tous les points du globe, levé vers le ciel où ils avaient la conviction de la retrouver toujours vivante, leurs regards chargés de prières et de confiance. L'Église, représentée par beaucoup de ses prêtres, par des évêques, des cardinaux, par le Pape lui-même, s'était intéressée à cette humble enfant et occupée d'elle. Elle avait jugé sa vertu héroïque et sa sainteté éminente. Et maintenant, dans sa tendresse maternelle, elle voulait que les restes véné-

Procession de la châsse de sainte Thérèse à Lisieux.

Procession de la châsse de sainte Thérèse à Lisieux.

rables de la future et prochaine Bienheureuse, fussent honorés à l'égal des choses les plus saintes. Leur transfert allait avoir lieu.

A vrai dire, ce n'était pas la première fois qu'on en faisait l'exhumation.

Déjà, le 6 Novembre 1910, une première reconnaissance officielle des précieux restes avait été faite en vue d'en mieux assurer la conservation. Dans la nuit qui précéda ce jour, à l'extrémité méridionale de l'Italie, au carmel de Gallipoli, lieu particulièrement honoré de ses visites célestes, la petite sœur Thérèse était apparue une fois de plus à la Mère prieure, et, à cette religieuse qui ignorait tout de la cérémonie qui se préparait pour le lendemain à Lisieux, elle avait révélé qu'on ne trouverait d'elle que des ossements. Il en fut ainsi, en effet. Après treize ans de séjour dans la fosse, il ne restait plus que des débris d'ossements recouverts de lambeaux d'étoffe. Mais ces ossements, au moment où ils étaient apparus, avaient exhalé de suaves parfums, et l'on avait pu constater qu'une palme en étoffe qui avait été enfermée avec elle dans son cercueil, était restée aussi verte que le premier jour, malgré l'humidité de la tombe, alors que d'autres palmes semblables, conservées au Carmel, avaient depuis longtemps moisi dans l'armoire qui les renfermait. Le symbole était touchant.

Une seconde exhumation avait eu lieu les 9 et 10 Août 1917, et s'était déroulée comme la précédente, au milieu d'un concours extraordinaire et tout spontané de pèlerins. Les vénérables restes, identifiés par deux médecins assermentés, avaient été déposés dans un coffret de chêne sculpté, capitonné de satin blanc, renfermé lui-même dans un riche cercueil de palissandre doublé de plomb. Après quoi, la précieuse bière avait été remise dans le caveau scellé.

Le 26 Mars 1923 eut donc lieu la translation des reliques, de la tombe au carmel.

Ce fut un spectacle incomparable.

Pendant que dans le cimetière fermé au public, sous la surveillance de l'évêque et des autorités civiles, les ouvriers travaillent à retirer le cercueil de la fosse, des milliers de pèlerins qui, dès le matin, ont envahi la ville, attendent au dehors en égrenant des *Ave*.

Déjà on a commencé à desceller les dalles de pierre. A peine celles-ci se disjoignent-elles un peu qu'un parfum de rose très pénétrant se fait sentir aux ouvriers et aux assistants émerveillés.

Bientôt le cercueil va être à découvert.

Alors se passe une scène poignante. Une pauvre femme est là, qui, par exception, a obtenu d'entrer au cimetière. Elle vient d'Angers. Dans ses bras, elle porte, comme une pauvre loque humaine, sa petite filleule atteinte d'une maladie

de la moelle épinière et incapable d'aucun mouvement. Au moment où le cercueil va paraître, elle s'approche et, dans un geste d'ardente confiance, elle dépose dessus la pauvre enfant. Quelques minutes se passent, pendant lesquelles elle prie de toute son âme. Tout à coup le pauvre petit corps paralysé se redresse, et l'enfant qui depuis des mois ne pouvait plus marcher, sort de la tombe, agile et pleine de vigueur.

D'autres grandes souffrances tout à l'heure vont être soulagées, qui n'auront pas besoin d'avancer jusqu'à cette fosse une fois de plus glorieuse, car voici que la petite sœur Thérèse en sort pour aller elle-même à leur rencontre.

Déjà, en effet, le cortège s'ébranle. Pour faire honneur à la petite reine, le ciel et la terre se sont mis en fête. Un soleil de feu embrase en ce moment l'horizon. Tout est lumière, douceur et beauté dans ce décor de printemps.

Mais rien ne vaut pour former l'apothéose de la petite sainte, le cortège splendide qui la précède et qui, sur une longueur de deux kilomètres, se déroule, grave et recueilli.

On n'entend aucun chant, ni aucun instrument de musique, la liturgie ne le permettant pas encore. Seule, la récitation du chapelet alterne avec celle des psaumes du Commun des Vierges.

Mais 300 prêtres sont là, entourant plusieurs évêques et prélats, encadrés eux-mêmes de peut-être 50.000 pèlerins. Car comment évaluer une foule pareille? On y distingue de nombreuses délégations de sociétés catholiques avec leurs drapeaux. Tout près du char drapé de blanc et attelé de quatre chevaux blancs caparaçonnés, sur lequel repose, recouvert d'un riche drap de brocart d'or, le précieux trésor des saintes reliques, un piquet de l'American Legion, drapeau en tête et sabre au clair, des officiers et des soldats français forment une garde d'honneur.

C'est au milieu de cet appareil triomphal, dans ce décor d'apothéose que la «petite Thérèse» s'éloigne pour toujours du cimetière dont elle a fait la gloire.

Il règne tout le long du parcours une atmosphère de foi, de recueillement et de surnaturelle confiance éminemment propre à la prière. Aussi voit-on coup sur coup les prodiges se succéder au passage de la sainte aimée.

Tour à tour, un grand blessé de guerre, qui depuis quinze mois, a perdu l'usage de ses membres, soudain au moment où le char le dépasse, se met à marcher; une dame atteinte d'une grave maladie d'estomac, qui l'empêchait de prendre aucune nourriture, est subitement guérie; une jeune fille aveugle sent ses yeux s'ouvrir et peut contempler de son regard, tout à l'heure éteint, le triomphe de celle qui vient de lui rendre la vue.

Manifestement, Dieu voulait en ce jour exalter son enfant bien-aimée et prouver qu'elle ne s'était pas trompée lorsqu'elle s'était écriée : « Je ne lui ai jamais donné que de l'amour, il me rendra de l'amour ! Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses. »

*
* *

Le 29 Avril 1923, eut lieu à Rome la cérémonie de la Béatification.

Ce n'est pas ici le lieu d'en dépeindre les splendeurs. On devine assez ce que dut être l'émotion de la foule entassée dans l'immense basilique de Saint-Pierre lorsque, tout à coup, dans la gloire du Bernin, au milieu de l'embrasement des lustres, la « petite Thérèse » apparut, montant au ciel dans une attitude d'extase, les bras étendus. Quel triomphe pour l'humble enfant qui avait passé toute sa vie à s'abaisser et à se cacher au regard des créatures !

Un mois plus tard, le Carmel de Lisieux célébrait par un Triduum solennel sa chère Bienheureuse.

L'éclat des fêtes fut grandement rehaussé par la présence de S. E. le Cardinal Vico, Préfet de la Congrégation des Rites et Ponent de la Cause qui, spécialement député par le Saint-Père, venait le représenter en qualité de légat.

Ces trois grandes journées s'achevèrent par une procession triomphale. Les reliques de la Bienheureuse, enfermées dans l'admirable châsse de vermeil offerte par le Brésil, firent le tour de la ville. Des officiers en grande tenue l'encadraient, et tout autour et devant, leur faisant une escorte plus imposante encore, une quarantaine de drapeaux, représentant presque autant de peuples divers, faisaient flotter leurs riches couleurs. On eût dit que dans leurs plis battait le cœur de toutes les nations du monde venues assister au triomphe de la « petite sainte » mondiale.

Après le Carmel la ville de Lisieux voulut avoir ses fêtes. Les 6, 7 et 8 Août suivants, ses trois églises paroissiales virent tour à tour se dérouler la pompe des offices pontificaux.

Trois princes de l'Eglise vinrent projeter sur la splendeur de ces fêtes l'éclat de la pourpre romaine : les cardinaux Bourne, primat d'Angleterre, Dougherty, archevêque de Philadelphie, et Touchet, évêque d'Orléans. Une quinzaine d'évêques et d'abbés mitrés les précédaient dans la nouvelle marche triomphale de la Bienheureuse à travers les rues de Lisieux, admirablement décorées.

La foule était innombrable. Et, comme à son habitude, Thérèse sema à profusion ses roses.

Dans le Ciel, d'ailleurs, elle ne restait pas inactive. Du mois de Mars à la fin de Mai de cette même année 1923, une centaine de faits prodigieux s'étaient encore produits que l'on attribuait à son intercession. Il était manifeste que Dieu avait hâte de voir s'achever à bref délai le cycle complet de sa glorification officielle par l'Eglise.

Parmi ces prodiges, on n'eut que l'embarras du choix pour trouver deux nouveaux miracles à présenter en Cour de Rome, en vue de la canonisation. De leur côté, les plus fervents amis et dévots de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus désiraient vivement, et déjà se prenaient à espérer que celle-ci pût coïncider avec l'année du Jubilé qui devait se célébrer deux ans plus tard.

Leur espoir ne fut pas trompé. Et le 17 Mai 1925, lorsque pour la première fois au cours de cette année Sainte, la basilique Saint-Pierre ouvrit ses portes pour commencer la série des canonisations solennelles, ce fut pour célébrer la gloire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

L'affluence des pèlerins fut énorme. Pour fêter sa sainte aimée, l'on peut dire que l'univers entier avait envoyé ses représentants. Détail à noter : alors que l'immense basilique vaticane peut offrir 50.000 places, il y eut 200.000 demandes d'entrée.

La cérémonie se déroula avec la pompe usitée. Mais, depuis des siècles, dit-on, on n'avait pas vu si nombreux ni si brillant cortège précéder la Sedia Pontificale. Ce fut le visage irradié d'une joie toute céleste que le Souverain Pontife proclama officiellement la sainteté de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, de celle qu'il se plait à appeler l'Etoile de son Pontificat, sa douce Avocate et son second Ange gardien.

La nuit venue, pour glorifier la nouvelle sainte, fut donné un spectacle que l'on n'avait pas vu depuis 1870, l'embrasement de la gigantesque coupole et de la façade de la basilique. Encore une fois, on eût dit que pour glorifier l'humble vierge du Carmel, rien absolument ne dût être épargné.

*
* *

Avec plus d'éclat encore que pour la Béatification, les fêtes, ainsi qu'il convenait, reprirent à Lisieux en l'honneur de la nouvelle sainte.

Au mois de Juillet, une première neuvaine qui s'ouvrit par la consécration solennelle de la chapelle du Carmel, se clôtura par une procession de la châsse à travers les rues enguirlandées de la ville. Elle présenta cette particularité touchante que les saintes reliques furent tour à tour portées, pour s'y reposer

Procession de la châsse de sainte Thérèse à Lisieux.

Cl. Office Central, Lisieux.

Les Souvenirs de la Sainte au Carmel.

un instant, dans les différents lieux que la sainte avait jadis sanctifiés par sa présence avant son entrée au Carmel. Les Buissonnets et le jardin de l'Etoile, l'abbaye des Bénédictines et la cathédrale Saint-Pierre les reçurent et les acclamèrent tour à tour.

Cependant des fêtes plus imposantes encore se préparaient pour le mois de Septembre suivant.

Deux triduums célébrés, l'un au Carmel, l'autre dans les églises de la ville se clôturèrent le 30 Septembre, jour de la fête liturgique et 28e anniversaire de la bienheureuse mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Il y eut, ce jour-là, un moment d'une émotionnante grandeur. S. E. le cardinal Vico, qui avait tant fait pour le succès de cette Cause et qui, de nouveau, était revenu à Lisieux en qualité de légat du Souverain Pontife, était chargé d'une douce mission à remplir. La messe pontificale achevée, il se rendit dans la chapelle de la châsse, et là, au milieu d'un silence impressionnant, il déposa dans la main droite de la petite Sœur, une précieuse rose d'or, bénite et offerte par Sa Sainteté Pie XI à sa première Sainte.

La soirée de ce jour fut consacrée à la procession la plus solennelle qu'on n'eût encore vue. Pour fêter sa petite Reine, la vieille cité normande s'était changée en une véritable roseraie. De ces roses nul n'aurait pu dire le nombre, pas plus qu'on n'aurait pu évaluer la foule innombrable qui, tout le long du parcours, s'alignait pieuse et recueillie. Dans le vaste jardin public, où elle s'entassa ensuite, le spectacle fut incomparable. Des centaines de prêtres entouraient la châsse, cependant que sur une estrade naturelle mais décorée avec un goût exquis, plus de trente évêques et un patriarche d'Orient formaient une couronne d'honneur à trois cardinaux. Tout autour, dans les grandes allées du jardin, l'immense foule priait.

Au soir de cette inoubliable journée, une dernière cérémonie, tout intime, réunit encore une fois, dans la chapelle du Carmel, les amis les plus favorisés de la Sainte, à l'heure même où vingt-huit ans plus tôt, dans l'infirmerie toute proche, elle rendait son dernier soupir au milieu de son extase d'amour. Puis tout rentra dans le silence.

Les grandes fêtes de la canonisation étaient achevées.

*
* *

Mais ce qui ne devait pas finir, c'était le flot toujours en mouvement des pèlerins.

Déjà en 1923, l'année de la béatification, on en avait compté environ 300.000.

Depuis lors, ce chiffre s'est accru d'année en année dans des proportions considérables. C'est ainsi que 1926 a connu une augmentation de 25 % sur 1925. Cette année 1925 avait vu défiler successivement devant la châsse 160 à 170 évêques, et environ 8.000 prêtres.

Le nombre des communions distribuées dans la chapelle du Carmel qui avait été de 38.000 en 1923, s'est élevé successivement à 65.000 en 1924, à 76.000 en 1925, à 94.400 en 1926.

Quant aux pèlerinages organisés qui amènent par centaines et par milliers les pieux visiteurs, ils suivent une progression semblable et rendent comme indispensable pour une époque aussi rapprochée que possible, la construction de la basilique projetée.

Cependant le triomphe de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est pas circonscrit à Lisieux. De plus en plus, il rayonne.

Très nombreuses déjà sont les œuvres qui se mettent de jour en jour sous sa protection. On voit jusqu'à des diocèses se consacrer à elle. Et comment en serait-il autrement, alors que le Souverain Pontife lui-même l'établit patronne spéciale et protectrice de l'œuvre mondiale des saints Pierre et Paul apôtres, pour le recrutement du clergé indigène dans les pays de mission !

Ce n'est pas tout. La gracieuse image de la chère sainte, décore déjà l'intérieur d'une foule de foyers chrétiens. Beaucoup de personnes portent sur elles sa médaille.

Quant à ses statues, bientôt innombrables, il ne se passe pas de semaine qu'on n'en voie de nouvelles s'ériger dans de nombreuses églises ou chapelles de Communautés religieuses.

Ce qui est plus touchant encore, c'est l'empressement des foules à accourir, au seul nom de la sainte « petite Thérèse », dès qu'il s'agit de la fêter.

Les prêtres qui ont à la prêcher en savent quelque chose et aussi les missionnaires qui, pour les rendre plus fructueuses, lui confient le succès de leurs missions. Il leur suffit souvent d'annoncer une cérémonie en son honneur pour voir se grossir, et parfois considérablement, le chiffre habituel de leur auditoire. Or, tous ces succès extérieurs ne sont que l'indice de ceux, plus nombreux encore, plus beaux aussi et plus consolants, qu'elle remporte dans le secret des cœurs.

Pour raconter exactement ses triomphes, plus que les foules qu'elle attire à son sanctuaire ou à ses fêtes, il faudrait pouvoir dénombrer les âmes qu'elle soulève à sa voix pour les rendre meilleures et celles qu'elle entraîne de plus en plus nombreuses dans sa petite voie de confiance et d'amour.

Pour donner une juste idée de son action et mettre dès aujourd'hui à son front une auréole de gloire proportionnée à ses conquêtes, il faudrait pouvoir soulever le voile qui nous cache le mystère des âmes. Ce n'est pas possible. C'est pourquoi le plus beau de son œuvre nous reste caché. Nous ne le connaîtrons que plus tard, dans le Ciel.

Et de sa seconde vie, — glorieuse, — il faut répéter ce qu'elle disait de son existence terrestre : « Beaucoup de pages de cette histoire ne se liront jamais sur la terre... »

Cl. Office Central, Lisieux.

Statue élevée sur l'ancienne tombe de la Sainte.

Cl. Office Central, Lisieux.

La statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans la cour d'entrée du Carmel de Lisieux.

CHAPITRE IV

La mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

« Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime. »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le pèlerinage de Lisieux est un fait qui, par son importance et son étrangeté, s'impose à l'attention publique.

Son importance n'a pas à être ici démontrée ; elle résulte trop évidemment de ce qui précède. Car ce n'est pas une chose insignifiante dans l'histoire d'une époque qu'un mouvement qui amène dans une petite ville de province et jusque des extrémités du monde, non pas quelques unités, mais un flot quasi ininterrompu de visiteurs appartenant à tous les milieux sociaux et, non pas une fois en passant, à l'occasion de quelque circonstance exceptionnelle, mais d'une façon continue, pendant des années et des années, sans d'ailleurs que rien fasse prévoir ni la fin prochaine, ni même le ralentissement de ce courant extraordinaire.

Quant à l'étrangeté du fait, elle résulte de ce que ce mouvement se produit dans une ville et autour d'une tombe où rien ne semble humainement le justifier. Car, si agréable et intéressante que soit pour ses visiteurs la vieille cité normande, on ne peut pas dire cependant que ni le manoir de la Salamandre, ni même la vénérable cathédrale Saint-Pierre, soient capables par eux-mêmes d'y attirer plus que le courant ordinaire de touristes que l'on voit dans tant d'autres villes de pareille importance.

Moins encore que la ville de Lisieux, la tombe de la petite sœur Thérèse semblait devoir créer autour de sa croix de bois un va-et-vient quelconque de visiteurs. Car, quelle attirance pouvait bien exercer sur eux une Carmélite, morte

à la fleur de l'âge, connue seulement d'un tout petit nombre de personnes et n'ayant, au jugement de certaines de ses compagnes, rien fait qui méritât la peine d'être raconté ? Et, c'est ainsi que sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait vécu et qu'elle était morte. Toute sa vie d'ailleurs, elle n'avait eu qu'un désir : s'effacer, disparaître, devenir celle dont personne ne parle, à qui nul ne fait attention.

Or, c'est précisément à la tombe de cette humble et très modeste enfant que vont accourir les foules.

Et voilà le fait, pour le moins étrange qui, disons-nous, s'impose à l'attention du public et demande explication. Un esprit réfléchi ne saurait passer à côté sans le considérer avec quelque soin et sans se demander quelle peut bien en être la cause.

I. MISSION DIVINE

Il faut d'abord rejeter comme inadmissible l'explication qui assimile « le fait de Lisieux » à une entreprise commerciale, montée à grand renfort de réclame, et qui aurait eu pour but de « lancer une sainte » ni plus ni moins qu'un produit industriel quelconque.

Cette hypothèse, injurieuse autant que gratuite, ne soutient pas l'examen. Elle est non seulement controuvée, mais invraisemblable.

Rien, en effet, n'est plus contraire au lancement d'une entreprise financière que la manière dont fut décidée, puis exécutée la composition du manuscrit de l'*Histoire d'une Ame*. La Supérieure de la Communauté, on s'en souvient, n'a même pas pris l'initiative du projet. Elle n'a fait que céder aux sollicitations de l'une de ses sœurs, qui désirait simplement se procurer un souvenir de famille. Sœur Thérèse commandée s'est mise à l'œuvre par obéissance, et, à ses moments perdus, elle a écrit au courant de la plume quelques pages qu'elle n'a même pas pris ensuite la peine de relire pour les corriger, persuadée, au moins en ce qui concerne le premier manuscrit, qu'il ne sortira pas du cercle intime de la famille. Ce n'est qu'après avoir achevé sa rédaction qu'elle a l'intuition du bien que celle-ci fera après sa mort. Et, de fait, si l'on édite son manuscrit, c'est uniquement dans l'intention et avec l'espoir de faire du bien par l'exemple édifiant d'une vertu simple et imitable.

Il est vrai que par la suite, les éditions se succèdent rapidement. C'est bientôt un vaste succès de librairie, mais que n'a préparé aucune réclame. Jamais

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Cathédrale Saint-Pierre. Façade ouest.

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Cathédrale Saint-Pierre. Bas-côté sud.

en effet, on n'a vu l'*Histoire d'une Ame* recommandée par les chroniqueurs attitrés des livres sensationnels, dans les journaux et les revues en vogue.

Quant aux autres publications parues dans la suite, nous l'avons déjà dit, elles ne furent éditées que pour répondre aux demandes de plus en plus pressantes, venues du dehors, de sorte que s'il y a eu propagande, elle a été faite, chose étrange, non par les soins des personnes intéressées à la faire, mais par le public lui-même.

L'« affaire de Lisieux » n'a donc jamais été « lancée ». Mais à supposer qu'elle l'eût été, l'entreprise était vouée d'avance à un échec complet, ainsi qu'un simple examen des faits permet de s'en rendre compte.

L'*Histoire d'une Ame* ne se catalogue pas par elle-même dans la série des livres à succès. Ce n'est pas un roman, c'est une histoire vécue, et dès lors, beaucoup moins alléchante pour la masse des lecteurs que la moindre aventure romanesque. C'est une histoire pieuse, ce qui semble devoir en restreindre considérablement la popularité et une histoire pieuse dans laquelle ne se trouve aucun fait extraordinaire, par conséquent peu capable d'intéresser les amateurs de merveilleux et les gens trop crédules. C'est enfin une histoire tout intime dont le développement n'est lié à aucun événement extérieur capable d'exciter ou de soutenir l'attention du lecteur, toutes circonstances qui semblaient devoir circonscrire dans un champ très limité la diffusion de l'ouvrage.

Et cependant, avec ses trente-cinq traductions en langues ou dialectes étrangers, celui-ci s'est fait une vogue à certains égards inouïe, et en tout cas, jamais égalée dans ce genre de littérature.

Mais ce premier succès, pour surprenant qu'il soit, n'est que le moindre de ceux obtenus par l'*Histoire d'une Ame*.

La petite sœur Thérèse ne s'est pas seulement fait lire, elle s'est fait aimer. Les applaudissements qu'elle a suscités sont allés beaucoup moins à la plume qui avait tracé ces pages, qu'à l'âme délicieuse et charmante qui les avait vécu. La sainte a vite fait oublier la narratrice et l'admiration s'est changée en amour lorsqu'on a vu que cette sainte était à la fois si grande et si simple, si unie à Dieu et si proche de nous, si brûlante d'amour divin et toute pétrie de tendresse humaine, si compatissante aussi et si désireuse de semer des roses sur tout le monde.

Or cela, aucun succès de librairie ne saurait l'expliquer, encore moins le justifier, car il n'est pas de réclame si ingénieuse qui puisse créer un tel mouvement d'amour autour d'une âme qui n'est plus de ce monde. Et voilà ce qui renverse déjà l'invraisemblable hypothèse.

Ce n'est pas tout. L'*Histoire d'une Ame* a provoqué chez nombre de ses lecteurs, autre chose que des impressions plus ou moins pénétrantes d'affectueuse sympathie. Elle a remué profondément des âmes et il est arrivé que beaucoup d'entre elles, à la vue d'un si grand et si pur amour pour Dieu, rougissant de l'avoir jusqu'alors si peu aimé, se sont senti au cœur un ardent désir de conversion. Il en est résulté des transformations radicales et souvent instantanées. A la lecture de ces pages, des incrédules, — et quelques-uns de marque — ont retrouvé la foi. Des hommes, des femmes, des jeunes gens qui n'envisageaient la vie que comme une partie de plaisir, ont soudain senti le vide de leur existence et ont dit adieu aux voluptés. On ne compte pas les jeunes filles dont certaines avaient cependant juré qu'elles ne seraient jamais « bonnes sœurs », qui ont trouvé dans sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, l'ange de leur vocation et qui, à son exemple, ont quitté le monde pour se vouer comme elle à la vie contemplative. Plus nombreuses encore sont celles qui, touchées par la grâce, sont restées dans le monde où leur famille et les œuvres nécessitaient leur présence mais qui, depuis qu'elles ont lu l'*Histoire d'une Ame*, s'efforcent de vivre, à l'exemple de leur bien-aimée sainte, du pur amour de Dieu.

Voilà bien, certes, des résultats, d'ailleurs incontestables, et qui dépassent de beaucoup la portée de toute réclame industrielle et qu'aucune propagande commerciale ne saura jamais expliquer. On ne change pas si facilement, ni si profondément que cela des volontés humaines et ceux qui, ayant à y travailler, savent par expérience ce qu'il en coûte et combien il est difficile d'amener quelqu'un à un changement durable de vie et de conduite, pourront en témoigner : le mouvement extraordinaire de conversions opérées depuis trente ans par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne peut pas s'expliquer naturellement.

Mais ce qu'on pourrait encore moins expliquer ainsi, c'est une autre série de faits, non moins certains et extraordinaires, plus faciles même à contrôler parce que plus tangibles et également caractéristiques du « fait de Lisieux ». Nous voulons parler de ces événements prodigieux qui, presque dès le début, l'ont marqué et qui depuis lors, n'ont point cessé de se produire.

La petite sœur Thérèse, depuis sa mort, a guéri miraculeusement des malades. Et l'on ne saurait nier qu'elle soit intervenue dans ces guérisons puisque celles-ci se sont produites soudainement, soit sur sa tombe, soit au contact de quelqu'une de ses reliques, soit au cours d'une neuvaine faite en son honneur. Il est même arrivé qu'elle a pris la peine de se montrer, accompagnant de son apparition tout à fait inattendue la guérison instantanée de malades aban-

donnés par les médecins et, quelques-uns mêmes, à l'article de la mort. A l'invocation de son nom, des tuberculeux dont les poumons n'étaient plus que de vastes cavernes, les ont vu se reformer ; une langue, en partie rongée par un cancer, nous l'avons dit, n'a pas été seulement et subitement assainie, mais les chairs ont repoussé, et le cancéreux était un vieillard de soixante-dix ans.

Sainte Thérèse, non contente de guérir des malades, a apporté miraculeusement des secours à de pauvres gens en détresse. C'est ainsi qu'elle a « ravitaillé », si l'on peut dire, du haut du Ciel, le Carmel de Gallipoli dans un extrême dénuement. L'intervention à laquelle il est fait ici allusion, contrôlée de la façon la plus rigoureuse, soumise à une enquête extrêmement serrée et très sévèrement conduite, a dû être reconnue comme surnaturelle et authentique par les autorités ecclésiastiques compétentes.

Combien la petite sœur Thérèse a-t-elle fait ainsi de miracles ? Il est impossible de le dire et on ne le saura jamais sur la terre. Mais plus que tous les chiffres est expressive la parole de Sa Sainteté le Pape Pie XI saluant en elle « un miracle de vertu et un prodige de miracles. »

Un prodige de miracles !... Voilà qui en dit long à ceux qui savent qu'un miracle, par le fait qu'il suppose une dérogation positive aux forces de la nature, échappe à la puissance humaine et relève directement de la Puissance de Dieu. Un miracle, c'est Dieu mettant sa Toute-Puissance au service de celui qui l'opère.

Or voilà bien, du coup, ce que la réclame la plus ingénieuse sera toujours incapable de faire. Car comment « lancer » commercialement une sainte qui n'en soit pas une et qui cependant soit douée de la puissance thaumaturgique qui multiplie les miracles comme en se jouant, au point d'en faire, suivant sa propre et si jolie expression, une vraie « pluie de roses ? »

Assurément, tous les faits rapportés dans les volumes publiés sous ce titre, ne sont pas des miracles véritables et ils n'ont pas tous fait, non plus, l'objet d'enquêtes officielles. Par conséquent, un certain nombre demeurent discutables.

Mais il en est qui, soumis au contrôle de la critique la plus sévère, ont été reconnus par l'Eglise comme nettement miraculeux. Et ce n'est qu'après avoir officiellement établi la puissance thaumaturgique de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, que le Souverain Pontife l'a élevée aux honneurs des autels.

*
* *

Certains ont voulu chercher l'explication de la popularité de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dans la grâce de son visage et la beauté prenante de ses traits. Ils se sont même demandé si elle était bien aussi gracieuse en réalité que le donnent à penser ses images.

Il faut dire, à la vérité, que le portrait, par lequel on l'a le plus popularisée, n'est pas une photographie, c'est un dessin, mais dont on a fait comme une synthèse de ses différentes photographies. Car aucune de celles-ci ne donnait, assure-t-on, sa véritable ressemblance. Elle posait difficilement devant un appareil photographique et sa grande impressionnabilité provoquait presque toujours une légère déformation des traits. Mais au témoignage des personnes qui l'ont le plus connue, le portrait officiel dont nous parlons serait tout à fait ressemblant.

Ce qui est certain, c'est qu'il s'en dégage quelque chose de suave qui impressionne délicieusement, moins toutefois par la beauté matérielle des traits que par une sorte de rayonnement de l'âme cachée sous la fragile enveloppe. On sent, à le considérer, que la profondeur du regard, le calme du visage, la grâce du sourire et tout cet ensemble indéfinissable qui lui donne une expression véritablement céleste, ne vient pas de la chair, mais de l'esprit et de plus haut, de plus profond encore, de Dieu qui, vivant dans cette sainte, fait d'elle comme un ostensoir de son infinie douceur.

C'est la même impression qui se dégage des écrits de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Tout ce qui est sorti de sa plume et qu'on a publié est beau, de la même beauté que son visage. Son histoire, comme ses lettres, comme ses poésies, tout respire une égale simplicité. Et parce que tout y est simple, on sent que tout y est vrai et c'est ce caractère très marqué de sincérité qui, joint à la grâce du récit, gagne déjà et commande en quelque sorte la sympathie. Mais ce qui la conquiert invinciblement, c'est un je ne sais quoi qui, tout en venant d'elle, est quelque chose de supérieur à elle, une sorte de grâce rayonnante dont la provenance surnaturelle est manifeste pour quiconque l'a éprouvée et y a réfléchi.

Car autrement, comment expliquer que des personnes qui n'étaient en rien préparées à subir son influence et qui se tenaient même sur leurs gardes pour mieux s'en défendre, ayant ouvert l'*Histoire d'une Ame* ou l'*Appel aux petites Ames*, se soient senties tout à coup conquises à son amour et, pour un peu, nous dirions prises dans ses filets.

Elles avaient le sentiment que l'Ame merveilleuse dont elles venaient de faire la rencontre n'était plus et ne pouvait plus désormais être une étrangère pour elles, mais qu'à dater de ce jour, entrée à fond dans leur vie, elle y resterait pour les entraîner à sa suite dans sa « petite voie » de confiance et d'abandon

L'emprise de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur certaines âmes a atteint, nous l'avons dit, à des profondeurs extrêmes et il est difficile d'exprimer la

Cl. "Horizons de France"

Lisieux. Cathédrale Saint-Pierre. Vue prise du transept.

Cl. "Horizons de France"

LISIEUX. Cathédrale Saint-Pierre. Chapelle absidale de la Sainte Vierge.

douceur pénétrante de l'intimité qui en est résultée. Pour ces privilégiées, la petite sœur est devenue vraiment l'amie, la sœur d'âme et aussi la conseillère, le guide, le soutien invisible mais fidèle de tous les jours.

On dirait, en vérité, qu'elle nous prend comme elle a pris le Bon Dieu, par des caresses : « Je ne lui ai jamais donné que de l'amour, disait-elle, il me rendra de l'amour. »

Et c'est aussi de l'amour qu'elle nous donne pour s'assurer le nôtre. Et, certes, elle y réussit.

Nous ne pensons pas qu'il y ait au monde une sainte plus profondément ni plus universellement aimée. Et, quand on y réfléchit, c'est tout à fait extraordinaire. Car quel est donc celui qui songe à aimer des morts qui, vivants, lui furent inconnus ?

De cet amour qui lui est ainsi prodigué, l'aimable sainte avait eu le pressentiment, ou plutôt Dieu lui avait donné intérieurement l'assurance.

— Ah ! avait-elle confié un jour, sur la fin de sa vie, je le sens bien, tout le monde m'aimera !

Prédiction, on l'avouera, assez surprenante et qui n'est pas plus explicable humainement que sa réalisation. Il ne saurait d'ailleurs s'agir de suggestion chez ceux en qui elle s'est accomplie, car les transformations surnaturelles qui en ont été pour eux la conséquence, montrent à l'évidence que de tels fruits ne sauraient se former et encore moins mûrir sur l'arbre des illusions.

Il reste que Dieu, vivant en Thérèse, soit l'Auteur de ces étonnantes merveilles, et que ce soit Lui qui lui communique ce charme conquérant comme c'est Lui qui lui prête sa puissance thaumaturgique. Ainsi donc, qu'on la considère comme faiseuse de miracles et semeuse de roses ou comme petite Reine, conquérante des cœurs, la conclusion à laquelle on aboutit est la même, et cette conclusion, c'est que le doigt de Dieu est là. Nous sommes manifestement en présence d'un fait surnaturel.

Dès lors, pour tout esprit non prévenu, le « fait de Lisieux », aussi bien que le « fait de Lourdes », apparaît comme une révélation du monde invisible et une preuve en quelque sorte tangible de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Car, si Thérèse de l'Enfant-Jésus est morte tout entière, comment expliquer son action ?... Et si Dieu n'est pas avec elle, comment justifier sa puissance miraculeuse ? Il faudrait dire alors que depuis trente ans l'univers catholique est victime d'une des plus colossales illusions qu'on ait jamais vues.

La vérité, tout autre, est que dans ce XX^e^ siècle incrédule, tout livré au naturalisme et qui n'admet rien en dehors du champ restreint de l'expérience et

de la raison, Dieu a voulu mettre, sous les yeux de la multitude, certains faits extraordinaires où son action éclate et qui sont si patents et si considérables, qu'il faudrait presque fermer volontairement les yeux pour ne pas les voir.

Le « fait de Lisieux » est de ce nombre. Jamais, depuis longtemps du moins, et nulle part, sauf à Lourdes, Dieu n'a accumulé plus de surnaturel qu'autour de la mémoire et du nom de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. On dirait que, pour rendre plus probante la preuve qu'il l'a chargée de faire, il lui a ouvert comme un crédit illimité sur les trésors de sa Toute-Puissance pour y puiser à pleines mains et en user à son gré.

Mais pour qui sait que Dieu ne fait point de miracles inutiles, il reste à savoir pourquoi, à cette petite sainte, il a accordé, plus qu'à d'autres, le pouvoir de faire des miracles.

D'ordinaire, la puissance thaumaturgique est comme un sceau qu'Il met aux mains de ses envoyés pour les accréditer en cette qualité et authentiquer leur mission. Et c'est, en effet, parce qu'il a confié à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus une mission à remplir qu'il a voulu faire d'elle non seulement un miracle de vertu, mais un prodige de miracles.

C'est cette mission qu'il reste à faire connaître.

II. — MISSION D'AMOUR

Un jour, — c'était quelques semaines avant sa mort, — sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fit à quelques-unes de ses sœurs une confidence dont l'accent inspiré les frappa :

« Je sens, leur dit-elle, que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime... Je veux donner ma petite voie aux âmes. »

Et comme on lui demandait ce qu'elle entendait par cette « petite voie » :

« C'est, expliqua-t-elle, la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux indiquer aux âmes les moyens qui m'ont si bien réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses ! » Elle ajouta, comme pour donner à ses paroles l'autorité de sa propre expérience : « C'est comme cela que je l'ai pris et c'est pour cela que je serai si bien reçue. » (1)

(1) *Histoire d'une Ame*, chapitre XII.

Voilà donc, d'après ses propres dires, quelle est la mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Faire aimer le Bon Dieu ! » Mais le faire aimer « comme elle-même l'a aimé », de la même manière.

Or, pour l'aimer comme elle, il faut, c'est évident, le connaître comme elle. D'où une première partie de sa mission qui est « de faire connaître le Bon Dieu » et de le révéler en quelque sorte au monde, tel qu'elle l'a conçu.

A la vérité, il ne saurait s'agir d'une révélation nouvelle, ni d'une nouvelle manière de se figurer Dieu. La notion du vrai Dieu ne change pas. Elle peut s'altérer et, de fait, souvent elle s'altère : on en a la preuve dans les divagations du polythéisme. Cependant, au sein de l'Eglise que lui-même a établie pour conserver intact le dépôt des vérités éternelles, elle est et reste inaltérable.

Mais bien que Dieu soit, de sa nature, l'Etre simple par excellence, nos esprits bornés ne peuvent le concevoir que d'une manière, si l'on peut dire, fragmentaire, et en fonction de ses attributs divins de Puissance, de Grandeur, de Sagesse, de Justice, de Bonté, etc. Il en résulte que, suivant qu'on se laisse davantage impressionner par l'un ou par l'autre de ces attributs, Dieu peut se présenter à l'esprit tantôt sous des traits plutôt redoutables, et tantôt sous un aspect surtout aimable.

Le jansénisme, en dénaturant la Sainteté et la Justice de Dieu et en rejetant dans l'ombre sa Miséricorde, avait fait de lui à peu près exclusivement un justicier et un impitoyable vengeur du péché. Aussi, les âmes chrétiennes, saisies de crainte et prises de terreur, ne songeaient-elles plus qu'à fuir Celui qui ne semblait les attendre que pour les punir. Et même elles en étaient venues à croire qu'elles l'honoreraient mieux par la crainte que par l'amour, et en le fuyant par un respect exagéré plutôt qu'en venant à lui par filiale confiance.

Déjà, il est vrai, Dieu pris de pitié et désireux de rendre aux hommes ainsi trompés une juste idée de sa Bonté, avait décidé de leur ouvrir son Cœur, et la Vierge de Paray, sainte Marguerite-Marie, avait été choisie pour être la confidente et l'apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Les célèbres manifestations de Paray-le-Monial avaient été un grand appel, et combien éloquent ! de Dieu à la confiance et à l'amour des hommes. La touchante Apparition, avec son geste sublime, n'avait pas d'autre sens. Et c'était aussi celui de la célèbre parole : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! »

C'est également une révélation du Cœur divin qui est venu à l'Église par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Mais tandis que sainte Marguerite-Marie a montré au monde le Cœur de

chair du Christ, symbole de son amour immense et méconnu, sainte Thérèse lui a ouvert les profondeurs du Cœur de Dieu au sein même de l'adorable Trinité. La première, en manifestant les tendresses de l'amour méprisé de l'Homme-Dieu, appelait les âmes à la réparation. La seconde, en leur dévoilant les ineffables et paternelles tendresses du Dieu de Miséricorde, les a invitées à prodiguer à leur Père céleste des caresses d'enfant.

Le « Bon Dieu » ! voilà en effet le Dieu de Thérèse, le vrai Dieu d'ailleurs, le Dieu de l'Évangile.

Dieu Bon, Dieu Amour, qui ne fait des créatures que pour les rendre heureuses, qui ne crée des cœurs que pour les remplir de son Amour et les conduire ainsi à la Béatitude.

Dieu Amour, dont tous les gestes à l'égard de ses créatures ici-bas ne sont que des gestes d'amour, même lorsqu'il les éprouve, même lorsqu'il les châtie et qui — sœur Thérèse l'assure — ne leur envoie des croix qu'en détournant la tête et comme à regret, obligé pour se consoler de les faire souffrir, de considérer par avance dans le Ciel, la gloire qui leur reviendra de leurs souffrances.

Non seulement Dieu Bon, Dieu Charité, mais Dieu Père, nous adoptant pour ses fils, ayant pour nous des tendresses de père et attendant de nous des délicatesses d'enfant. Dieu plus père que tous les pères d'ici-bas et reculant bien au-delà des limites pourtant si vastes d'un cœur maternel, les bornes de sa bonté de Père.

Dieu Père et par conséquent facile à servir et à contenter, n'exigeant pas de ses enfants de grandes actions, mais seulement l'abandon entre ses bras et la reconnaissance, avec une application habituelle mais toute simple à lui faire plaisir et à réjouir son Cœur.

Ce Dieu, dans la pensée si encourageante de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, connaît bien le limon dont nous sommes pétris. C'est pourquoi rien ne l'étonne de nos faiblesses et de nos inconstances. Mais rien non plus ne le rebute de nos infidélités passagères. Toujours prêt à nous aider, Il l'est toujours aussi à nous relever et à nous pardonner.

Plus nous sommes petits et faibles à ses yeux et aux nôtres, plus Il nous prend en pitié et plus sa Bonté se penche, compatissante et douce, sur notre misère. Celle-ci, loin de le rebuter l'attire et la Miséricorde qui l'anime a un particulier plaisir à s'exercer sur notre néant pécheur.

Aussi nos offenses, même nombreuses, même énormes, ne doivent-elles point nous détourner de Lui. Elles sont, au contraire, si nous les regrettons, une raison de plus d'aller pleins de confiance et repentants, nous jeter dans ses bras.

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Cathédrale Saint-Pierre. Chapelle de la Vierge, l'autel.

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Façade de l'église Saint-Désir.

Écoutons-la plutôt :

« Ce n'est pas, écrit-elle, parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour. Ah! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. » (1)

Et elle voulait que l'on citât en exemple aux âmes, pour les encourager à ne pas avoir peur du Bon Dieu, une histoire qu'elle avait lue dans la *Vie des Pères du Désert*, celle d'une grande pécheresse dont les désordres avaient scandalisé une contrée entière, et qui, s'étant convertie, était morte presque aussitôt de l'excès même de son repentir plein d'amour, et, au même moment, un pieux solitaire avait vu son âme emportée par les anges dans le sein de Dieu.

Aussi la confiance de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en la bonté divine était-elle comme un irrésistible besoin pour son cœur. Et elle expliquait cela par une grâce spéciale qui lui avait été donnée de comprendre la Miséricorde de Dieu. Elle disait que cette Miséricorde lui étant échue en partage, c'était à travers ce miroir ineffable qu'elle contemplait les autres attributs divins. C'est pourquoi tous, la Justice elle-même et la Justice plus que les autres, lui apparaissaient rayonnants d'amour.

Or, ce Dieu miséricordieux autant que bon, est puissant et riche. Aussi aime-t-il à donner. Sa joie c'est de donner et de donner encore, toujours et à pleines mains, sans se lasser jamais, comme sa gloire c'est de donner sans cesse sans pouvoir s'épuiser. D'où cet axiome familier à notre Sainte « qu'on obtient du Bon Dieu tout autant qu'on espère. »

Ceci posé, il est facile de comprendre de quel amour sainte Thérèse a aimé le Bon Dieu et souhaite de le voir aimé. Elle l'a aimé comme un enfant aime son père.

« Je suis restée toujours toute petite, avouait-elle à la fin de sa vie, n'ayant pas d'autre occupation que de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les offrir au Bon Bieu pour son plaisir. »

C'est dire qu'elle a transposé sur le plan de la vie spirituelle, les manières d'agir des petits enfants à l'égard de leurs parents d'ici-bas.

(1) *Histoire d'une Ame*, chap. X.

Elle s'est donc faite petite enfant avec Dieu. De l'enfant, elle a tenu à conserver toute sa vie la simplicité ravissante, la délicatesse d'amour et la confiance spontanée, invincible.

Comme l'enfant attend tout de son père, ainsi elle a toujours attendu tout son secours de Dieu. Et de même que le tout petit s'abandonne sans souci et sans inquiétude entre les bras paternels, ainsi elle s'est livrée aux mains de Dieu, totalement et joyeusement, sans que jamais rien fût capable de troubler tant soit peu son repos et sa paix.

C'est là la «petite voie» d'enfance spirituelle qu'elle a pratiquée pour son compte et qu'elle a reçu mission de rappeler au monde à qui le Christ l'avait apprise jadis, mais qui, de plus en plus, l'oubliait.

Sa mission, on le voit, est une mission d'amour, et c'est à l'exercer qu'elle doit passer son ciel jusqu'à la fin du monde.

Ce n'est pas tout.

Dans la foule des âmes auxquelles elle doit réapprendre le saint amour de Dieu, il en est, plus spécialement marquées du signe de la divine Miséricorde, qui sont appelées, comme elle, à aimer Dieu d'un plus pur et plus ardent amour.

Il entre dans la mission de l'angélique Sainte de découvrir ces âmes privilégiées et de les enrôler à sa suite dans la Légion des « Petites Victimes de l'Amour Miséricordieux », ainsi qu'elle les appelle.

Ce sont des âmes qui, entièrement vouées à l'Amour divin, ne se contenteront pas de faire les œuvres que cet Amour réclame, mais qui consentiront à se livrer à lui et à toutes ses exigences, pour en être entièrement consumées et devenir ainsi des Victimes d'holocauste de l'Amour Miséricordieux.

Entraîner ces âmes généreuses à sa suite est en même temps que le rôle, le désir le plus ardent de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'espoir de cet Amour à allumer dans les cœurs la faisait doucement tressaillir à l'approche de la mort. Car le Ciel l'attirait surtout par la certitude que Dieu lui donnait que de là-haut, plus efficacement encore que sur la terre, elle pourrait travailler à le faire aimer. Et elle résumait tous ses désirs et toutes ses espérances célestes dans ces trois mots : « Aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour. »

Ce sont ces ardents désirs qui lui ont inspiré l'apostrophe célèbre ou, pour mieux dire, l'ardente prière sur laquelle s'achève l'*Histoire de son Ame :*

« O Jésus, que ne puis-je dire à toutes les « petites âmes », ta condescendance ineffable! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie!

« Mais pourquoi ces désirs de communiquer tes secrets d'amour, ô mon Bien-Aimé? N'est-ce pas toi seul qui me les as enseignés, et ne peux-tu pas les révéler à d'autres? Oui, je le sais et je te conjure de le faire : je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes, je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes, dignes de ton Amour!!!... »

*
* *

En dehors de sa mission d'amour qui est sa mission principale, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pourrait encore donner à notre siècle plus d'une leçon opportune.

La vie trépidante est l'une des caractéristiques de notre époque. On estime plus que tout l'action et c'est à son intensité que l'on juge désormais de la valeur d'une existence humaine. Mais l'activité, à force d'être empressée, court le risque de n'être plus que de l'agitation, et l'agitation, on le sait, ne produit rien de solide, ni de profond.

D'un autre côté, chez le plus grand nombre, le tracas des affaires qu'il faut sans cesse développer si l'on veut y réussir, absorbe toutes les énergies. Et l'on ne trouve plus ou presque plus de temps pour réfléchir, rentrer en soi-même, vivre avec ses pensées, ou mieux encore, vivre avec Dieu, dans le secret de son cœur. Il en résulte, sous l'apparence d'une extraordinaire fécondité d'œuvres, une lamentable pauvreté de résultats dans le domaine moral et spirituel.

C'est au-dessus de ces existences trépidantes et de toute cette agitation que se dresse, douce et calme, reposée et apaisante, la silhouette de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette enfant n'a pas connu le mal de son siècle ou elle a su s'en défendre. Fort bien douée, à ce qu'il semble, pour réussir dans les œuvres, à la vie active pour laquelle on l'aurait dite faite, elle a préféré la vie contemplative. Fortement attirée vers les missions étrangères où son besoin de se dévouer aurait pu se satisfaire librement, elle a délibérément opté pour une existence de recluse au fond d'un Carmel.

Une fois là, sans rien omettre de ce qu'elle devait à la charité fraternelle, elle s'est toute concentrée dans le cœur à cœur avec Dieu.

Cette silencieuse, qui jamais ne se serait permis une parole inutile en temps de silence, qui a encore moins écrit qu'elle n'a parlé, a plus fait, par son silence et son apparente inaction, que mille autres par leur activité débordante. Car au peu qu'elle a écrit ou dit, Dieu a attaché des grâces si puissantes, qu'une seule

de ses paroles, répétée aujourd'hui à trente ans de distance, suffit à porter dans une foule d'âmes lumière et chaleur.

En renonçant aux œuvres extérieures, elle semblait vouer sa vie à la stérilité et se réduire à l'impuissance. Mais au contraire, ce faisant, elle est devenue, — le terme n'est pas exagéré — une des puissances du monde. Tant il est vrai, que Dieu seul demeure le principe de toute opération féconde et, que l'on produit beaucoup plus de travail utile en faisant peu avec Lui qu'en entreprenant beaucoup sans Lui.

Ce n'est pas tout.

Dans notre société éprise d'orgueil, chacun rempli du sentiment de sa propre excellence, ne pense qu'à s'élever et souvent très au-dessus de sa condition et de ses moyens.

Avant tout, on veut paraître, on veut briller. Ou encore on ne peut supporter les supériorités même voulues par la nature et l'on se révolte contre elles. On s'imagine qu'à secouer tous les jougs que représentent les autorités légitimes, on trouvera la liberté, et l'on oublie que l'amour déréglé de la liberté a forgé plus de chaînes qu'il n'en a brisé.

A ce point de vue encore, la petite sœur Thérèse a vécu en marge, ou, pour mieux dire, en contradiction de son siècle, elle qui n'a jamais cherché qu'à s'humilier et à se soumettre.

S'abaisser à ses propres yeux et aux yeux d'autrui, obéir jusque dans les plus petits détails à sa règle et à ses supérieurs, non par contrainte, mais par amour, s'abaisser toujours davantage et obéir, s'il se pouvait, toujours plus parfaitement, fut l'attrait surnaturel constant qu'elle suivit jusqu'à sa mort, sans défaillance.

Mais au terme de ses abaissements volontaires, elle a, comme le Christ, trouvé la gloire. Parce qu'elle s'était mise délibérément au dernier rang et qu'elle avait voulu se faire petite entre les plus petites, elle est devenue grande parmi les plus grandes. La terre et le ciel se sont entendus pour la couronner de gloire. Et sa gloire ne lui sera jamais ôtée.

Ainsi elle a condamné l'orgueil de son siècle.

Elle l'a fait d'une autre manière encore, par la pratique constante d'une autre vertu qui est la simplicité.

A une époque où l'on dit, non sans raison, qu'il n'y a plus « d'enfants », tellement l'on y est précoce dans la science du mal, où les qualités de l'enfance,

Cl. "Horizons de France"

LISIEUX. Intérieur de l'église Saint-Désir.

Cl. Office Central, Lisieux.

UNE VUE DES ATELIERS SAINT-JOSEPH DE LISIEUX. Fabrication des statues officielles de la Sainte.

la candeur, la confiance ingénue, la droiture et la simplicité sont si peu prisées et deviennent si rares, elle a fait refleurir et a remis en honneur ces charmantes vertus.

Et, grâce à cette simplicité si dédaignée, elle a découvert comme d'instinct le sentier raccourci et une sorte de « petite voie nouvelle, bien droite » pour s'élever dans le minimum de temps et avec le minimum de peine à la double perfection de l'amour et du bonheur.

Alors que d'autres qui se disent savants et qui ne sont que compliqués, au lieu de chercher Dieu à la lumière du bon sens et de la foi, s'égaraient dans leurs pensées et en venaient, après des années d'efforts stériles, à douter même de Lui, elle, suivant l'inspiration de son cœur, dans la droiture et la simplicité de son âme, a couru vers Dieu comme l'enfant vers son père. Elle l'a trouvé sans peine. Et les autres tâtonnaient encore hors de la voie que, joyeusement installée dans ses bras divins, elle se faisait porter tranquillement par Lui, suivant ses propres expressions, jusqu'aux plus hautes cimes de l'éternel Amour.

*
* *

Maintenant dans sa châsse, elle repose.

De sa main gauche appuyée sur sa poitrine, elle presse son crucifix contre son cœur.

Dans sa main droite, elle tient la rose d'or bénite par le Pape.

Elle sourit et semble dormir.

De chaque côté de la châsse et en dehors, deux anges d'une blancheur de neige, l'un assis, l'autre debout, offrent à la méditation des visiteurs des sentences favorites de la vie d'enfance spirituelle.

L'une rappelle que c'est aux tout petits que le Seigneur donne la sagesse; l'autre, que la condition posée par le Christ pour entrer au Ciel, c'est de se faire semblable aux petits enfants.

Une inscription qui court tout le long de la châsse, applique à la sainte ces paroles que la liturgie chrétienne aime à mettre sur les lèvres de la Vierge Marie : « C'est parce que j'étais toute petite que j'ai plu au Très-Haut. »

En avant, une enfant qui symbolise évidemment l'âme engagée dans la « petite voie » d'enfance, semble chanter sur une harpe le cantique de l'Amour divin, pendant que de sa main droite demeurée libre, elle jette une rose de plus sur une croix d'or étendue devant elle et qui en est déjà en partie recouverte.

Au fond de la chapelle, un peu au-dessus de la châsse, à la naissance du

vitrail du milieu, la statue miraculeuse de la Vierge du sourire, les bras étendus, regarde et semble sourire encore.

Toute la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est là, représentée dans une puissante et glorieuse synthèse, toute sa vie passée et toute sa vie présente, ce qu'elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle sera toujours, une aimable enfant, mais héroïque et forte, qui, après avoir vécu d'amour, est morte d'amour et maintenant revit au Ciel pour jeter à la terre ses roses d'amour.

Le visiteur qui, devant ce spectacle, voudra bien réfléchir, s'il a le cœur droit et s'il cherche loyalement la vérité, surtout s'il demande la lumière et s'il prie, comprendra qu'il y a au monde quelque chose de plus grand que la grandeur humaine, de plus fort que la force, de plus doux que la douceur : c'est l'Amour..., l'Amour dont l'*Imitation de Jésus-Christ* assure qu'il n'y a au monde « rien de plus fort de plus suave ni de meilleur, parce que l'Amour vient de Dieu et qu'i ne peut se reposer qu'en Dieu après avoir dépassé toute créature. »

Il reconnaîtra aussi que la petite sainte de Lisieux a eu raison et que son instinct ne l'avait point trompée, lorsqu'un pressentiment secret, écho de son désir le plus ardent, lui faisait dire : « Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... Ainsi je serai Tout... »

LISIEUX

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. La légende de saint Ursin. Tableau. Église Saint-Jacques.

LISIEUX

I. - Ère gallo-romaine.

La configuration du sol de la région lexovienne se prête tout à fait à la formation de sociétés nombreuses et rapprochées. Les petites vallées, parallèles entre elles, couronnées de croupes boisées, étaient le siège d'un petit État. Sous la domination romaine, la vallée de la Touques était occupée par les Lexovii ayant pour voisins, au nord-est, les Calètes, cantonnés dans le pays de Caux ; au sud-est, les Aulerci-Eburovices, ayant pour capitale Evreux ; à l'ouest, les Viducasses, dans la plaine de Caen ; au nord, ils allaient jusqu'à la mer.

Le tracé des frontières de ces diverses populations est encore incertain ; toutefois, essayant de préciser les limites de la civitas Lexoviorum, on voit qu'ils occupaient les deux rives de la Touques, dans le pays d'Auge et le Lieuvin. César et Strabon signalent le trafic par eau des marchandises, qui, suivant le cours de la Seine jusqu'à son embouchure, passaient entre le pays des Lexoviens et celui des Calètes.

Les Lexovii occupent une place assez importante parmi les peuplades gauloises de la Basse-Normandie. Leurs relations économiques avec leurs voisins sont attestées par leurs monnaies, dont on a retrouvé des exemplaires dans la province, dans le pays de Caux et jusque dans le bassin parisien. On sait qu'ils possédaient des troupes nombreuses et qu'en 53 avant J.-C. ils prirent parti contre l'envahisseur. Le lieutenant de César, Titurius Sabinus, passant par leur pays pour aller réprimer un soulèvement dans le Cotentin, trouva

fermées les portes de leur cité dont ils avaient égorgé les chefs qui voulaient accepter la domination romaine, alors que la population désirait, au contraire, rejoindre Viridorix, le chef des Unelli du Cotentin, pour organiser la résistance. On retrouve encore les Lexoviens à Alésia, où ils fournirent 3.000 hommes à Vercingétorix ; c'est à peu près tout ce que l'on sait de leur histoire.

L'emplacement de la capitale, Noviomagus Lexoviorum, a soulevé bien des polémiques. S'appuyant sur des découvertes archéologiques, les uns l'ont placé au Castelier ; les autres, route du Pré d'Auge ou dans la vallée, à l'endroit même du Lisieux actuel. Le Castelier, où l'on a découvert les ruines d'un vaste oppidum, a très bien pu servir de refuge aux Lexovii de la période gauloise et être abandonné à la période romaine. La ville gallo-romaine se serait alors reportée sur un point plus proche de la vallée, en face de la ville moderne, aux lieux dits actuellement le Champ Loquet, la Couture aux enfants, Fenèbres et les Tourettes.

En 1770, l'ingénieur Hubert, chargé de travaux d'empierrement de la grande route nationale, faisant faire des travaux d'excavation dans le champ des Tourettes, découvrit de nombreuses ruines dont il ne soupçonna pas tout d'abord l'importance. Le fait ne fut d'ailleurs connu que bien longtemps après, par les communications de Mongez à l'Institut, en 1805. On a prétendu que Hubert, qui se retira de l'administration en 1792, n'eut jamais connaissance de l'intérêt de sa découverte : c'est faux. La Bibliothèque de Lisieux possède le texte manuscrit du mémoire de Mongez, accompagné d'une lettre d'envoi datée du 23 Décembre 1815. Or, à ce mémoire est joint un curieux plan colorié, dessiné par Hubert en 1770, plan dont Louis Du Bois eut certainement connaissance, bien qu'il dise avoir fait rechercher vainement, dans les papiers de l'ingénieur, des notes ou des plans relatifs à ses travaux sur la route du Pré d'Auge.

Il est assez difficile de se faire une juste idée de l'importance de ce groupement par le seul examen de ce plan et, d'autre part, les découvertes archéologiques connues, faites à cet endroit, se réduisent à peu de chose. Suivant l'opinion de quelques savants, cette ville aurait été abandonnée au IV^e^ siècle de notre ère, après l'invasion, date à laquelle Noviomagus abandonna la hauteur pour descendre définitivement dans la vallée et se rapprocher de la croisée des chemins. Le même problème archéologique s'est posé à Évreux, quand il s'est agi de déterminer l'emplacement de la ville romaine de Mediolanum Aulercorum. D'aucuns la situaient au Vieil-Évreux, où des découvertes importantes furent faites à partir de 1801 ; d'autres, au contraire, la plaçaient au même endroit que la ville actuelle, au bord de l'Iton.

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. La Maison du Pharmacien.

L'origine romaine de Lisieux n'est pas douteuse. Le bloc de maçonnerie situé à droite du portail de la cathédrale, les nombreuses substructions, entrevues au cours de fouilles, permettent d'affirmer que ce monument est lui-même construit sur des ruines antiques. Dans les restes, encore subsistants, de l'ancienne muraille de la ville, notamment derrière Saint-Jacques, on retrouve ces gros blocs, débris de monuments antiques, alternant avec des pierres de petit appareil et des cordons de briques plates, bien connues des archéologues.

Les découvertes faites dans la vallée, au Grand Jardin où, pendant plus de dix ans, Augustin de Laporte explora la nécropole gallo-romaine, située en bordure des voies antiques, sont beaucoup plus intéressantes. Plus de 800 vases intacts, 2.000 brisés, contenant des cendres et des débris humains, des statuettes de terre cuite : déesses-mères, Vénus anadyomènes ; des jouets d'enfant, sangliers, canards, coqs, lièvres, des bijoux, des lampes, de la verrerie, formant une merveilleuse collection, dont le musée de Lisieux possède une bonne part, le reste se trouvant au musée de Lille. Si les nécropoles lexoviennes n'ont fourni qu'une seule inscription, conservée aujourd'hui à Caen, dans le musée de la Société des Antiquaires de Normandie, la poterie et la verrerie y sont richement représentées. En plus d'un nombre considérable d'ollas et de cruchons en terre du pays, ce qui prouve la haute antiquité de l'art de terre dans notre région, on a recueilli de charmants vases en terre sigillée, des coupes en terre rouge agrémentées de feuilles d'eau. Un de ces vases en particulier offre ceci de très curieux, c'est qu'il a été trouvé brisé et réparé avec des attaches rappelant tout à fait celles dont font encore usage de nos jours nos fameux réparateurs de faïence et de porcelaine. Un grand nombre de ces vases portent l'estampille des grands fabricants du centre de la Gaule ; le docteur Doranlo a récemment publié le catalogue des poteries sigillées du musée de Lisieux. J. Déchelette a reconnu l'existence d'un atelier céramique chez les Lexovii ; l'importance des gisements de terre à potier aux environs de Lisieux, la grande quantité de pièces retrouvées, autorisent cette assertion.

La verrerie est représentée par de charmantes petites bouteilles aux reflets nacrés, de petites fioles à parfums d'une facture très élégante et très allongée, de vases irisés, une petite tête très intéressante, objet d'une communication aux Antiquaires de France, des barillets et des bouteilles carrées d'une jolie couleur verte. Sur deux exemplaires, on a relevé les noms de Frontinus et d'Asiaticus, les deux grands verriers de Beauvais et de Cologne.

Les découvertes faites sur le sol même de la ville moderne, sont moins nombreuses, mais non moins concluantes. Murs, colonnes, chapiteaux

antiques ; petits objets gallo-romains en bronze, poteries sigillées, boucles, fibules dont le musée a recueilli et conserve de très curieux spécimens.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans le sol même de la ville, des œuvres d'art de premier ordre ; la capitale des Lexovii était surtout un centre d'échange et de trafic dans un pays de culture où la population rurale et urbaine vivait de son travail.

Ce qu'il importe de dégager, c'est la présence de trois villes successives au centre de voies de communication importantes, modifiées par les événements et les transformations politiques du pays.

II. - Le Christianisme. - La Cathédrale romane et la Cathédrale gothique.

L'introduction du christianisme à Lisieux remonte peut-être à l'époque du transfert de la ville romaine dans la vallée de la Touques, au confluent de celle de l'Orbiquet. Le Catalogue des Évêques, dressé d'une manière imparfaite et confuse, a été, de la part de M. l'abbé Simon, l'objet de recherches critiques, aboutissant à une chronologie plus rationnelle. Le premier connu, Theudobaudis, appartient à la première moitié du VI^e^ siècle ; sa présence est constatée dans plusieurs assemblées ou conciles, mais on ne sait rien de son administration.

Les annalistes, et, en particulier, l'historien de Lisieux, Louis Du Bois, ont rapporté, pour ces époques lointaines, une suite de faits chronologiques, mélange d'histoire générale et d'histoire locale, faits dont il ne se dégage rien ou à peu près, permettant de se faire une idée de l'importance de la ville.

Il nous faut parvenir jusqu'au premier quart du XI^e^ siècle pour trouver, dans la personne de l'évêque Herbert (1022-1049) une première manifestation d'art dans notre ville, la construction de la cathédrale romane que son successeur, Hugues d'Eu (1050-1077) devait terminer et consacrer en 1055. Le chroniqueur Robert de Torigni rapporte qu'une partie de l'enceinte de la ville fut démolie par Herbert pour en faire servir les matériaux à la construction de cette église. Ce fut à l'occasion de la dédicace de cette cathédrale que se déroula un événement capital, occupant une grande place dans les annales de la cité.

Un mal terrible, la peste noire, s'abattit sur la ville, y causant de grands ravages. Les chanoines de Lisieux ayant obtenu les reliques de saint Ursin, archevêque de Bourges, la cité fut miraculeusement délivrée du fléau, par l'intermédiaire du saint, devenu, dans la suite, le patron de Lisieux. Un curieux tableau, aujourd'hui conservé dans l'église Saint-Jacques, rappelle le souvenir de ce fait.

Il subsiste encore, dans la cathédrale actuelle, des restes de cette vénérable basilique romane. Les archéologues s'accordent à reconnaître comme lui appartenant les piles massives du narthex encadrées par des travaux postérieurs. D'autre part, on remarque dans le couchis de la voûte hélicoïdale de l'escalier du croisillon nord du transept de la cathédrale, des fragments ornés d'un cordon brisé qui peuvent remonter à la première moitié du XII^e^ siècle. En 1869, on a retrouvé des fragments d'une mosaïque grossière et, plus récemment, des fragments de l'ancien dallage.

Nous ne savons pas quel pouvait être l'aspect ni l'importance de cette cathédrale. Toutefois, il est permis de déduire d'un texte d'Orderic Vital, rapportant que la foudre tomba sur la tour en 1077, que cette église était dotée d'un clocher central, ce qui était fréquent dans les églises normandes du XI^e^ siècle.

Lors de l'envahissement de la Normandie par Geoffroi le Bel, comte d'Anjou, en 1136, Lisieux eut à subir un siège et fut victime d'un incendie d'une telle intensité que les troupes du comte d'Anjou ne purent s'approcher des murs de la ville. L'église en eut à souffrir, mais ne fut pas détruite. En effet, Robert de Torigni, parlant de l'évêque Jean I^er^ (1107-1141) qui fut un évêque bâtisseur, ne cite simplement que la reconstruction de la muraille détruite par son prédécesseur et les nombreux édifices dont il enrichit son palais épiscopal. Si la cathédrale avait été entièrement détruite, le savant abbé du Mont n'eût pas manqué de le mentionner. Ceci explique le texte d'une lettre de l'évêque Arnoul (1141-1181) écrite au pape Célestin III en 1143, dans laquelle il lui déclare qu'il serait allé à Rome s'il n'était, entre autres affaires, grandement occupé à relever de leurs ruines la cathédrale et son palais épiscopal.

*
* *

La construction de la cathédrale actuelle est l'œuvre d'Arnoul, un prélat qui fait bonne figure parmi les évêques du XII^e^ siècle. Ami du roi Louis VII, conseiller du roi d'Angleterre duc de Normandie, théologien, homme politique, il désira, parmi tous les objets qui exerçaient son activité, rebâtir une plus belle cathédrale.

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Vieilles maisons de bois rue de la Paix.

Cl. "Horizons de France".

L sieux. Vieilles maisons de bois.

Ch. Vasseur, Louis Régnier, le chanoine Porée, Georges Huard, Louis Serbat et le chanoine Hardy, se sont efforcés tour à tour à déterminer exactement l'âge de cette cathédrale. De ces diverses études, basées sur une interprétation très serrée des rares textes narratifs et des lettres d'Arnoul, il ressort : dans sa partie française, la cathédrale Saint-Pierre date au plus tôt du dernier tiers du XII^e^ siècle, précédant Chartres, suivant Noyon et Sens. Il est probable que les parties hautes du chœur étaient terminées en 1218. Il est certain qu'en 1233, le chevet et les chapelles espacées existaient. La tour centrale a suivi de près l'achèvement du chœur. La tour nord a précédé les sculptures des portails de la façade occidentale. Le cours du XIV^e^ siècle vit s'élever les chapelles de la nef entre les contreforts. Les six chapelles du collatéral nord existaient avant 1390, car nous savons que le 17 Janvier de cette année, Roger de Jumièges reçut la somme de 67 livres tournois, pour les vitraux de ces chapelles « devers le manoir Monsieur », lisons-nous dans le registre de Guillaume Guérart, tabellion de l'évêque. La chapelle de la Vierge, reconstruite sous l'épiscopat de Pierre Cauchon, était achevée en 1444, un acte du 22 Juillet indiquant les abornements d'un immeuble, cite « les murs de la closture de la chapelle Nostre-Dame, de nouvel édifiée ».

Ainsi que l'a remarqué Louis Serbat, la cathédrale de Lisieux est, dans

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Église Saint-Désir. L'abside.

toutes ses parties du XII^e^ siècle, beaucoup plus française que normande. Nous savons, en effet, qu'antérieurement à 1182, Arnoul avait eu recours aux constructeurs de la région parisienne pour faire édifier des bâtiments à l'abbaye de Saint-Victor. Il n'y a rien de surprenant qu'Arnoul se soit adressé à ces maîtres d'œuvre pour élever une cathédrale française en terre normande; de 1175 à 1178, Guillaume de Sens reconstruisit le chœur de la cathédrale de Cantorbéry.

Si l'histoire n'a pas conservé dans ses annales le nom du maître d'œuvre auquel nous devons la cathédrale de Lisieux, il savait qu'il travaillait pour Dieu, et qu'en échange de ces gracieuses guirlandes de fleurs, de ces ciselures délicates, les Séraphins déposeraient un jour sur sa tête une couronne plus brillante que le diadème d'or et de pierreries resplendissant sur le front des rois.

Le chanoine Hardy a fort bien défini l'aspect et l'expression de la cathédrale Saint-Pierre, qu'il connaît mieux que personne : « Ni timide, ni hésitant, le « style de la cathédrale de Lisieux n'a pas toutefois les raffinements d'élégance, « l'allègement aérien, l'heureux mélange de logique et d'audace du gothique plus « épanoui du XIII^e^ siècle. Contenue, nullement préoccupée du détail, ne cédant « jamais aux sollicitations dangereuses du pittoresque, l'architecture de Lisieux « ne se permet aucune outrance, aucune hardiesse d'expression. Elle respire « l'effort et non la joie de vivre. Il ne se peut rien de plus calme et de plus grave

« que la nef. Pour qui l'a examinée de près, elle manque cependant de largeur; « ses supports sont robustes comme des tours, ses doubleaux offrent une épais- « seur relativement considérable, son triforium a l'aspect mystérieux d'une « tribune. Au lieu de ces verrières qui éblouissent le regard, le maître d'œuvre « n'a percé que des fenêtres d'assez médiocre largeur, nulle part il n'a utilisé « cette jolie trouvaille de l'art national : la rose, si répandue dans les églises de « la région parisienne. »

La cathédrale Saint-Pierre de Lisieux n'est pas seulement un joyau d'architecture, une floraison de pierre épanouie au soleil, une manifestation d'art envers Dieu, une merveilleuse synthèse de l'art ogival, cet art si français qui fleurit sur notre sol du XII^e^ au XV^e^ siècle; elle est la maison séculaire du peuple chrétien travaillant dans l'usine au fier panache de fumée qui s'élève de la vallée de la Touques; l'aïeule vénérable de nos maisons et de nos ateliers; le témoin de l'activité toujours croissante de notre cité industrieuse.

Unissant dans un même sentiment, le présent, le passé et l'avenir, Saint-Pierre de Lisieux demeure toujours le vivant symbole de la foi, de l'espérance et de la charité, ces trois flambeaux du christianisme qui ont illuminé le monde et suscité tant de merveilles!

III. - Les Évêques et le Chapitre.

Le personnage entre les mains duquel les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, se trouvaient réunis, ne pouvait manquer d'exercer une certaine influence sur les destinées de la ville, aussi Lisieux, sans ses évêques, occuperait dans l'histoire une bien petite place. Ces prélats, indépendamment de leurs fonctions spirituelles, administraient aussi, comme seigneurs temporels, la ville et la banlieue, siège de leur comté. Ils nommaient le capitaine gouverneur de la ville et en faisaient fermer les portes par leurs hommes d'armes, y exerçaient la haute, moyenne et basse justice par leurs sénéchaux ou baillis vicomtaux; donnaient des statuts aux corporations des métiers dont ils règlementaient les maîtrises et les jurandes ; donnaient des chartes communales aux habitants. En sa qualité de seigneur temporel, l'évêque, comte de Lisieux, était encore baron de Touques, Bonneville-la-Louvet, Gacé, Glos, Courtonne, Thiberville, Canapville et Nonant près Bayeux. On dit même qu'il avait, lors des invasions

anglaises, habité un château, aujourd'hui détruit, sur le territoire de Saint-Germain-la-Campagne, probablement situé à un endroit appelé « Le Petit Lisieux », où M. Eugène L'Hommet a trouvé de gros cailloux provenant de substructions, des tuiles, des briques et de la poterie indiquant l'emplacement d'une résidence importante.

Tous, à des degrés très différents, ont concouru à l'extension et à la prospérité de Lisieux. Si la chronologie des 57 évêques est encore entourée de mystérieuses ténèbres à son origine, on peut la suivre sûrement à partir du XI^e^ siècle. En dehors des prélats bâtisseurs, il convient de citer : Raoul de Varneville (1182-1192), chancelier du roi d'Angleterre, trésorier d'York et archidiacre de Rouen, lors de son élévation à l'épiscopat ; Jean de Dormans (1358-1360) chancelier de Normandie, puis évêque de Beauvais et décoré de la pourpre romaine par le pape Urbain V, en 1368 ; le sage et très savant Nicole Oresme (1378-1382) précepteur du fils aîné du roi Jean, Charles V, et grand maître du collège de Navarre, auteur d'une théorie de la monnaie et de nombreux ouvrages, la plupart inédits, témoignant beaucoup de vivacité d'esprit et de science théologique. Pierre Cauchon (1432-1442) tristement célèbre pour avoir participé à la condamnation de Jeanne d'Arc, fit cependant construire la chapelle Notre-Dame, que certains historiens regardent comme témoignage de son prétendu repentir. Pasquier de Vaux (1443-1447), chancelier du roi d'Angleterre. Thomas Basin (1447-1474), originaire de Caudebec, est, après Arnoul, la figure la plus intéressante de l'épiscopat lexovien. La ville n'eut qu'à se louer de son administration et de son libéralisme vis-à-vis de la commune. Il est l'auteur d'une *Histoire de Charles VII et de Louis XI*, du plus haut intérêt ; le texte en a été publié par les soins de la Société de l'Histoire de France, par J. Quicherat, qui a restitué cet ouvrage à son véritable auteur, ayant été pendant longtemps attribué à Amelgard, prêtre de Liége.

L'église de Lisieux fut plusieurs fois honorée de la pourpre cardinalice. Le premier revêtu de cet honneur fut Branda de Castiglione (1420-1424), d'origine milanaise, l'un des plus grands jurisconsultes de son siècle, promu au cardinalat le 6 Juin 1411. Jean le Veneur (1505-1539), fils de Philippe, baron de Tillières et de Marie Blosset, sœur de l'évêque Blosset de Carouges (1482-1505) fut nommé grand aumônier de France en 1526. Ce fut lui qui couronna, à Saint-Denis, la reine Eléonore, seconde épouse de François I^er^. Il fut créé cardinal de Saint-Barthélemi-en-l'Ile en 1533 et se démit de son évêché en faveur de son cousin Jacques d'Annebaut, en 1539. Son inscription obituaire est conservée au musée de Lisieux ; elle est gravée sur une plaque de cuivre ayant servi précédemment

à celle d'un chanoine du xv^e^ siècle, Guillaume de Grainville. Jacques d'Annebaut fut honoré de la pourpre romaine par le pape Paul III, le 19 Décembre 1544. Anne d'Escars de Givry (1585-1598), l'un des commissaires généraux du tribunal de l'Inquisition, promu cardinal le 5 Juin 1596 et qui faillit succéder, en 1605, à Clément VIII sur la Chaire de saint Pierre.

*
* *

Les plus anciens chanoines étaient au nombre de onze et portaient le titre de barons. Le chapitre se composait du haut-doyen, de huit dignitaires choisis dans la compagnie : le grand chantre, le trésorier, le chevecier, l'écolâtre et les quatre archidiacres, et trente-huit chanoines.

Le haut-doyen portait en hiver un vêtement noir doublé de violet. En été, ce vêtement était rouge. A toutes les grandes fêtes de l'année, au nombre de 19, il portait la soutane violette et assistait au chœur revêtu d'une chape brodée d'or. En cas d'absence de l'évêque, il pouvait officier aux fêtes pontificales, mais seulement après en avoir demandé l'autorisation au chapitre.

Il y avait en outre ce que l'on appelait le petit chœur, comprenant les vicaires, les chapelains, les officiers douze livres et semi douze livres ou choristes, la maîtrise et les clercs sacristains. Ajoutez à cela deux appariteurs et un organiste ou maître de musique, et il vous sera facile d'évoquer la somptuosité des offices dans notre cathédrale.

Dignitaires et officiers habitaient des manoirs séparés, répartis aux abords du Friche aux Chanoines et dans l'allée de l'Image. Leurs revenus étaient en rapport avec leurs offices, et il serait trop long de parler des prébendes et des distributions, en argent et en nature, dont ils étaient gratifiés.

Leur vie s'écoulait, partagée entre les exercices multiples de la liturgie et l'acquit des fondations pieuses devenues si nombreuses au xviii^e^ siècle, qu'il était impossible de les acquitter toutes, aussi l'autorité épiscopale se vit-elle dans l'obligation de les réduire.

IV. - Lisieux au moyen âge.

L'histoire forme le cadre général dans lequel a évolué l'habitation. Les vicissitudes subies par la cité, le développement et la transformation des institutions, les agitations intérieures ont agi, dans une mesure plus ou moins grande, sur le milieu urbain. On a vu que les débris trouvés dans l'intérieur

de la ville révèlent l'introduction de la civilisation romaine et l'importance de leur technique.

A cette ère de prospérité succède une ère de décadence. Vers le IVe siècle, des incursions de bandes germaniques désolent le pays. La ville, pour s'assurer une protection, restreint son périmètre et son enceinte. A l'époque des invasions, les barbares promènent partout l'incendie, nous en avons la preuve dans les objets ramenés au cours de fouilles : cendres, bois carbonisés, débris calcinés. La dissolution de la civilisation romaine provoque une transformation qui se fait sentir dans les constructions de la cité. Du Ve au VIIIe siècle, ce ne sont que luttes et désordres, s'atténuant dans le siècle suivant, pour se rétablir enfin à l'époque de Charlemagne. Mais bientôt, ce sont les pirates scandinaves, apparus pour la première fois en 820, qui sèment partout le pillage et la destruction. Si l'invasion normande eut une grande portée, le pays ne changea pas de race, mais la population changea de maîtres, simple résultat d'ordre politique.

Le cadre dont je dispose ne me permet pas de suivre l'évolution de la ville à travers les âges ; je me contenterai donc d'esquisser un tableau de Lisieux au XVe siècle, d'après une source authentique, le Cartulaire de Thomas Basin.

Resserrée dans son enceinte chaînée de tours, percée de quatre portes, la cité du moyen âge offrait à peu près le même aspect que le Lisieux actuel compris dans sa ceinture de boulevards. Le bâtiment le plus important était la cathédrale avec ses dépendances, cloître, salle capitulaire et palais épiscopal. Non loin de là, s'élevait l'église Saint-Germain, entourée de son cimetière, sur la place Thiers actuelle. En bordure de la rue du Bouteillier, dont l'origine remonte au XIIIe siècle, se trouvait le Friche aux Chanoines, entièrement garni de maisons canoniales.

Le siège de la juridiction ecclésiastique était rue Cadoc, aujourd'hui rue au Char, non loin de la Grande-Rue. C'était le manoir official, dont il subsiste de notables restes derrière les maisons de la Grande-Rue, près de l'Hôtel de ville.

La cour temporelle, nommée plus communément la « Cohue », était située à droite d'un passage dit, la « Venelle de la Ronce », servant d'accès à une propriété assez importante, appelée le « Manoir de la Ronce », près la cathédrale et le cimetière Saint-Pierre. Son emplacement correspond à peu près à celui de la maison formant aujourd'hui l'encoignure de la rue et de la place. L'ancienne venelle, convertie en passage, s'appelle encore l'Allée de la Ronce.

Les maisons comprises entre le bâtiment de la « Cohue » et les fortifications

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Le Musée. Salle de peinture.

du manoir épiscopal, étaient pourvues de porches ; elles avaient leurs façades à l'ouest, du côté de la place où existait, ce que l'on appelait, au xv^e^ siècle, la « saillie monseigneur », c'est-à-dire l'entrée principale ou la sortie de ce manoir. Ces anciennes maisons possédaient des avant-soliers ou porches, soutenus par de massifs poteaux, appelés ordinairements « pôts ». L'un d'eux, le « pôt de Falaise », rue Pont-Mortain, était célèbre par les réunions qui s'y tenaient.

La muraille d'enceinte était à une faible distance de la cathédrale, du côté sud. Lorsque, vers le xiv^e^ siècle, cette muraille fut établie, lorsque surtout on creusa les fossés qui en défendaient l'accès, on compromit gravement la solidité de l'édifice, ce qui nécessita la construction, au xv^e^ siècle, des deux massifs contreforts épaulant le portail, sur la rue du Paradis.

La halle au blé ou « la Blarie » se trouvait, au xiv^e^ siècle, dans la rue du Moulin à tan ; à la fin de ce siècle, elle fut transférée rue Pont-Mortain.

La poissonnerie était rue Cadoc, non loin de l'Officialité.

Le marché aux fruits et aux légumes se tenait proche le parvis de la cathédrale, à l'entrée du manoir épiscopal, près la « Cohue ».

Le marché du « Croquet », l'un des plus importants de la cité, se tenait en face du cimetière entourant alors l'église Saint-Jacques, sur une place portant le nom de place du Croquet, encore désignée, en 1785, sous celui de

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Le Musée. Salle des antiquités.

place du Crochet. On y vendait le lin, le chanvre, le fil, la laine, le saindoux, les peaux vertes, les cuirs, le beurre et le fromage.

Les boucheries étaient installées sur la place Victor-Hugo actuelle, l'ancien forum de la ville romaine; deux rues les entouraient, les rues Haute et Basse-Boucherie. Quelques lexoviens continuent encore à appeler cette place « les Boucheries ».

La halle de la cordonnerie était située à l'extrémité sud de la rue des Boucheries, proche la rue aux Fèvres, la rue des artisans. Dans un acte du 21 Juillet 1321, il est question d'une autre halle se trouvant sur la paroisse Saint-Germain, mais dont la situation n'est pas connue, c'est celle désignée sous le nom de « halla » ou « hallae pannorum », qui pourrait être la halle aux fripiers, appelée « Peuferie », dans le coutumier de Pierre Cauchon.

Les redevances imposées aux marchands par le coutumier n'étaient pas les seules qu'ils eussent à payer à l'évêque; d'autres taxes féodales, comprises sous la dénomination générale de droits de ville venaient s'y ajouter : le « fenestrage » ou impôt sur l'étalage, fenestre se disait alors pour étal, témoin ce vers de Villon :

Et pain ne se voit qu'aux fenestres;

le « havage » était le droit de prendre des grains, exposés sur les marchés

ou sous les halles, autant que la main en pouvait contenir ; le « tavernage » était imposé aux hôteliers, cabaretiers, comme prix de la concession qui leur était accordée de vendre des boissons.

Les autres droits de ville étaient dus par les habitants, commerçants ou non : le « masurage », cens de cinq deniers dû pour chaque maison ; le « fouage », redevance de quatre deniers par personne faisant feu et tenant lieu ; le « préage » ou cens sur les prés et le « corbillonnage », dans lequel on a voulu voir l'obligation de donner le pain bénit, à cause du mot « corbillon », nom du panier dans lequel on avait l'habitude de l'offrir.

*
* *

C'est dans nos villes normandes où les ouvriers durent se plier aux nécessités de la situation qu'il faut suivre l'entier développement de l'architecture des logis, subissant certaines modifications imposées par le manque absolu de matériaux de première nécessité.

La nature du bois est le facteur essentiel qui détermine le caractère de la construction. Il y a, en effet, deux manières de construire en bois : par empilage et en pan de bois. La première manière a été rarement employée dans notre région, à peine en trouve-t-on un essai timide dans le manoir Formeville, rue aux Fèvres. Trois archéologues se sont occupés de cette antique demeure ; les deux premiers la font remonter à la fin du XIV^e^ ou au commencement du XV^e^ siècle. Le capitaine Engelhard la date du XIII^e^ siècle ; je considère cette date beaucoup trop éloignée. Il en est autrement du pan de bois, dont l'emploi fut général à Lisieux. D'ailleurs, les charpentiers du moyen âge ont poussé à une rare perfection l'art des assemblages.

Les bourgeois trouvaient le moyen de réduire les voies déjà étroites, par les saillies ou encorbellements, les avant-soliers et les étaux.

De nos jours, ne voit-on pas se commettre le même abus sans qu'un arrêté municipal ne vienne en arrêter l'essor.

Ce n'est pas tout encore, les drapiers et les teinturiers obtinrent l'autorisation de faire sécher les toiles aux fenêtres et aux lucarnes, à la condition d'employer des perches solides et bien assujetties. Ce fut l'origine des « pentoirs » qui disparurent des voies publiques au début du siècle dernier, mais dont l'usage s'est conservé dans l'intérieur des cours et des allées.

Nombreuses sont les maisons que leurs dispositions et leur style classent entre 1450 et 1525, et toutes à peu près se caractérisent par le colombage ou charpente qui constitue l'ossature des logis. Poteaux et sablières renforcés par

des croix de Saint-André, sont les pièces maîtresses de ce genre de construction. L'ornementation variait à l'infini. Quant aux détails, larges et profondes moulures souvent décorées d'animaux fantastiques, de bas-reliefs symboliques, d'enseignes parlantes, comme les galettes de la maison du pâtissier; tantôt des potelets imbriqués dont pas un ne se ressemble, ajoutent du relief et rompent la monotonie du colombage, comme au Manoir de la Licorne, rue au Char; tantôt le souvenir des expéditions lointaines d'outre-mer se manifeste par une décoration exotique naïvement traitée, comme au Manoir de la Salamandre, rue aux Fèvres. Cette rue était, au moyen âge, occupée par des artisans et le registre de la taille, pour 1543, ne comporte que 19 contribuables dans cette voie populeuse. La Salamandre était l'enseigne d'une hôtellerie, l' « Hostellerie de la Sallemande en la rue aux Fèvres » lisons-nous dans un acte de 1556.

Bon nombre de manoirs portent les armoiries du cardinal Le Veneur : «d'argent à la bande d'azur chargée de trois sautoirs d'or», ce qui ne veut pas dire que ces immeubles aient appartenu à l'évêque-comte, mais bien qu'ils ont été construits sous son administration (1505-1539).

Le mode de couverture le plus fréquemment employé était la tuile. Les tuileries de Manerbe et du Pré d'Auge en ont fourni de très nombreuses, vernissées, dont on ornait les églises et les châteaux. La cathédrale Saint-Pierre en avait été couverte au XVI^e^ siècle. J'ai retrouvé, dans les combles de cette église, de belles tuiles vertes à coulées jaunes, des rouges et des jaunes dont la disposition en dessins géométriques, constituait un ensemble très décoratif.

Il y avait aussi l'essente, petites plaquettes de bois se recouvrant partiellement à la manière de l'ardoise. Elle s'employait non seulement pour la couverture des toits, mais aussi pour le revêtement extérieur des murs. Bon nombre de maisons de Lisieux sont encore pourvues de cette carapace protectrice qui a pris, avec le temps, de jolis tons gris argentés.

*
* *

Hôtelleries, tavernes, cabarets étaient alors pourvus d'enseignes, ajoutant à la rue une note de gaieté et de pittoresque. Le tabellion ne dédaignait pas de s'y rendre pour y passer des actes et, à la fin de son grimoire, ne manquait jamais de mentionner l'endroit où il avait instrumenté. Passé en l'hôtellerie ou taverne où pend telle enseigne, lisons-nous dans ces actes. C'est ainsi que j'ai relevé : le Cheval blanc, le Grand Dauphin, la Croix blanche, l'image Saint-Jehan, la Licorne, le Monde, le Point du Jour, la Salamandre, la Vache, l'Ecu,

la Levrette, la Tête noire, le Lion d'argent, La Croix de Fer, le Dauphin couronné, l'Image Saint-Christophe, les Trois Rois, la Belle Entrée, l'Homme sauvage, le Pot d'étain, le Maure, la Croix d'or, et tant d'autres.

La publicité était plus discrète et s'harmonisait beaucoup mieux avec les vieux logis. On ne connaissait pas encore ces ignobles panneaux-réclames qui détruisent l'ensemble des lignes et cachent bien souvent de délicates sculptures ou de charmants bas-reliefs.

*
* *

La fortification de la ville fut une grande affaire pour les Lexoviens du XV^e^ siècle. Ils obtinrent, en 1467, 1485 et 1498, plusieurs ordonnances royales accordant à la ville le droit de lever une taxe sur le sel pour l'entretien des fortifications. Les comptes municipaux contiennent d'intéressants détails sur ce sujet capital de l'histoire de la ville. L'année 1426-1427 est une date notable dans l'histoire de nos fortifications, parce qu'elle vit l'achèvement de trois portes de la ville : Orbec, Paris, la Chaussée. La quatrième, la porte de Caen, suivit bientôt. La démolition des murailles de la ville commença vers la fin du XVIII^e^ siècle; l'enceinte suivait à peu près le tracé des boulevards actuels. En cherchant bien, on retrouve encore, çà et là, des restes de l'ancienne muraille et des bases de quelques-unes des tours. Une de ces dernières existe encore, la Tour Lambert. Commencée à construire en 1491, par le maître de l'œuvre de l'église Saint-Jacques, Guillemot de Samaison, elle offre un remarquable spécimen de l'architecture militaire de cette époque. Les rudes assauts qu'elle eut à subir nécessitèrent d'importants travaux de revêtement qui furent confiés, en 1587, à Jehan Heuste, bourgeois de Lisieux. Son nom de tour Lambert lui vient de ce qu'elle se trouvait enclavée dans la propriété de la famille Lambert.

*
* *

L'alimentation en eau potable était assurée par les sources des Rouges-Fontaines et de Cavaudon. La distribution en ville se faisait par cinq fontaines, au moins : celle de la ville, située rue Cadoc, aujourd'hui rue au Char, dont l'existence est constatée dès 1321 ; celle de la Cohue, en face de l'allée de la Ronce, 1412, qui n'est sans doute pas différente de la « fontaine bouillant » des textes du XV^e^ siècle; celle du palais épiscopal, réservée à l'évêque et à sa maison, 1443 ; celle du faubourg de la porte de Paris, 1446, que l'on voyait encore il y a une trentaine d'années, au coin de la Grande-Rue et du boulevard ; celle de Saint-

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Rue aux Fèvres et l'Église Saint-Jacques.

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. La Cathédrale. L'abside.

Jacques, 1446, située près du gros orme du cimetière. Peut-être pourrait-on ajouter celle de Saint-Pierre, rue du Paradis, qui paraît dater de 1398.

Lisieux ne possède qu'une seule fontaine monumentale, celle de la rue du Bouteillier, dont l'histoire mérite d'être rapportée. Lors de la nomination à l'évêché de Lisieux, de Jules-Basile Ferron de La Ferronnays, 2 Novembre 1783, la ville, désirant lui faire une brillante réception, avait délégué par devers lui plusieurs conseillers afin de prendre ses instructions et de régler les détails de la cérémonie. Le prélat, déclinant toute manifestation superflue, demanda qu'on élevât un monument réunissant le double avantage de décoration pour la ville et d'utilité pour ses habitants. Il fut décidé qu'une fontaine, à laquelle on donnerait son nom, serait élevée dans la rue du Bouteillier.

Cette proposition ayant été agréée par la ville, le devis et le dessin en furent dressés par un architecte de Lisieux, Jacques Bourrienne, et les travaux confiés au maître maçon Pierre Auvray, qui les exécuta en 1784. Cette fontaine, charmant morceau d'architecture, fut solennellement inaugurée le 9 Janvier 1785, par l'évêque lui-même, en présence du corps municipal tout entier et d'une nombreuse assistance.

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Jardin public. Les dernières feuilles.

V. - L'administration municipale.

Ce fut l'évêque Thomas Basin qui gratifia la ville d'une commune, permettant à son bailli, haut-justicier, de sanctionner les statuts des corps de métiers dans l'étendue de son comté, comprenant la ville et les sept paroisses de la banlieue.

On possède deux chartes importantes de ce prélat, la première de 1447, par laquelle il autorise les habitants à acheter une maison pour servir de lieu de délibération communale et de dépôt des choses nécessaires à la défense de la ville. La seconde, du 30 Mars 1448, contient la véritable organisation du Conseil et de la Chambre de ville, après avoir recherché, par communication, avec les gens d'église, nobles, bourgeois et manants de la ville, quels étaient les manières et usages dont la police s'y faisait sous ses prédécesseurs; il permit à dix-huit bourgeois, requérant instamment que la chose publique fût gouvernée par bonne règle, de s'assembler devant lui pour nommer quatre notables députés devant former le Conseil de ville, avec les consul, procureur, ménager et receveur, en

présence de la justice du dit évêque. En conséquence, il octroya sa charte contenant le record des anciens usages et la sanction authentique qu'il leur donnait, assignant en même temps à chacun de ces quatre députés, pour leurs vacations, cent sols par an à prendre sur le revenu de la ville, sauf réduction proportionnelle et condamnation à deux sols d'amende pour chaque absence aux assemblées, sans excuse légitime présentée à justice ou au procureur de la ville. Un sentiment commun de défense réciproque semble d'ailleurs avoir présidé à ces accords, mais qu'importe le motif pourvu que le fait de la concession demeure constant.

Les parties intéressées à l'administration de Lisieux au moyen âge étaient : le roi, l'évêque, le chapitre, les bourgeois et habitants. Elles se réunissaient en assemblées générales en Chambre de ville, et c'est là que s'accomplissaient les actes administratifs, constituant essentiellement la vie municipale. Nous en avons la preuve dans l'octroi des droits d'aides consentis par le roi dès le XIV^e^ siècle, devant être « emploiez et convertis au fait de la fortification de la ville de Lisieux. »

C'était la justice épiscopale qui présidait aux assemblées municipales, avec quelques délégués du chapitre et « la plus grande et saine partie des bourgeois » disent les lettres royales. Ces bourgeois étaient en général, des marchands, dont on retrouve les noms dans les comptes municipaux conservés aux Archives de la ville. Les officiers royaux, capitaines ou commissaires des aides, s'adjoignaient à eux, le cas échéant. Il y a lieu de distinguer trois sortes de réunions : les assemblées générales, ouvertes à tous les bourgeois; la Chambre de ville où ils étaient représentés par leurs élus, et les commissions, pour employer une expression moderne, où entraient un petit nombre des élus ou notables.

On aimerait replacer ces actes dans leur cadre et connaître le lieu des assemblées, ce n'est pas toujours facile. Pour la période antérieure à la réforme de Thomas Basin, les réunions se tenaient au manoir épiscopal et les assemblées générales en la cohue de la juridiction de Lisieux. L'évêque et la commune du chapitre sont les deux personnes entre qui se divise la seigneurie; en face des bourgeois, ils représentent le pouvoir seigneurial. Lisieux n'a pas de sceau et reste jusqu'en 1458 sans hôtel de ville, c'est le signe de sa condition. Ses institutions sont celles des villes franches les moins émancipées.

Pendant la première moitié du XV^e^ siècle, il n'y avait pas de maison ou de chambre commune où se tenaient les assemblées ayant un caractère municipal. En 1443, on trouve mentionnés la location et le chauffage d'une chambre appartenant à Colin Vagnel, notable bourgeois de Lisieux, pour l'audition et

l'examen des comptes municipaux. Cette chambre de Vagnel, cette chambre louée, est en réalité notre première maison commune ; et ceci dure jusqu'en 1454.

La réforme municipale de Thomas Basin eut pour conséquence la location définitive de cette chambre qui sert pendant dix ans de lieu de réunion et de chambre commune aux conseillers de Lisieux. Le 22 Juin 1458, les bourgeois prirent à fieffe de l'évêque un manoir dont il subsiste encore aujourd'hui quelques restes, enclavés dans la propriété de la Providence, et y installèrent l'Hôtel de ville. Situé entre la Grande-Rue et la rue du Bouteillier, avec lesquelles il communiquait par deux allées, cet Hôtel formait un ensemble assez compliqué de constructions dont la plupart avaient été réédifiées au XVI^e^ siècle, c'est du moins ce que permet de supposer le bâtiment encore existant.

Un plan de cet hôtel, conservé aux Archives municipales, montre quelle en était la composition et la distribution : une grande cour intérieure et plusieurs logements que la ville louait à des particuliers, ce qui augmentait ses revenus. Le corps municipal y tint ses séances jusqu'en 1770, date à laquelle il se trouvait dans un tel état de délabrement qu'il fallut songer, non seulement à une restauration, mais à une reconstruction. Une information du 5 Septembre de cette année, nous apprend que l'édifice était alors « défectueux et irrégulier, construit en bois en très mauvais état, prêt à crouler, les pierres en étant calcinées au point qu'il s'ensuivrait une réédification à neuf. »

Les travaux à exécuter avaient été estimés à 40.000 livres par l'architecte Gabriel Fontaine.

C'est alors qu'une autre solution s'offrit, beaucoup plus intéressante au point de vue financier : un hôtel confortable et bien construit, situé dans le centre de la ville, sur la voie principale, était à vendre, et le propriétaire, Pierre-René de La Roque, seigneur de Serquigny, n'en demandait que 30.000 livres. Le Conseil fut d'avis qu'il y avait lieu d'acquérir cet hôtel, dont les frais d'achat pourraient être couverts par l'aliénation de l'ancien hôtel commun. Les formalités administratives ayant été remplies, le contrat d'acquisition fut signé le vendredi 1^er^ Février 1771, en la maison du maire, Noël Le Rat, lieutenant général du bailliage vicomtal.

Des transformations successives ont permis de l'approprier aux exigences des services municipaux. Ajoutons que l'Hôtel de ville actuel occupe l'emplacement d'un ancien bâtiment de l'Élection, qui comprenait le prétoire, la chambre du conseil et le greffe.

VI. - La vie de la Cité.

Groupée autour de ses églises et de sa maison commune, la cité lexovienne suivit le cours de sa destinée propre, sans être directement mêlée aux grands événements de l'histoire. Le commerce et l'industrie constituaient sa principale richesse et tiennent une large place dans ses annales. Des groupements religieux s'étaient installés sur son sol et avaient répandu leurs bienfaits sur les déshérités et les humbles.

La plus ancienne fondation religieuse est celle de l'abbaye de N.-D. du Pré, par Lesceline, veuve de Guillaume, comte d'Eu. A la mort de son époux, elle avait converti en monastère son château de Saint-Pierre-sur-Dives, en y installant des religieuses de Saint-Benoît. La communauté naissante ayant à subir les vexations des gens du pays, Lesceline, en 1039, transporta ses protégées au faubourg de Saint-Désir de Lisieux. Aidée de son fils, Hugues, qui fut plus tard élevé sur le siège épiscopal de cette ville, elle fit bâtir, en l'honneur de Notre-Dame, l'abbaye encore existante aujourd'hui. Désirant, avant de mourir, assurer l'indépendance de la communauté naissante, elle obtint du duc de Normandie, avant 1050, une charte confirmant les possessions et les privilèges de l'abbaye qu'elle avait fondée et où elle mourut, le 26 Janvier 1058.

Le XIII^e^ siècle fut marqué par l'établissement des Dominicains ; ce fut l'évêque Guillaume du Pont de l'Arche, vers 1249, qui leur concéda une île, connue depuis sous le nom d'île Saint-Dominique, où ils édifièrent leur couvent. Les protestants le dévastèrent et pillèrent l'église, qui ne put être rebâtie qu'en 1634 et enfin détruite à la fin du XVIII^e^ siècle. La maison du couvent sert actuellement de sous-préfecture. Le dernier prieur, Pierre-Ignace de Beaumont, fut aumônier de la garde nationale en 1790. Les premières séances de la société des Amis de la Constitution se tinrent dans ce couvent.

Il nous faut parvenir jusqu'au XVII^e^ siècle pour enregistrer d'autres fondations. En 1613, à la demande de l'évêque Rouxel de Médavy et du maréchal de Fervaques, les Capucins s'établirent au-dessus de la Porte de Paris. En 1631, Nicolas Le Myre, seigneur et baron d'Angerville, vicomte de Fauguernon, fonda à Lisieux le couvent des Ursulines, disparu à la Révolution. Le petit séminaire, fondé en 1704, par Léonor II de Matignon, y fut transféré en 1816 et y demeura jusqu'en 1877. Enfin, en 1683, le même prélat procédait à

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Vieille cour Rue aux Fèvres.

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Place Victor Hugo.

l'établissement des Sœurs de la Providence. C'est en 1807 qu'elles s'installèrent dans le bâtiment de l'ancien collège, rue du Bouteillier, où elles sont encore aujourd'hui.

*
* *

Les confréries étaient aussi nombreuses que les corporations, chacune d'elle, en effet, avait son saint patron, dont la fête annuelle était l'objet de cérémonies spéciales et de réjouissances ne manquant pas d'originalité et de pittoresque.

Dans chaque paroisse existait ce que l'on appelait « la Charité », confrérie d'un caractère spécial, dont l'origine est quelquefois reculée à une haute antiquité mais qui, en réalité, ne remonte pas beaucoup plus loin que le XV^e^ siècle.

Leur but était d'assurer aux fidèles les honneurs de la sépulture chrétienne. Le rôle des confréries de charité fut admirable durant les épidémies, où elles firent preuve de véritable dévouement. Très nombreuses dans le diocèse d'Évreux, une partie de celui de Lisieux en était doté et, dans la ville même, les églises paroissiales avaient leur charité. Leurs pittoresques costumes, leurs chaperons brodés, leurs torches ouvragées, rehaussaient l'éclat des offices

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Vue générale.

dominicaux, où leur présence était de rigueur, suivant les prescriptions de leurs statuts.

L'évêque Thomas Basin avait approuvé, en 1442 et 1448, celles de saint Germain et de saint Jacques ; celle de saint Désir était un peu plus récente, mais cependant antérieure au XVI^e^ siècle.

Les charités ont en partie disparu. Quelques églises rurales en possèdent encore et, chaque année, le lundi de la Pentecôte, à Préaux ou à Notre-Dame de la Couture de Bernay, leur pèlerinage annuel attire un grand nombre de « charitons » et des curieux toujours avides de ces manifestations d'un autre âge.

*
* *

Il n'est pas douteux que les corporations aient existé dès le XII^e^ siècle, avec leurs règlements et coutumes auxquels leurs membres se soumettaient. La législation des arts et métiers ne fut donc point autre chose que la sanction légale donnée aux usages pratiqués depuis longtemps, éprouvés par l'expérience, en un mot, la satisfaction accordée aux intérêts matériels ou moraux que chaque corps voulait conserver dans son sein.

Sous le modeste nom de confréries, avec le bâton de cérémonie, la croix, la bannière et la tête couverte d'un « chapel de roses », on trouve ces hommes de

l'industrie se livrant avec ferveur aux pratiques extérieures du culte religieux, après avoir consacré des instants multipliés de dévouement aux soins assidus de la charité.

L'établissement régulier de corporations autorisées suppose nécessairement l'existence préalable d'une commune, ou que les statuts de ces corps emportaient virtuellement par eux-mêmes la reconnaissance de quelques franchises, mais en tout cas industrielles. C'est ainsi qu'à Lisieux la chambre de ville y était établie avant que les corps de métiers y fussent fondés et dotés de statuts ayant force de loi.

Ce n'est, en effet, que dans la seconde moitié du XV^e^ siècle que les corps de métiers se constituèrent en jurandes à Lisieux, à cause de la lenteur dans le développement municipal et l'occupation anglaise jusqu'en 1449. A partir de ce moment, toutes les communautés d'arts et métiers de Lisieux se gouvernèrent elles-mêmes, par des statuts que chacune d'elle rédigea dans l'intérêt de son industrie particulière, sous l'autorité et la justice de l'évêque.

L'histoire des corporations de Lisieux n'offre pas, comme dans certaines contrées, une espèce d'intérêt dramatique. Peu d'événements importants se sont passés dans notre ville; rien n'y fut guerrier, mais, au contraire, pacifique et religieux. Par l'ordre et le travail, elles arrivaient à la fortune et même à la noblesse.

Apothicaires, barbiers, chirurgiens, tailleurs, couturiers, chaperonniers, bourreliers, maréchaux, bouchers, chandeliers, épiciers, ciriers, droguistes, chapeliers, estaniers, tanneurs, selliers, éperonniers, menuisiers, tonneliers, roitiers, cercleurs, boulangers, pâtissiers, cuisiniers, tisserands, drapiers, toiliers, cordonniers, savetiers, serruriers, arquebusiers, couteliers et tant d'autres, ont travaillé et procuré l'aisance et le bien-être à leurs concitoyens.

*
* *

Le soulagement des misères humaines provoqua, de très bonne heure, la création d'établissements charitables. Au XII^e^ siècle, un bourgeois de Lisieux, Roger Aini, fonda l'Hôtel-Dieu, que l'évêque Jourdain du Hommet confia aux Mathurins, en 1220. La chapelle, construite par Arnoul, sous le vocable de saint Thomas de Cantorbéry, a été démolie vers 1844. L'Hôtel-Dieu était situé dans le centre de la ville, au bas de la Grande-Rue et ses jardins s'étendaient du côté où se trouve aujourd'hui la Poissonnerie. L'insalubrité du lieu décida la municipalité à le supprimer, le réunissant à l'Hôpital général. Une ordonnance royale, du 25 Mars 1841, autorisa cette réunion.

Dans le faubourg de Saint-Désir existait une léproserie, sous le vocable de saint Clair, citée dans une charte de l'évêque Arnoul, au XII^e^ siècle, charte portant encore ses deux sceaux intacts, conservée à la Bibliothèque de la ville. La petite chapelle, transformée en maison d'habitation, se voit encore sur le bord de la route de Caen. Elle a gardé une vieille statue en pierre de saint Clair, dont l'ensemble annonce le XV^e^ siècle, objet d'un pèlerinage encore en vigueur aujourd'hui.

L'Hôpital général, l'hospice actuel, fut bâti en 1672, par l'évêque Léonor de Matignon. Dans sa chapelle, construite en 1826, on conserve les ornements sacerdotaux dont se servit Thomas Becket pendant son séjour à Lisieux.

Il existait encore, avant la Révolution, au faubourg de la Chaussée, une petite chapelle entourée d'un cimetière dans lequel on enterrait les indigents de la paroisse Saint-Germain.

En dehors de ces établissements, il y avait le « Bureau des Pauvres », dont j'ai trouvé l'indication dans des documents du XVI^e^ siècle, origine du Bureau de bienfaisance actuel.

De nos jours, en dehors des établissements municipaux, il convient de citer les Sœurs de la Miséricorde, établies à Lisieux depuis 1846, et les Petites-Sœurs des Pauvres, installées faubourg de Saint-Désir, depuis 1855, qui continuent avec dévouement l'œuvre charitable de leurs prédécesseurs.

*
* *

De toutes les fêtes célébrées dans l'ancien comté de Lisieux, nulle n'était plus importante et plus populaire que la Saint-Ursin, qui avait lieu, chaque année, les 10 et 11 Juin. On peut même dire qu'il y avait, à cette occasion, deux fêtes : l'une religieuse, se déroulant dans la cathédrale, l'autre féodale, ayant pour théâtre la ville, affirmation solennelle d'un droit antique appartenant au chapitre, en vertu duquel il était investi, ce jour-là, dans la personne de deux de ses membres, de la souveraineté temporelle au lieu et place de l'évêque. Le peuple, comprenant fort bien le sens et la portée de cette seconde partie de la fête, l'avait nommée la « Fête de la Comté ».

On sait qu'en souvenir de la liberté accordée en 819 à Théodulphe, évêque d'Orléans, détenu depuis deux ans, par ordre du roi, dans la prison d'Angers, pour avoir conspiré contre lui, il fut établi sur le portail de beaucoup d'églises des galeries appelées « Gloria Laus ». Au-dessus du portail de la cathédrale de Lisieux, entre les deux tours, se trouve une tribune de ce genre. Tous les ans, le jour des Rameaux, la procession revenant de l'église Saint-Germain et de

l'abbaye de Notre-Dame-du-Pré, portant des rameaux verdoyants pour rappeler l'entrée de Jésus à Jérusalem, s'arrêtait à la porte de la cathédrale, alors que des musiciens et des chantres, installés dans la tribune, faisaient entendre l'hymne *Gloria Laus*, auquel les chanoines et le clergé répondaient.

De nos jours encore, les clergeons de la maîtrise renouvellent cette cérémonie qu'on a eu raison de maintenir.

*
* *

A côté de ces cérémonies, il y avait encore le « Papegai », compagnie d'arquebusiers, société de tir avant la lettre, à laquelle bon nombre de bourgeois se flattaient d'appartenir. La grande manifestation annuelle se tenait au mois de Mai, et celui dont l'habileté parvenait à abattre le papegai, sorte d'oiseau de bois ou de carton attaché au bout d'une longue perche, était proclamé roi et jouissait, de ce fait, de certains privilèges pendant un an.

L'établissement du papegai à Lisieux remonte à 1576. Les lettres patentes de Henri III énumèrent, dans leur préambule, les raisons pratiques ayant déterminé le suzerain à promouvoir la fondation et l'organisation de ces compagnies, lesquelles, dans la suite, devenaient un excellent adjuvant pour le recrutement des armées.

On possède encore plusieurs lettres royales confirmant les privilèges de la compagnie jusqu'en 1652. Le papegai tomba en désuétude au XVIII[e] siècle et ne se recruta plus.

*
* *

La réception d'un grand personnage, d'un souverain par exemple, était l'objet de réjouissances auxquelles les bourgeois et manants ne manquaient jamais de s'associer. Lisieux n'a pas eu bien souvent cet honneur, fort heureusement, car il en coûtait toujours aux finances de la ville.

Les registres et les comptes municipaux nous ont conservé le souvenir de quelques-unes de ces joyeuses entrées, dont l'histoire n'a pas toujours tenu compte. La première est du 30 Décembre 1440, c'est celle de Talbot.

« Le vicaire de Monsieur de Lisieux, lisons-nous dans le compte du receveur de cette année, et un certain nombre de bourgeois, lui offrirent une coupe d'argent dorée et émaillée, qu'ils avaient fait orner par Jean Le Bouvier, orfèvre lexovien. » Avec la coupe furent donnés un poinçon de vin blanc et 200 boisseaux d'avoine.

Trente-sept ans plus tard, le 20 Octobre 1477, une dépense est indiquée pour la réception du roi de Portugal, Alphonse V l'Africain (1438-1481);

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Vieilles maisons sur la Touques.

Cl. "Horizons de France".

Lisieux. Jardin public et Musée.

malheureusement, le laconisme du texte ne fournit aucun autre détail. Nous savons, d'autre part, qu'il fut reçu à la cathédrale par le grand chantre Jean Piel, et quelques autres chanoines délégués par le chapitre. Il descendit à l'auberge de la Licorne, rue au Char.

Le 15 Mars 1532, le Dauphin, la Reine et le chancelier Duprat furent reçus à Lisieux. Des coupes de vermeil furent offertes à cette occasion, 200 écus d'or avaient été prévus à cet effet. La délibération du corps municipal du 7 Mars, est le seul texte connu mentionnant l'entrée de « Madame la Royne » à Lisieux.

En 1583, le duc de Joyeuse, gouverneur général de Normandie, fut reçu dans notre ville sur l'ordre de Henri III, venant de Honfleur et se rendant à Caen.

Au mois de Septembre 1603, Henri IV et Marie de Médicis, lors de leur voyage à Caen, s'arrêtèrent à Lisieux. Une quittance de damoiselle Collette Houssaye, femme de noble homme de Saint-Pierre, sieur de Vassy et de Mailloc, nous apprend que le Conseil de ville paya 500 livres pour un cheval « à poil grix qui avoit esté par les habitans présenté au Roy » à son arrivée dans la ville.

Le passage de Louis XIII, le 22 Juillet 1620, nous est révélé par le Journal d'Héroard, qui nous apprend que le roi fut rendre visite à son peintre, Marin Bourgeoys, dont je parlerai plus loin, et qu'il examina curieusement son « cabinet ». Cette venue de Louis XIII à Lisieux n'a jamais été signalée par

Cl. "Horizons de France".

La Touques à Lisieux.

aucun historien. Il est regrettable que l'absence de documents municipaux ne nous permette pas de préciser le caractère de cette réception et la manifestation dont elle fut l'objet.

Enfin la réception de Louis XVI, le 27 Juin 1786.

VII. - Les Églises Saint-Germain et Saint-Jacques.

L'église Saint-Germain et son cimetière occupaient une grande partie de la place Thiers actuelle. Elle avait son entrée à l'ouest et un autre portail sur la Grande-Rue. Sa reconstruction ne datait que du début du XVI^e^ siècle, et tous les comptes s'y rapportant sont conservés aux Archives du Calvados. Consacrée le 2 Juin 1540, elle fut démolie en 1798. On connaît de cette église un dessin au crayon dont Robert Salles s'est inspiré pour exécuter le curieux ensemble reproduit dans le beau livre sur la cathédrale Saint-Pierre, publié en 1917, par le

chanoine Hardy. Sa flèche élégante émergeait agréablement au-dessus des maisons voisines. Son portail à tympan sculpté, les fines sculptures de ses clochetons effilés, les arcades légères de sa façade, faisaient de ce morceau un des plus gracieux qu'ait élevé la fin du moyen âge sur la terre normande.

*
* *

La paroisse Saint-Jacques est probablement la plus ancienne de la ville, je parle des paroisses intra-muros ; elle passe pour antérieure à celle de Saint-Germain.

L'église actuelle, qui remonte à la première moitié du XVI^e^ siècle, a été précédée par deux édifices sur lesquels nous n'avons que peu de renseignements : la chapelle Saint-Maur et l'église du XII^e^ siècle.

La chapelle Saint-Maur, qui servit d'église paroissiale pendant un siècle, fut bâtie en 1030 ; d'après la tradition, elle était située au nord de l'église actuelle, à l'extrémité est de la rue Saint-Jacques qui finissait alors à la rue du Bailli, aujourd'hui rue de la Paix. Elle fut comprise dans l'enceinte de la ville, vers 1344, sous l'épiscopat de Guillaume de Chaumont. A cette époque, les murailles étaient toutes détruites et, en 1357, Guillaume Guitard s'appliquait à les réparer et à les reconstruire. La chapelle Saint-Maur étant devenue trop petite par suite de l'accroissement de la population, on jeta les fondements d'une nouvelle église à une certaine distance de cette chapelle, 1130. Deux ans plus tard, elle était bénie et consacrée par l'évêque Jean I^er^. Nous savons qu'en 1426-1427 on entretenait encore cette église, et Colin du Manoir est qualifié de « gouverneur des œuvres que l'on fait à présent dans l'église Saint-Jacques ».

La construction de l'église actuelle est l'œuvre du maître maçon Guillemot de Samaison. Les uns prétendent que les travaux furent terminés en cinq ans, d'autres les font durer jusqu'en 1540, année de sa consécration. L'opinion des premiers est fondée principalement sur ce que certains vitraux du chœur portent la date de 1501, c'est peut-être la date de la donation. Il est certain que lors de la dédicace, en 1540, l'église n'était pas encore terminée, au moins en ce qui en touche la décoration intérieure. L'aspect intérieur du monument, donne l'impression qu'il a été construit d'un seul jet, opinion rejetée par certains archéologues. Ce qu'il y a de plus troublant, c'est une délibération des trésoriers, le 6 Novembre 1588, où il est question de faire faire « les réparations nécessaires menaçant grande ruine à l'église ». L'année suivante, 1^er^ Janvier 1589, le trésorier demande qu'il soit fait « visitation et « description, présence d'artisans et gens experts, de l'estat en quoy sont à

« présent les ruines tant en massonnerie, couverture de l'église, tours et vitres « d'icelle que aultres ruynes nécessaires à réparer et de tout estre fait et dressé « procès-verbal, pour se descharger et éviter que cy après on le voulust « recharger pour les ruines advenues avant le temps de sa charge. » Cela expliquerait les deux dates, de 1601 sur un médaillon extérieur et celle de 1640 avec le nom de Lepetit, à la base du premier pilier du sanctuaire, côté de l'Évangile.

La dédicace le l'église eut lieu le 1er Juin 1540, par Jean d'Alloigué, coadjuteur de l'évêque de Coutances, avec l'autorisation du cardinal Leveneur, évêque et comte de Lisieux.

L'église Saint-Jacques reçut, dès le début du XVIe siècle, une décoration picturale sur verre d'un grand effet décoratif, à en juger par les notables parties subsistant encore aujourd'hui. La région lexovienne est très pauvre en fait de vitraux, les guerres de religion et le goût déplorable des XVIIe et XVIIIe sièles les ont fait disparaître. Saint-Jacques de Lisieux est une des rares églises dans lesquelles on peut suivre l'évolution du vitrail, à la dernière période de son épanouissement.

Les stalles du chœur sont de deux époques et de deux provenances différentes. Les stalles hautes datent de la construction de l'église et ont été faites pour elle. Les stalles basses proviennent de l'abbaye du Val-Richer et datent du règne de Louis XIV.

Les premières, ainsi que leurs lambris, ont fait l'objet d'une étude descriptive très minutieuse de la part de M. le baron de Moidrey, en 1921. Il faut prendre son petit livre et aller avec lui faire ce curieux inventaire, qui réserve des surprises tout à fait inattendues.

L'église Saint-Jacques devait être très originale à la fin du XVIe siècle, avec sa vitrerie, ses peintures obituaires et ses pierres de fondations. C'était par excellence l'église de la bourgeoisie lexovienne, qui avait contribué à sa construction et à sa décoration. Que de souvenirs elle devait évoquer alors. L'usage des sépultures dans les églises était alors en pleine vigueur. Cette union des vivants et des morts avait quelque chose d'intime et de consolant. Le chrétien qui venait prier pour les siens disparus se sentait beaucoup plus près d'eux ; la séparation était moins cruelle, le souvenir plus présent, surtout quand on songe aux multiples fondations pieuses, aux obits, que le clergé devait acquitter, « en mémoire des parents et amis, vivants et trépassés », disent les anciens textes.

VIII. - Les Évêques grands Seigneurs (XVII^e-XVIII^e siècles).

Avec le XVII^e siècle, des prélats grands seigneurs se succèdent sur le siège épiscopal de Lisieux. François Rouxel de Médavy (1598-1617) fils du gouverneur des provinces d'Alençon et du Perche. Ce fut lui qui autorisa l'établissement des Capucins à Lisieux, en 1613, et assista aux Etats généraux l'année suivante.

Guillaume du Vair (1618-1621), fils du procureur général du duc d'Anjou, l'un des hommes les plus éloquents de son temps et garde des sceaux de France. Il fut, sinon le seul, du moins le plus illustre représentant de l'éloquence parlementaire au XVI^e siècle. Ses œuvres de haute critique, traitant de philosophie et de littérature, furent éditées plusieurs fois.

Son successeur, Guillaume Alleaume (1622-1634), fils d'un conseiller du Parlement de Paris, n'est connu que par son édition du Bréviaire, en 1634, et par le pèlerinage qu'il fit à Honfleur, lors d'une peste affreuse qui ravageait sa ville épiscopale.

Philippe Cospeau (1635-1646), belge de naissance, fut un grand prédicateur, réformateur, modèle de l'éloquence de la chaire. Il assista de ses prières Anne d'Autriche, avant et après la naissance du Dauphin, plus tard Louis XIV. Mêlé à la plupart des grands événements, il ne quitta Paris qu'à de rares intervalles, jusqu'à la mort de Richelieu. C'est à Philippe Cospeau que l'on doit la reconstruction de la partie du palais épiscopal en bordure de la place. C'est le début des grands travaux auxquels les Matignon, ses successeurs, allaient attacher leur nom.

Léonor I^er de Matignon (1646-1677), fils de Charles, comte de Thorigni, confia aux Eudistes la direction de son séminaire, entreprit de grands travaux au palais épiscopal et à la cathédrale. Ce fut le commencement des prétendus « embellissements » que son successeur continua et amplifia, au point de rendre méconnaissable la cathédrale.

Léonor II de Matignon (1677-1714), neveu du précédent, désirant achever le palais épiscopal et y joindre de grands jardins, fit abattre, en 1679, la muraille de la ville et tous les arbres au delà. Au mois de Juillet 1680, il fit relever tous les canaux des fontaines, depuis les sources de Cavaudon jusqu'à son palais. Il travailla activement à la reconstruction de sa demeure, qu'il voulait riche et somptueuse. Dans le palais de justice actuel, les visiteurs ne manquent jamais

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Vieilles maisons Rue de la Paix.

d'aller admirer l'ancienne « chambre du Roy », la « salle dorée » ainsi qu'on l'appelle, à cause de la profusion de dorures dont elle est ornée. Cette salle, qui servait de salon d'apparat aux évêques, rappelle, par sa décoration, l'époque fastueuse de Louis XIV et fait songer à certains appartements de Versailles. La grille en fer forgé du grand escalier, au chiffre de Matignon, est un beau travail de ferronnerie; l'harmonie des proportions, la pureté des lignes, laissent deviner assez ce que devait être le palais épiscopal aux beaux jours du grand siècle. C'est de cette époque que datent les magnifiques jardins à la française, dont Matignon entoura son palais, réduits aujourd'hui au simple parterre bordé d'avenues formant le jardin public.

La cathédrale eut à souffrir du goût et de la mode d'alors. Les vitraux furent remplacés par du verre blanc; les murs recouverts d'un enduit qu'on aimerait voir se détacher de partout; les tombeaux des évêques furent déplacés et finalement enlevés; l'édifice apparut alors d'une blancheur éclatante, nu et froid comme un sépulcre. De tout l'ancien mobilier de cette belle cathédrale, il ne reste que les stalles, construites sous le règne de Charles V. Patiemment assemblées par des huchiers anonymes, magnifiquement polies par un long frottement, elles constituent un bel ensemble et offrent un curieux spécimen de la sculpture à la fin du XIV^e^ siècle.

Le magnifique jubé gothique, en pierre des Loges, avec ses personnages et ses tableaux, avait sa place indiquée à l'entrée du chœur. C'était là que le Mercredi des cendres et le Jeudi saint, l'évêque, accompagné d'un nombreux clergé, y prononçait l'absolution en faveur des pénitents humblement agenouillés sous la lanterne. Dans les fêtes solennelles, on y chantait l'Épitre et l'Évangile et, durant l'office canonial, certains passages des livres saints s'y lisaient. La démolition de ce beau morceau d'architecture et de sculpture fut l'œuvre de Léonor II de Matignon, en 1689. On fit plus, on le remplaça par une horreur en bois, œuvre d'un menuisier de Caen, dont la durée fut heureusement éphémère. Du beau jubé dont nous déplorerons toujours la destruction, il ne reste aujourd'hui que deux bas-reliefs, encastrés dans la muraille de la chapelle Notre-Dame, près de l'autel, du côté de l'Évangile.

Henri-Ignace de Brancas (1715-1760) gouverna son diocèse avec sagesse et prudence, fit de nombreuses donations à son église et aux pauvres, laissant pourtant, à sa mort, une réputation de parcimonie. Sous son épiscopat, d'importants travaux furent exécutés à l'abbaye de Notre-Dame du Pré, au faubourg Saint-Désir. Dans le cours de l'année 1674, une partie de l'église abbatiale s'effondra et, le 8 Mai 1683, la chute du chœur amena la ruine de ce qui restait de l'église du XI^e^ siècle. Charlotte de Matignon fit commencer de grands travaux en 1684, mais elle mourut avant d'avoir achevé son œuvre. M^me^ de Cullant, qui lui

succéda, se trouva en face d'une situation embarrassée. Elle fit néanmoins achever l'église, mais le 8 Octobre 1742, le dôme s'écroula entraînant l'effondrement d'une partie du chœur. Ce fut M^me^ de Valanglart, devenue abbesse en 1750, qui reprit les travaux et les confia à Gabriel Fontaine. L'église abbatiale, devenue paroissiale depuis le Concordat, est une construction en brique ne manquant pas d'une certaine originalité. Le pavillon abbatial et ses annexes, constitue un ensemble très curieux au point de vue architectural. Ce n'est peut être pas très monastique, mais il faut bien se rappeler que l'esprit bénédictin de cette époque était fortement imprégné des idées mondaines ; le luxe de la cour se retrouvait dans les demeures de ces abbesses, grandes dames, dont la juridiction temporelle éclipsait quelque peu les préoccupations spirituelles.

Le célèbre moine architecte, Guillaume de la Tremblaye, a pu travailler à l'église et au charmant pavillon de l'abbesse, mais non au grand bâtiment, s'élevant en bordure de la rue, près du chemin d'Assemont. Cette belle construction fut élevée à la fin du XVIII^e^ siècle et Guillaume de la Tremblaye était mort à Caen, le 9 Janvier 1715.

Jacques-Marie de Caritat de Condorcet (1761-1783) fut plutôt un réformateur du clergé auquel il inspira le goût de l'étude, persuadé que l'ignorance et l'oisiveté étaient pour les ecclésiastiques des sources constantes de dérèglement. Le grand travail de cette époque fut la décoration du chœur de la cathédrale, entreprise en 1771 et terminée en 1775, travail auquel le chapitre consacra une somme énorme. Un grand lambris de bois dont on possède le dessin au musée, exécuté par F. Huet, menuisier, fut placé au-dessus des stalles pour supporter six grands tableaux aujourd'hui répartis dans le transept et les chapelles des collatéraux.

Après la Révolution, le lambris fut enlevé du chœur et placé dans la chapelle Notre-Dame où il demeura jusqu'en 1883. Vendu à cette époque, il décore aujourd'hui la bibliothèque du château de Combray.

De cette époque datent encore quelques constructions en pierre, édifiées par de riches bourgeois ou des officiers en retraite, témoin le charmant hôtel, bâti par Lemercier, boulevard Duchesne-Fournet, dépendant aujourd'hui du collège de jeunes filles, et un ou deux logis de la place de la Victoire.

Enfin, Jules-Basile Ferron de La Ferronnays (1783-1791) fut le dernier évêque de Lisieux. Contraint de quitter son siège, il s'exila et mourut à Munich, le 15 Mai 1799.

Admirable lignée que celle des évêques de Lisieux. Hommes de prière ou hommes d'action, âmes d'artistes et de théologiens, grands bâtisseurs, lettrés délicats, ils s'efforcèrent de rester en bons termes avec tout le monde, mais n'y parvinrent pas toujours.

IX. - Les Lettres et les Arts.

Les lettres et les arts furent toujours en honneur à Lisieux. Antérieurement au XVI^e^ siècle, on connaît quelques tentatives de fondation d'écoles, mais elles ne paraissent pas avoir été de longue durée.

En 1571, un collège fut installé dans le manoir de Coquainvilliers, rue du Bouteillier, acquis à cet effet par la ville avec le concours de l'évêque. Moins d'un siècle plus tard, il était en pleine décadence lorsqu'il fut repris par les Eudistes. Saint Jean Eudes, leur fondateur, le grand missionnaire de la première moitié du XVII^e^ siècle, vint plusieurs fois dans notre ville où il recevait le plus bienveillant accueil auprès de son ami, l'évêque Philippe Cospeau. Ce collège fut très prospère sous l'administration de ces religieux, jusqu'en 1791.

Les bâtiments du collège actuel ne datent que de la fin du siècle dernier ; la première pierre en fut posée le 14 Juillet 1897.

D'autres établissements concouraient à la diffusion de l'instruction : l'école chrétienne, fondée par l'évêque de Condorcet, par acte du 21 Septembre 1776 et qui ouvrit ses portes le 21 Avril de l'année suivante. Le grand séminaire de la rue du Bouteillier, œuvre de Matignon I^er^, qui le confia aux Eudistes, dont les bâtiments commencés en 1700 sont actuellement occupés par les religieuses de la Providence. Le petit séminaire, fondé en 1704, par Matignon II, dans le faubourg de la Chaussée et qui fut transféré, en 1816, dans l'ancien couvent des Ursulines où il resta jusqu'au jour où cet établissement fut affecté à l'autorité militaire, sous le nom de caserne Chazot. Enfin, il y avait encore le Bon Pasteur datant de 1709, installé dans le faubourg d'Orbec ; cet établissement a disparu et et c'est sur son emplacement que fut installé, en 1826, l'abreuvoir public.

L'esprit de société est très développé à Lisieux ; il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir l'Annuaire publié par le journal *Le Lexovien*. A part la « Société historique » fondée en 1869, et la « Société des Amis des Arts », 1919, continuant la tradition artistique qui existait à Lisieux dans la première moitié du siècle dernier, toutes les autres ne sont que des groupements mutualistes ou professionnels, tout à fait étrangers aux lettres et aux arts.

*
* *

Avant la Révolution, les riches bibliothèques du chapitre et des autres communautés religieuses, suffisaient amplement à la satisfaction des besoins intellectuels. Lisieux possédait alors sept bibliothèques : celles de l'évêché, du chapitre, du grand et petit séminaire, des Mathurins, des Dominicains et des

Capucins. La centralisation de ces bibliothèques dans un local unique, eût pu devenir une mesure de conservation mais, en dépit d'inutiles efforts, ce fut le contraire qui se produisit. Les livres furent dilapidés et abandonnés à un pillage éhonté. Vols commis par des particuliers, ventes faites par l'administration, firent bientôt disparaître toutes ces collections et aujourd'hui, c'est à peine si l'on trouve une centaine de volumes sur les 20.000 existant dans le dépôt en 1795. Plus rien des 200 manuscrits, vus et signalés par Montfaucon, dans la bibliothèque du chapitre !

En 1783, les lettrés lexoviens avaient fondé un « Cabinet littéraire » dont les membres se réunissaient dans la grande salle de l'Hôtel de ville, pour y consulter, principalement, les publications périodiques. Cette institution subsista jusqu'en 1791, date à laquelle lui fut retirée la jouissance de cette salle. Au mois de Septembre 1814, se constitua une « Société de lecture » dont le siège fut établi rue au Char ; ce fut l'origine du « Cercle » actuel.

Le projet de création d'une bibliothèque publique remonte au mois de Septembre 1832 ; deux salles de l'Hôtel de ville furent affectées à cet usage. Cet état de chose dura jusqu'en 1856, date où une proposition de transfert fut envisagée. Ce ne fut qu'en 1864 que la salle actuelle fut ouverte au public. La bibliothèque de Lisieux contient plus de 30.000 volumes et conserve quelques manuscrits d'intérêt local, notamment le précieux Cartulaire de Thomas Basin.

*
* *

Ce n'est qu'en 1834 qu'un peintre lexovien, Duval Le Camus, fit obtenir quelques tableaux et statues, embryon d'une collection qui s'est augmentée depuis. Ce fut en 1837 que le musée apparut officiellement dans le budget de la ville, avec un crédit de 400 francs. Il ne comprenait alors que seize tableaux, exposés dans les salons de l'Hôtel de ville. L'année suivante, Duval Le Camus organisa à Lisieux une exposition de peinture dont le succès est attesté par l'importance du catalogue qui en fut publié. Ce fut à cette occasion et pour remercier M. Leroy-Beaulieu, maire de Lisieux, du précieux concours prêté par l'administration municipale, que Duval Le Camus peignit le petit portrait du maire, conservé au musée. A l'issue de cette exposition, la collection naissante s'enrichit de quelques toiles, acquises, ou gagnées à une tombola organisée à cet effet.

Grâce à l'intervention de Guizot, député de Lisieux, le musée fut favorisé par d'importants envois de l'État, ce qui nécessita la construction des deux salles actuelles, en 1857.

Le musée ne possède, pour ainsi dire, que des œuvres modernes, exceptons cependant quelques tableaux ne manquant pas d'intérêt. En première ligne, il convient de placer la *Vierge entre les deux saints Jean*, peinture sur bois du XV^e^ siècle, signée du maître italien Antonio de Calvis, dont la biographie est encore très obscure, mais que M. Umberto Gnoli, dans une brochure publiée en 1913, croit être un peintre romain du XV^e^ siècle. Deux œuvres de Bon Boullongue l'aîné, l'*Enlèvement de Proserpine* et la *Nymphe Aréthuse;* les *Pestiférés*, toile attribuée à Annibal Carrache, acquise par la ville en 1834 ; une *Annonciation*, école française du XVII^e^ siècle ; un *Enfant endormi*, de la même époque, attribué à Elisabetta Sirani, mais que je crois antérieur à cet artiste. Je dois une mention toute spéciale à un curieux panneau, peint sur bois, fragment d'un ensemble décoratif, que j'ai eu la bonne fortune de pouvoir acquérir en 1925, représentant une femme casquée entourant de son bras droit une aiguière posée sur le rebord d'une balustrade et tenant de sa main gauche un rameau d'olivier. Elle est éclairée par une lampe soutenue par un personnage dont on ne voit que les mains. Dans la partie supérieure, à droite, on remarque une colonnade en hémicycle et une statue sur un socle, le tout dans une demi-obscurité. De l'autre côté se voit une base et une partie de fût de colonne. Ce panneau porte une signature et une date : *M. Bourgeoys à Lisieux, 1611*.

L'auteur de cette peinture, Marin Bourgeoys, naquit à Lisieux vers le milieu du XVI^e^ siècle, d'une famille de serruriers, horlogers, arbalétriers et armuriers de la ville, fréquemment mentionnée dans les actes du tabellionnage. Il mourut à Lisieux, au début de Septembre 1634 et fut inhumé le 3, dans l'église Saint-Germain. Marin Bourgeoys est une célébrité locale, encore peu connue, mais cependant digne de retenir l'attention. C'est à Georges Huard que revient l'honneur d'avoir remis en lumière cette physionomie si curieuse et, tout récemment encore, à une réunion de la Société de l'Histoire de l'Art français, il complétait sa notice biographique, parue en 1913, par des documents nouveaux sur la vie de cet artiste qui fut peintre, sculpteur, musicien, inventeur, fabricant de « globes mouvans » et d'armes de tir, sous les règnes des rois Henri IV et Louis XIII. Le *Journal* d'Héroard nous apprend que le 22 Juillet 1620, Louis XIII, de passage à Lisieux, fut rendre visite à son peintre, dont il examina le « cabinet ».

Avant la découverte de ce panneau, on ne connaissait, en fait de peinture de cet artiste, que les portraits qu'il avait peints sur les feuillets de parchemin du Livre de famille de Constant Le Gentil, écuyer, sieur de Piencourt, conservé dans le Cabinet des manuscrits à la Bibliothèque nationale. D'autre part, nous

Cl. "Horizons de France".

LISIEUX. Vieux manoir du XVI^e^ siècle rue aux Fèvres.

savons, par le texte d'une fondation pieuse faite le 24 Novembre 1639, par Antoinette Bourgeoys, sa fille, qu'elle avait donné à la confrérie de M^me^ sainte Cécile, fondée en la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux « un grand tableau « représentant l'image de madite dame sainte Cécile, œuvre dudit feu son père, « et d'un autre plus moien de l'image de la Vierge, de la façon d'elle. » Ces deux tableaux sont aujourd'hui malheureusement perdus. Le panneau du musée reste donc, quant à présent, la seule œuvre importante et connue de cet artiste.

Le XVIII^e^ siècle est représenté par un charmant panneau de bois, vantail de porte d'un cabinet, dont les traces de serrure et de charnières subsistent encore, représentant un *Concert dans un parc*.

Parmi les autres ouvrages de peinture, je citerai : le beau tableau d'Hippolyte Flandrin, *Jésus et les petits enfants*, peint à Rome en 1837-1838, exposé au Salon de 1839 et envoyé à Lisieux en 1840, sur la demande de Guizot. Cette toile importante a figuré à l'exposition des œuvres de Flandrin, en 1865 et à l'Exposition de l'Art français, en 1889. *Les Noces d'un Nibelungen*, par Cormon, fort belle page, très remarquée au Salon de 1870, œuvre puissante, tout à fait différente des derniers travaux du peintre de la préhistoire.

Les amateurs de petits paysages de l'école 1840-1850 en trouveront quelques spécimens, œuvres d'une valeur iconographique documentaire incontestable, mais dont le sens artistique est aujourd'hui très discuté.

Duval Le Camus, Menier, Caillou, Coessin de La Fosse, Hamon, Monanteuil, Colin, Lefèvre, de La Rochenoire, Voysard-Margerie, Rame, le vieux maître d'Ouézy récemment décédé, qui savait si bien exprimer la poésie champêtre ; M^lle^ Bonnefoi, Desains, Robert Salles, Jean-Ch. Contel, artistes lexoviens, dont les noms et les œuvres sont avantageusement connus, y sont représentés.

Parmi les portraits de lexoviens célèbres, Guizot, le procureur Courtin, Leroy-Beaulieu, les trois Duval Le Camus, Paul Banaston, Fauque, ancien maire de Lisieux, Rose Harel, le docteur Notta.

L'histoire locale y est évoquée par une grande toile de L. F. Gosse, *Jean Le Haynuyer sauvant les protestants de Lisieux*, qui eut les honneurs du Salon de 1835.

En fait de sculpture, le musée de Lisieux est d'une indigence rare. A part les inévitables moulages d'antiques, envoyés par l'Etat, on remarque le modèle du *Lion combattant un serpent*, de Barye ; les *Martyrs*, de Chevalier ; les modèles de deux bas-reliefs et frises de l'Arc de l'Etoile ; un projet de fronton pour l'église de la Madeleine, de Pradier ; les médaillons de Lottin de Laval et de Paul Banaston et le beau buste en bronze de Maurice Lefèvre.

Quelques vitrines abritent un certain nombre de souvenirs locaux : la collection d'antiquités gallo-romaines recueillie dans le Grand Jardin, par Augustin de Laporte. La céramique est représentée par quelques spécimens de l'art de terre à Manerbe et au Pré d'Auge, offerts par MM. le baron de Moidrey et Colville et quelques jolies pièces de Rouen, don de Mme Moisy, en souvenir de son mari, ancien président de la Société historique de Lisieux.

X. - Lisieux actuel.

Mollement étendue au fond de deux vallées, au confluent de l'Orbiquet et de la Touques, Lisieux, la vieille cité épiscopale, étale discrètement les restes de son antique splendeur.

Ville d'artisans et de bourgeois cossus, amis du bien-être et du confortable, Lisieux a vu ses rues et ses venelles se garnir de maisons et de manoirs qui sont encore aujourd'hui sa plus belle parure et, pour l'étranger qui les admire, une éloquente vision d'un passé cinq fois séculaire.

Charpentiers, huchiers rivalisèrent de zèle, d'activité, d'adresse et d'ingéniosité pour menuiser et ouvrer délicatement les massives pièces de bois arrachées à la verdure de la forêt voisine.

Les maisons de bois de Lisieux sont célèbres à juste titre; jamais peut-être le génie constructeur de nos aïeux ne fit preuve de plus d'originalité. Poteaux, pôts, potelets, poutres, poutrelles, sablières, sont finement ouvragés et moulurés en doucines et en tores, recouverts d'imbrications, ornés de rageurs menaçant d'engloutir, dans leurs gueules largement ouvertes, les lourds sommiers supportant l'ossature des logis. De capricieuses arabesques, d'élégants fleurons, de gracieux médaillons décorés de profils archaïques, s'enlèvent çà et là de la masse du bois pour former une décoration somptueuse que le temps a recouverte d'une teinte indéfinissable.

Des rues entières ont conservé leur aspect d'autrefois; les maisons en encorbellement projettent une ombre discrète dans ces voies étroites et sombres où filtre un furtif rayon de soleil, étendant sa patine d'or sur les vieux bois noircis par les pluies. Une des plus typiques est assurément la rue aux Fèvres, la rue des artisans de jadis. Sa perspective tourmentée par des lignes qui se brisent et s'entre-choquent, les festons pointus de ses toits, hauts et raides, se découpant sur le ciel, en font le plus merveilleux décor qu'on puisse imaginer.

Dans la cour du manoir de la Salamandre, se trouve une longue galerie dont les colombages, couverts de sculptures, sont remplis par des briques disposées en chevrons héraldiques. Au fond de cette cour, une petite poterne donne accès dans une autre allée qui se perd dans de lointaines profondeurs, contournant la masse pierreuse du manoir Carrey. Dans le mystère de ces cours et de ces allées, on aime à évoquer le souvenir de gentes damoiselles se rencontrant avec d'élégants cavaliers, à cette brillante époque de la Renaissance, qui communiqua partout un regain de vitalité nouvelle.

La rue de la Paix, ancienne rue du Bailli, évoque le moyen âge des manoirs en bois solidement charpentés, courbés, ployés sous le poids des ans, penchants et branlants, se soutenant mutuellement, étonnent par leur robustesse et la noble simplicité de leurs lignes architecturales. Cette rue, qui va de l'ancien Doyenné à l'église Saint-Jacques, est presque toujours déserte, l'herbe pousse entre ses pavés massifs et disjoints; le calme et le silence en sont les hôtes habituels. Les artistes la connaissent bien cette vieille rue, dont l'extrémité sud a, comme fond, un délicieux portail à arc surbaissé de l'église.

Le touriste errant au hasard dans les rues de la ville, trouvera toujours à satisfaire sa curiosité. La maison du pharmacien, à l'angle de la place, les manoirs de la Fleur de Lys, de l'Image Notre-Dame et tant d'autres dont les noms ne sont plus conservés que dans de très vieux titres poudreux, l'inviteront à s'arrêter devant leurs façades historiées, presque toutes timbrées du blason d'un cardinal qui fut évêque de Lisieux, autrefois.

Si, poussant plus loin sa promenade, l'étranger parvient au faubourg de Saint-Désir, à l'ouest, il traversera sur un pont la vieille rivière de Touques et retrouvera, de-ci, de-là, quelques-unes des massives tours de la ville, derniers témoins d'un passé militaire qui eut son heure de célébrité. Qu'il s'arrête sur un de ces ponts, il trouvera encore des enchevêtrements de constructions bizarres aux couleurs variées, aux lignes tourmentées, et la paisible rivière, qui baigne les murailles de ces bâtisses hétéroclites, lui semblera la lagune d'une Venise sordide, empreinte pourtant d'une certaine noblesse malgré son apparente pauvreté.

Au loin, émergeant d'un massif de verdure, apparaît l'arc immense du portail de Saint-Désir, surmonté d'un campanile à pans coupés.

Lisieux, malgré les ravages du temps et les outrages des hommes, n'a rien perdu de son originalité et de son charme des jours anciens et demeure, malgré tout, la « capitale du bois sculpté ».

TABLE DES CHAPITRES

Le Pèlerinage de Lisieux et ses origines

par le R. P. MARTIN

Pages

Avant-propos 11

I. — Thérèse Martin 17

II. — La petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus 45

III. — La petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a la conquête du Monde. 83

IV. — La Mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 113

Notice historique sur Lisieux

par Étienne DEVILLE

I. — Ère Gallo-romaine 141

II. — Le Christianisme : La Cathédrale romane et la Cathédrale gothique. 145

III. — Les Évêques et le Chapitre 150

IV. — Lisieux au moyen age 152

V. — L'Administration municipale 161

VI. — La Vie de la cité 164

VII. — Les Églises Saint-Germain et Saint-Jacques. 173

VIII. — Les Évêques grands seigneurs, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. 176

IX. — Les Lettres et les Arts 180

X. — Lisieux actuel. 185

Achevé d'imprimer

sur les presses de l'Imprimerie spéciale

des "Horizons de France",

le douze juin mil neuf cent vingt-sept.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00623 9293